

010662. de. 7.

BIBLIOTHEQUE

AMUSANTE.

BIBLIOTHEQUE



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE NAVARRE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC DE BOURBON

ET MONTAIGNE.

TOME SECOND.



A. L. O. P. R. E. S.

M. DE C. LXXXI.



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

APRÈS avoir savouré, le Chevalier & moi, ce plaisir de la vie, je le quittai le matin pour me rendre au Palais Royal. En passant, j'entrai chez mon

Tome II.

A

oncle , pour lui donner le bon jour , & voir comment il se portoit. Je le trouvai si dispos , que pour le fortifier encore , je le réjouis du récit de notre partie. Tout-à-fait en belle humeur , il s'habilla pour venir prendre congé du Prince. Nous arrivâmes , & le prîmes à son lever : « Bon jour , dit-il , oncle & » neveu ; quel vent vous amene , sur- » tout si matin ? » La question , Monseigneur , répondit mon oncle , me regarde sans doute. Je viens , continuait-il , recevoir vos ordres , & prendre congé pour la campagne : « Ah ! Ah ! » dit le Prince , vous me faites souvenir » que la saison m'invite à y aller moi- » même , mais d'une façon bien différente : vous y allez pour acquérir de » la gloire , & moi pour planter des » choux. Ainsi le veut le destin , continuait-il ; mais il changera peut-être , » du moins je l'espère. »

Le Prince , brave assurément , & qui auroit pu se signaler à la guerre , gé-

missoit du sort qui l'arrêtoit. Chacun sait pourquoi & comment : ainsi sans en faire mention, je ne m'arrêterai qu'aux gracieuses bontés qu'il marqua à mon cher oncle. « Je vous souhaite , lui dit-
» il , tout l'honneur que je ne puis ac-
» quérir ; ce sont , comme vous devez
» savoir , les occasions qui font les Hé-
» ros ; vous les avez , & je ne doute pas
» que dans votre sphere , vous n'en pro-
» fitiez beaucoup mieux que je n'oserois
» me le promettre ». Que dites-vous-là ,
Monseigneur , répondit mon oncle ? Je
me croirois insulté , si je ne savois que
vous n'êtes pas moins obligeant que
grand Capitaine. « Ce n'est qu'en vous
» suivant , continua-t-il , qu'on pourroit
» se promettre quelque chose. Toute
» l'Armée le dit avec moi , & j'en ai par-
» dessus la plupart une manifeste expé-
» rience ».

En effet , mon oncle avoit servi sous
le Prince , dans le tems qu'une mauvaise
politique ne l'empêcha pas de montrer

ses talens guerriers. Ce qu'on a vu de lui dans les affaires , on l'auroit certainement vu à la tête des Armées. Enfin , jamais comparaison ne fut peut-être plus juste que celle que j'ai fait de Philippe , Duc d'Orléans , avec Jules-César. Ce font , comme il vient de le dire lui-même , les occasions qui font les grands hommes. S'il eût eu des Gaules à conquérir , je ne doute pas que l'Histoire ne le plaçât à côté de César , tant pour la guerre que pour le cabinet , & malheureusement pour ses vices. Il confirma ce que mon oncle lui disoit de son caractère , par les adieux les plus tendres , & une fraternité véritablement héroïque & guerrière. Il y mit le comble en l'embrassant , & en m'accordant , sans en être requis , un congé jusqu'à ce qu'il partît.

Mon oncle , pénétré de l'affabilité du Prince , se retira ; & moi , qui n'avois rien de plus doux que de profiter de mon congé , je le suivis. J'étois alors incapa-

ble de certaines réflexions ; mais dès que nous fûmes seuls , mon oncle m'en communiqua , que je me suis souvent rappelé depuis. Comment , me dit-il parlant du Prince , concevoir tant de haut & de bas , tant de qualités & tant de vices , tant de grandeur d'ame & tant de bassesse ? En effet , cela paroîtroit inconcevable , si l'Histoire ne fourmilloit pour ainsi dire de pareils exemples , & si l'expérience ne le démontrât tous les jours. Cela prouve , selon moi , cette admirable union d'esprit & de matiere. Ces deux parties de notre individu suivent séparément les penchans de leurs domaines , & d'autres où ils se relevent quelquefois tour-à-tour.

Mon oncle m'emmena avec lui faire plusieurs visites , & entr'autres chez Monsieur le Comte de J... & chez Madame la Comtesse de C.... Mes grandes dissipations me les avoient fait négliger depuis quelque-tems. Tous deux m'en firent des reproches ; mais particulière-

ment Madame la Comtesse , qui m'accusa de tenir un peu de l'inconstance & du goût de mon illustre Maître. Je m'excusai sur ce que je ne l'étois pas moi-même ; mais dans le fond je ne crois pas qu'aucune Dame se soit jamais bien trouvée des avances qu'elle pouvoit avoir faites. Les hommes sont des animaux si bizarres , qu'ils ne cultivent volontiers que ce qui est de leur choix , ou que ce qu'ils craignent quelquefois de perdre. C'étoit mon cas avec Madame la Comtesse. Je l'eusse peut-être aimée davantage , si elle avoit paru m'aimer moins , & vu plus souvent , si elle ne m'avoit pas tant fait la guerre. Je crois qu'à moins d'une forte inclination , le cas est aussi ordinaire qu'il devroit avec raison l'être peu.

Après, mes excuses & des promesses de réparer le passé, nous sortîmes de chez Madame la Comtesse. Le soir mon oncle m'emmena chez lui. Son quartier faisoit mes délices ; c'étoit le lieu de mes

épanchemens de cœur. Pendant huit jours qu'il différa son départ , j'en avois presque sans cesse, tantôt avec lui , tantôt avec le Chevalier , & souvent avec tous deux. Quoique ma petite Pouffette ne demeurât pas loin de-là , je ne la vis que pour l'exhorter à la patience , & lui promettre que je la verrois bientôt mieux. Je visitai aussi mes anciens camarades de manège , que j'avois fort négligés. Je n'avois pas même encore remercié la Guérinière , & je le fis avec mon oncle , qui ne voulut pas partir sans joindre ses remercîmens aux miens , & lui dire adieu. Enfin le fatal moment arriva. J'entens celui où pour la dernière fois de ma vie j'embrassai ce cher oncle , que je ne chérissois pas moins que je le devois.

La peine qu'il m'avoit vu souffrir en me communiquant son funeste pressentiment , l'empêcha de me le renouveler. Je pouvois voir qu'il se faisoit cette violence , lorsqu'il me serra dans ses bras ,

comme il avoit fait huit jours auparavant. Ce n'étoit pas quelques larmes prêtes à couler , mais un torrent , qui m'en fit verser un à moi-même , & dont nous nous inondâmes. Le Chevalier , témoin , ne put s'empêcher d'en répandre avec nous. Hélas ! deux motifs l'y engageoient. L'intérêt qu'il prenoit à ce qu'il y avoit de plus sensible pour moi , & le désespoir de n'avoir rien de pareil à craindre pour lui. Mon oncle passant plusieurs fois de moi à lui pour l'embrasser , il goûtoit en quelque sorte ce qu'il n'osoit espérer. Prêt à partir enfin , il nous répéta à tous deux la même morale qu'il m'avoit déjà prêchée. Pour vous , dit-il au Chevalier , je crois que vous avez beaucoup moins à craindre que mon neveu. Votre tempérament m'a toujours paru plus heureux. Cependant l'avis convient également à tous les jeunes gens , c'est pourquoi je vous le donne en commun. Des chevaux de poste l'attendant à sa porte , il descendit. Ce

fut-là que nous donnant à chacun la main, je le vis disparaître pour jamais.

Je ne sai comment je dois appeller l'état où il me laissa. Il y avoit quelque chose de plus qu'un pressentiment. Ma douleur étoit si vive, qu'elle marquoit une espèce de certitude du malheureux sort qui attendoit mon cher oncle. Le Chevalier, quoiqu'affligé lui-même, s'empressa de me consoler. Je ne pouvois l'être, & je ne le fus en effet qu'avec le tems, ou plutôt par la dissipation, ennemie du chagrin. Pour y faire divorce, je proposai à mon ami d'aller faire sceller un cheval, & d'en demander un pour moi à la Guérinière. Nous fumes au Bois de Boulogne; mais tant en allant qu'en revenant, j'éprouvai ce que dit Boileau, que

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec nous.

Si mon oncle étoit mort, je crois que je serois mort avec lui. Mais, soit l'absence ou ma constance, ou soit qu'un

coup venu de loin ne fasse pas la même impression , lorsque j'appris trois ou quatre mois après qu'il avoit été tué, ce départ, quoique violent & éternel, ne me fut pas à beaucoup près aussi sensible que l'avoit été celui-ci.

Le Chevalier voyant que cette première dissipation n'avoit produit aucun effet , m'en proposa plusieurs autres. Je les rejettai toutes, sans même excepter ma petite Poussette. Il n'y a point de doute que je n'eusse été bien plus de tems à me consoler, si, retournant au Palais Royal, le Prince n'en eût lui-même pris soin. Mon air triste & abbattu le toucha. « Qu'as-tu ? me dit-il en me » voyant ; il semble que tu viennes d'en- » terrer tous tes parens ». Autant vaut , Monseigneur , lui répondis-je ; du moins je ne crois pas qu'on pourroit être plus affligé. « Aurois-tu donc quelque chose » de plus que le départ de ton oncle » ? Non , Monseigneur , & je trouve que c'est bien assez. Il n'est pas seulement

parti, continuai-je, mais je ne le reverrai plus. Il me l'a dit, & le cœur me le répète sans cesse. « Sur quoi fondé ? répliqua le Prince, & ce qu'il t'a dit, & ce que tu en crois ? Est-ce que quel- qu'un vous a juré à tous deux que l'ennemi le tuera ? Non, Monseigneur, c'est quelque chose de plus qu'une voix humaine.

« Quoi encore ? Est-ce l'ennemi qui s'est révélé à toi ou à lui ? Je le crois. Pauvre innocent ! va, va, ce n'est plus le tems où l'on se berce de pareilles fadaïses ; il faut les renvoyer à ta nourrice. Encore peut-être seroit-elle plus sage que toi, & qu'elle attendroit le coup pour crier. Crois-moi, il faut mourir, c'est le pire que j'y sache : mais s'inquiéter de la mort ou l'avancer, dans la crainte qu'elle n'arrive, c'est se loger aux petites-maisons. Console-toi, te dis-je, & ne songe à la mort que pour profiter de la vie ». Il ne manquoit à ces dernières paroles,

que le sens pour être les plus justes qu'on ait jamais prononcées. Je n'ose les envisager dans celui que les disoit le Prince. Heureux ceux qui en levent l'équivoque par une conduite opposée à la sienne.

Novice à recevoir ces sortes de consolations, sur-tout émanées de la bouche d'un grand Prince, je commençai à me tranquilliser. C'est ce qu'il y avoit encore d'admirable dans mon illustre Maître. Tour-à-tour, il n'étoit pas moins imposant dans certains cas, que peu en d'autres. Je le remerciai des marques de sa bonté, & lui promis d'en faire usage. Cependant un reste de mélancolie me tracassa encore assez long-tems. L'Abbé ne cessoit de m'en faire la guerre. Pour le dissiper tout-à-fait, il me proposa une partie qu'il avoit maquillonnée. C'étoit enfin une de ses découvertes au Palais. Après lui, le Prince m'en parla. Il s'agissoit de démonter, par la ruse ou de bonne guerre, un riche Marchand de Clinquaille, dont la femme, plus brillante

brillante que tout son clinquant, avoit frappé les yeux de l'Abbé.

Le Prince , animé par le plaisir que lui avoit donné sa conquête du Charnier, ne jugea pas même à propos de m'envoyer cette fois reconnoître le terrain. Peut-être craignoit-il que n'étant pas en trop bonne assiette , je n'eusse , comme à l'égard de la Grisette , les yeux dans la poche. C'est ce qui seroit certainement arrivé , non-seulement de l'indifférence que provoquoit ma mélancolie , mais d'une espece d'instinct , qui avant même que d'être appuyé de la raison , me donnoit une espece d'horreur pour l'abus de la femme d'autrui. Malgré l'air & la mode , je trouve que s'il a quatre degrés de crime dans un commerce d'Agens libres , il y en a dix pour ceux qui ne le font pas.

Le Prince ne s'embarassant rien moins que de cette arithmétique , ne convoitoit que la découverte de l'Abbé. Selon son rapport, la belle Clinquail-

liere n'étoit pas moins coquette, le mari avare, mais jaloux, ce qui rendoit l'affaire difficile & la victoire fort incertaine. Plus d'obstacles, plus de gloire. Sans se rebuter, on résolut de faire tomber une pluie d'or, non sur la Danaé, mais sur son Argus; que pour cet effet, le Prince se déguiseroit en Marchand Clinquaillier venu de Province, que je passerois pour son neveu; & que l'Abbé, déjà en train de connoissance, nous introduiroit comme pour faire des emplettes. Cette résolution prise, on ne songea qu'à se travestir d'une façon convenable & à s'accorder sur les noms.

Le Prince s'étoit si bien trouvé de celui de Lucas, qu'il le prit encore. Ce nom auroit pu me servir également; mais l'Abbé, à qui j'avois donné auparavant celui de Monsieur du Trot, voulut avoir sa revanche & me baptisa, Galopin... « Galopin, interrompit le Prince, » je ne veux pas qu'il se nomme ainsi » ? Pourquoi pas, Monseigneur ? répondis-

je. Permettez seulement qu'il continue le nom que je lui ai déjà donné, s'il en a besoin, comme il est apparent pour peu que l'intrigue dure : Du Bois ne peut jamais aller, sur-tout après une petite aventure que je fai. « Comment donc, » répliqua le Prince? Y a-t-il quelque chose de nouveau! Seroit-il encore plus décrié que je ne le pense! Cela se pourroit, Monseigneur; mais je n'ose presque le dire; car je crains qu'il ne se fâche. « Bon, bon, assura le Prince, » dis toujours, & je répons du reste. Parlerai-je, m'adressai-je encore à l'Abbé? « Oui, répondit-il, que m'im- » porte ».

Écoutez donc, mon cher Ami, écoutez, lui répétai-je, combien votre réputation flaire le baume. Il y a trois ou quatre semaines, qu'une célèbre Poissonniere fit sauter un maquereau, & le plaqua sur sa porte. Une de ses voisines surprise, lui demanda, à quoi bon ce maquereau-là? Hélas! lui répondit-elle,

tu es bien sotté : ne vois-tu donc pas que c'est Du Bois ? De bouche en bouche l'histoire courut dans tout Paris. Tout le monde fut qu'il y avoit quelque part un maquereau Du Bois , chacun s'en donna de garde. Ainsi jugez , continuai-je en m'adressant au Prince , jugez , Monseigneur , si ce ne seroit pas gêter absolument nos affaires , que de ne pas lui faire changer de nom ? Le Prince , éclatant de rire , jura que oui. L'Abbé n'en fit pas moins contre moi , & surtout contre la Poissonniere & l'histoire , qui dans le fond étoit vraie.

Le Prince , sous le nom & les habits de Lucas ; l'Abbé malgré bon gré sous celui de du Trot ; & moi , Monsieur Galopin , nous galoppâmes au Palais. Ce qui m'agréoit le moins , c'est que n'ayant d'habit convenable qu'un sur-tout de vinaigre , je sentis bientôt , quoiqu'à l'entrée du printems , un froid mortel. Cela , avec le reste , ne me dispoit pas trop. Cependant il fallut encore , che-

min faisant , traiter de notre début. Nous le concertâmes , & arrivâmes enfin chez le Clinquaillier : je le nommerois , s'il n'étoit connu au-delà même de la République du Palais , & si je ne craignois de faire de la peine à lui & à sa chere moitié , qui peut-être vivent encore.

Nous ne les trouvâmes ni l'un ni l'autre à leur boutique. Deux filles seulement étaloient pour attirer la pratique , & nous reçurent. L'une d'elles , apprenant de quoi il étoit question , s'échappa promptement , & alla avertir son maître & sa maîtresse. En attendant , M. Lucas se mit à en conter à celle qui restoit. Le Clinquaillier & la Clinquaillière arrivant , M. l'Abbé du Trot les salua comme gens de connaissance. Voici , leur dit-il , deux Messieurs , oncle & neveu , que je vous amène. Tous deux m'ont été adressés de province : l'un , en montrant M. Lucas , est un Marchand Clinquaillier ; mais qui , non

moins étoffé que vous, n'a pas besoin de grand chose. Pour l'autre, c'est un jeune homme, comme vous voyez, apprentif de son oncle, & qui voulant se marier, a besoin d'une grande partie de votre boutique pour lever la sienne. Il a de l'argent, ajouta-t-il, & vous serez payé comptant. A ces mots, l'avare ne fit de questions, que pour demander s'il falloit des assortimens. « Oui, oui, » répondit M. Lucas, & des plus complets même. »

Là-dessus le Clinquaillier fit apporter, & montra lui-même avec sa femme plusieurs grandes boîtes bien assorties. Je vous défie, Messieurs, dit-il, que vous trouviez nulle part ce que vous voyez ici. Admirez, considérez. » Oh ! » répondit Monsieur Lucas, je conviens » que depuis que je suis dans le négoce, je ne vis rien de pareil. Hé » bien, ajouta-t-il, que demandez-vous » de tout cela ? » Un petit moment, répondit le Marchand, je vais vous faire

voir ma facture ; & comme il faut que vous y gagniez , vous ferez vous-même le calcul , & je me contente de quinze pour cent. Pendant que le Clinquaillier alla chercher sa facture , M. Lucas employa le tems à considérer & à faire l'agréable auprès de Madame la Clinquailliere. J'avouerai qu'elle se croyoit non-seulement une des Beautés du Palais , où l'on a soin de les ramasser , mais de tout Paris. Quoique l'Abbé prétendît qu'elle fût coquette , c'est ce que d'abord je remarquai le moins. Cependant elle l'étoit , & son air & ses manieres , comme elle le fit bientôt voir , n'étoient qu'un joug que lui imposoit la jalousie de son mari. Peut-être se fût-elle démasquée , si son tyran eût un peu plus tardé ; mais pressé par la soif du gain , il ne la laissa pas plus d'un quart-d'heure libre avec nous.

« Vous voilà déjà , Monsieur , lui dit
» Monsieur Lucas. Vous êtes un homme
» d'ordre apparemment , puisque vous

» trouvez sitôt vos affaires. » Il faut bien, répondit-il ; autrement, que devenir ? Les gains sont si petits, les dépenses si grosses, que pour peu que le désordre s'en mêlât, il faudroit bientôt lever le pied. « Bon, pour quelque » petit Marchand de balle, répliqua » M. Lucas ; mais pour un homme aussi » foncé que vous, je ne crois pas qu'il » courût grand risque à laisser aller les » choses un peu à l'aventure. » Point d'aventure chez moi, reprit-il ; femme, domestiques, affaires, tout doit se ranger : n'en est-il pas de même chez vous. « Ma foi pas tout-à-fait, répondit Monsieur Lucas. Je tâche seulement de » ranger mes affaires ; & pour le reste, » je le laisse à ma femme. Vous êtes » marié aussi sans doute ; & si je ne me » trompe, c'est-là Madame votre » épouse ? » Oui, répliqua-t-il sèchement ; mais ce n'est pas de quoi il est question ; voici, Monsieur, ma facture ; examinez, rien de plus juste.

Monsieur Lucas prit, examina, ou du moins en fit le semblant. « Fort bien, » Monsieur, dit-il ensuite; mais quinze » pour cent, n'est-ce pas un peu trop? » Je n'en rabattrai pas un liard, jura-t-il; c'est à vous à prendre ou à laisser, » Faisons mieux, reprit M. Lucas; tenez, » je n'aime point à barguigner; que » Madame votre épouse décide, & j'en » passe par ce qu'elle dira. » Hé bien, répliqua l'avare, qui sans cela peut-être n'auroit pas voulu qu'elle desserrât les dents, qu'elle parle, j'y consens. On s'imagine bien quelle fut la décision de l'arbitre. C'étoit un trait de galanterie de Monsieur Lucas, qui remué jusqu'au fond de l'ame, eût sacrifié le Palais Royal pour arriver à son but.

La belle Clinquaillière, trop instruite pour ne pas s'accorder avec son cher mari, n'ouvrit la bouche que pour clôre le marché. Tous trois ne songeoient qu'à duper, & tous trois le furent en effet. M. Lucas poussant la générosité à un

point qui auroit dû faire ouvrir les yeux à tout autre qu'un jaloux, s'il n'eût encore été plus avare, donna d'abord mille pistoles d'erres. Il est vrai que la marchandise que nous avions vue montoit au-delà. Cependant cette somme, au lieu de réveiller la jalousie du Marchand, l'endormit tellement, qu'il s'oublia jusqu'à nous inviter à souper. Monsieur Lucas ne se fit pas plus tirer l'oreille, que l'autre pour recevoir son argent. De la boutique, le Clinquaillier & sa femme nous firent passer dans leur logis. Là on nous servit des rafraîchissements; & en attendant le souper on se mit à jouer.

Le digne Clinquaillier, plein du mérite que nous donnoient dans son esprit les mille pistoles, nous laissa sa femme pour veiller au régal. Ce fut alors que l'on vit la Coquette. Monsieur Lucas s'appliqua si bien à jouer son rôle, que l'honneur de notre hôte étoit prêt à lever l'ancre, avant qu'il

s'aperçût seulement du danger. Je ne doute pas que parmi les attraits que la Coquette trouvoit dans M. Lucas, elle ne fît un grand cas de son adresse à ménager le naufrage. C'étoit l'homme qu'il lui falloit ; & avant même que de quitter le jeu , les yeux , les pieds & les mains avoient joué tour-à-tour. Si l'Argus paroissoit, tout cessoit, jusqu'aux politesses les plus ordinaires.

Enfin le souper fut servi , & la joie étoit répandue presque dans tous les cœurs ; mais l'Argus seul osoit se donner carrière. Il s'empara tellement de la conversation , qu'il n'y en avoit que pour lui. L'unique plaisir qu'il nous donna , c'est que buvant à la santé de l'épouse de M. Lucas, celui-ci en remerciant fit de sa prétendue femme, un portrait & un éloge où le Clinquailier fut le seul qui ne reconnût point sa Clinquailliere. Elle-même jettoit sous cape des œillades à M. Lucas , où tous les deux trouvoient leur satisfaction.

Entre la poire & le fromage , notre Marchand plus gai encore , nous fit perdre un peu de notre retenue. Nous bûmes à ses amours conjugales. Peut-être nous fussions-nous échappés jusqu'à le féliciter sur son bon goût, s'il ne nous eût interrompu pour se féliciter lui-même à M. Lucas de l'honneur de sa connoissance, & lui demander sa demeure. Vive, dit-il, un galant-homme comme vous ! Morbleu ! je ne veux pas seulement vous aller voir ici, mais si ma correspondance vous fait plaisir, je vous l'offre à vous, à Monsieur votre neveu ; & sans vous donner la peine de venir peut-être de fort loin, je vous enverrai désormais tout ce qu'il y aura de plus nouveau & de mieux travaillé. « Cela est fort obligeant , répondit » M. Lucas ; mais nous parlerons de » cela une autre fois. » Le délai qu'il demandoit venoit de ce qu'il ne savoit que répondre , sur-tout sur l'article de sa demeure : en effet, nous n'y avions pas pourvu.

Le

Le Clinquaillier revenant à la charge , l'embarras redoubla. Qu'y a-t-il donc , dit-il , voyant que M. Lucas bialisoit ? Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre Auberge ? Cela ne fait rien , ajouta-t-il ; dites-moi seulement la rue ou le quartier. M. Lucas poussé à bout , & n'osant s'adresser ni à l'Abbé ni à moi , dans la crainte que nous ne pussions le tirer d'affaire , fit semblant de chercher , & revenant comme à soi , il dit : « Ma foi , je ne fais , c'est-là quelque part ; demain je vous le dirai. » Pendant ce tems , l'Abbé sur les épines , se tuoit de chercher. A la fin il trouva , & bien lui en prit ; car le malheureux Clinquaillier , qui avoit comme juré de nous démonter tous trois , s'adressa à moi , & sur-tout à l'Abbé , pour être satisfait. Je vous attendois , répondit celui-ci : pourquoi ne pas vous adresser tout-d'un-coup à moi ? Il eût été bien plus naturel , ce me semble , puisque je suis habitué dans cette ville.

Ces Messieurs , continua-t-il , sont logés à la Croix-de-Fer dans la rue Saint-Denis. Bon , bon , répondit le Clinquailier , je sais déjà où c'est. Parbleu , ajouta-t-il , vous avez bien raison , M. l'Abbé ; c'est à vous sans doute que je devois m'adresser. Cette faute même m'en rappelle une autre , & pour les réparer toutes deux , je ne vous remercie pas seulement de m'apprendre la demeure de ces Messieurs , mais de m'avoir procuré leur digne connoissance. Il ne faut rien pour cela , répondit l'Abbé , ni même quand il y auroit davantage. C'est déjà bien assez , répliqua le Clinquailier ; & je m'étonne seulement que depuis quelques jours de connoissance , vous m'ayez voulu tant de bien. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma gratitude. Peut-être n'ignorez-vous pas que je fais où se tient la Feuille des Bénéfices , & que je pourrois quelquefois y faire coucher votre nom ; mais , ajouta-t-il , ma foi je ne le fais pas. Du

Trot, Monsieur, m'écriai-je, du Trot.
« Le voilà, répliqua l'Abbé, & j'en
» remercie à mon tour M. Galopin. »
Galopin ! interrompit le Clinquaillier :
Monsieur n'est-il donc pas le neveu de
M. Lucas ? Oui, sans doute, répliqua
l'Abbé ; mais du côté de Madame son
épouse. Je vous avoue, reprit le Mar-
chand d'un air badin, que du Trot &
Galopin ont tant de rapport, que l'on
auroit moins de peine à vous prendre
tous deux pour oncle & neveu.

La conversation finissant par cette
plaisanterie, il fut question de se reti-
rer. Le Clinquaillier demanda si nous
voulions voir mettre nos marchandises
en caisse. M. Lucas répondit que non,
qu'on s'en fioit bien à lui ; mais que
nous viendrions le lendemain les faire
enlever, ou du moins apporter de nos
nouvelles. Il voulut nous donner un
reçu des mille pistoles, nous le refu-
sâmes encore. Enfin, lui pénétré de
notre maniere d'agir, & M. Lucas des

charmes de la femme , nous nous quit-
tâmes sur la promesse de nous revoir.
En sortant , M. Lucas s'émancipa à dire
qu'en Province , c'étoit un crime de
leze-mari que de ne pas embrasser les
femmes. Il s'avança , sans attendre la
réponse du jaloux ; & le mal déjà fait ,
il y consentit.

Ayant gagné la porte , où il avoit
ordre de nous attendre , nous nous ren-
dîmes du Palais Marchand au Palais
Royal. Comme nous nous étions retirés
à heure bourgeoise , le Prince voulut
avant que de se coucher , conférer sur
la suite de son intrigue. « Dût-il m'en
» coûter dix mille pistoles au lieu de
» mille , je veux , dit-il , en venir à bout.
» Tu triomphes , l'Abbé , s'écria-t-il , &
» te surpasses de jour en jour : c'est une
» beauté que cette femme ; mais com-
» ment l'avoir ? » Il y a toute apparence ,
répondit l'Abbé , que demain le mari
ira à la Croix-de-Fer que je lui ai in-
diquée. D'y aller attendre , vous ne le

pouvez , mais ce sera l'affaire du Chevalier ; qu'il y aille dès le matin : pour le rôle , il n'est pas si difficile ; laissons-le-lui , & venons au reste.

Le Prince & l'Abbé , épluchant cette sublime matiere , conclurent que j'arrêteroies le Clinquaillier à souper , si je le pouvois ; que je lui ferois au moins promettre pour un autre jour ; mais que quoi qui arrivât , j'en donneroies toujours avis ; que pendant ce tems-là , le Prince iroit chez la Clinquailliere ; & qu'autant qu'on peut-être sûr d'une victoire , il l'étoit de celle-là. Les choses ainsi arrêtées , le Prince se mit au lit , & je fus en faire autant , sans être trop satisfait.

Le matin , l'Abbé vint m'éveiller , & m'amena le même valet-de-chambre qui nous avoit accompagné à la conquête de Gothon la Grisette. Cette précaution venoit de l'Abbé , qui ayant peur que je ne manquasse mon coup , venoit non-seulement m'éveiller , mais encore me

donner son homme d'expédition pour les nouvelles qui surviendroient. Je me levai : obligé de reprendre mon habit de vinaigre , je pestai contre la commission ; mais une pensée qui me vint , me la rendit en quelque sorte plus agréable : ce fut d'envoyer chercher le Chevalier d'Arcis pour me tenir compagnie. Consolé par cette idée, je congédiai l'Abbé ; & aussi-tôt que je me trouvai seul , j'envoyai le valet-de-chambre au Chevalier, le prier de venir me trouver à la Croix-de-Fer. C'en étoit une à tous égards pour moi : cependant je m'y rendis, & une heure après mon ami vint l'adoucir. Que diable fais-tu ici, me dit-il en me voyant ? Hélas ! mon cher, lui répondis-je, j'y suis pour mes péchés.

S'étant assis, je lui racontai l'histoire. Vois, ajoutai-je, le beau plaisir pour moi, si tu n'étois venu me dédommager. Il m'apprit d'abord qu'il connoissoit le Clinquaillier, qu'il étoit même de ses

pratiques. N'importe, lui répondis-je, aide-moi seulement à l'attendre & à le supporter. Depuis dix à onze heures du matin jusqu'à six du soir, je ne vis personne. Prêt à perdre patience, mon homme arriva : le bon ordre que j'avois mis dans l'auberge, fit qu'on me l'amena sans difficulté. Faisant contre fortune bon cœur, je le reçus trop bien pour son honneur ; & le Chevalier, loin de rien gâter, contribua beaucoup à ourdir la trame de son infamie. Il n'y a point de doute que si nous y avions bien réfléchi, nous n'eussions craint de nous déshonorer nous-mêmes ; mais tel est le malheur des jeunes gens, d'être pleins d'idées tortues, & de trouver la plupart du tems une espece de gloire dans leur plus grande honte.

Le Clinquaillier appercevant le Chevalier, s'étonna : Comment donc, Monsieur, lui dit-il ? je ne croyois pas que votre commerce s'étendît jusqu'en province : il le faut pourtant, car autrement

d'où connoîtriez-vous Monsieur ? Point du tout , répondit le Chevalier ; notre connoissance vient seulement de nous être trouvés ce matin au Café. Monsieur m'a invité à le venir voir , & voilà pourquoi vous me trouvez avec lui. Mais vous , Monsieur , continua le Chevalier , quel heureux hasard vous amene ici ? Notre connoissance , reprit le Clinquaillier , est un peu mieux fondée. Hier je fis affaire avec Monsieur , & un oncle que je regrette de ne pas voir , comme je m'en étois flaté.

Cela est vrai , répondis-je ; mais je l'attends pour aller ensemble vous trouver , selon notre promesse d'hier. J'en suis ravi , répliqua le Clinquaillier. Je comptois en effet de vous amener tous deux , ou de régler ici ensemble , si vous l'aviez mieux aimé. Je ne fais ce qui l'engageoit à parler ainsi ; mais prenant la balle au bond , je lui dis que mon oncle seroit charmé de régler , & surtout d'avoir l'honneur de le posséder à

souper en représailles de l'honneur qu'il nous avoit fait la veille. Il s'en défendit ; mais le Chevalier que j'invitai en même tems que lui , fut si bien le persuader , qu'il promit.

Là-dessus je courus à mon valet-de-chambre , & lui donnai l'ordre. J'en fis autant pour le souper , & rejoignant mon Clinquaillier , je ne songeai qu'à l'amuser. Je lui proposai d'abord de jouer. Fi , me dit-il , c'est un commerce auquel je ne me livre que le moins que je puis ; c'est pourquoi vous vîtes hier que je vous l'abandonnai , & à ma femme , qui malheureusement ne l'aime que trop. Ah ! quel trésor , m'écriai-je , que Madame votre épouse ! & que celle que j'ai en vue ne lui ressemble-t-elle ! Diable , Monsieur , interrompit le Clinquaillier , pour un Provincial vous n'êtes pas de mauvais goût. Savez-vous que c'est une beauté que la Dame dont vous parlez ? Vous n'êtes que de jeunes gens : c'est la vertu qui est belle , & qui seule

peut flater. Ma femme, telle que vous la connoissez, n'auroit aucun attrait pour moi, si je ne la croyois encore plus vertueuse que belle. Pauvre sot ! sa femme n'étoit qu'une coquette, la plus impudente qui ait jamais été, ainsi qu'on va le voir.

Pour suppléer au jeu, je fis apporter le meilleur vin, & nous en égayant de tems en tems, nous fîmes, le Chevalier & moi, mille contes à notre Clinquailier. Malgré l'inquiétude où il étoit, & à l'égard de mon prétendu oncle, & peut-être de sa femme, il s'étonna lorsqu'on vint nous servir à souper. Quoi, dit-il, déjà si tard ? & où est donc M. Lucas ? Mettons-nous toujours à table, répondis-je. Quelques affaires le retiennent apparemment ; il viendra. Mais, reprit-il, puisqu'il songeoit à me tenir parole, ne seroit-il pas chez moi, par hasard ? Peut-être aura-t-il été trouver l'Abbé, & que tous deux seront m'attendre. Non, non, répliquai-je

s'il n'est pas en affaires, il ne peut être qu'à l'Opéra, où je me rappelle que l'Abbé en effet vouloit le mener. C'est cela sans doute, interrompit le Chevalier. L'Opéra ne finit qu'environ à neuf heures & demie, & il en sera près de dix avant qu'il arrive.

Nous nous mîmes à table; mais l'inquiétude de notre Jaloux m'en donnoit une mortelle. A chaque minute, pour ainsi dire, il tiroit sa montre. Dix heures approchant, mon homme se leve, comme pour un besoin naturel, il prend adroitement son chapeau & sa canne & gagne la porte. Où allez-vous donc, lui criai-je? Nous nous levons brusquement, le Chevalier & moi, nous courons pour l'arrêter; mais par malheur le garçon de cabaret qui nous servoit ferma la porte, & nous arrêta nous-mêmes. Sans songer qu'il ne nous connoissoit pas, & qu'il pouvoit nous prendre pour des excrocs ou des filoux, je voulus lui faire violence. A quoi bon,

dit le Chevalier ? Tiens mon ami , ajouta-t-il au garçon de cabaret , voilà quatre louis ; le reste est pour toi . Sur le champ la porte fut ouverte ; nous galoppâmes après notre Jaloux , mais en vain . Il étoit déjà perdu parmi la foule , & nous ne savions d'ailleurs par quel chemin . Nous prîmes tout droit celui du Palais , & de sa maison . Une minute plutôt nous l'eussions encore arrêté . Nous vîmes fermer la porte qu'on avoit ouverte pour lui . Que faire ? dit le Chevalier . Ma réponse fut le marteau de la porte ; je frappe de toute ma force , on rouvre presque sur le champ . J'entre ; le Chevalier me suit ; mais tout étoit déjà en tumulte .

Le mari avoit pénétré tout-d'un-coup dans la salle où nous avions soupé la veille . Là il avoit trouvé l'Abbé en dispute avec une des filles de boutique . On nous vint voir , Monsieur , cria cette fille en voyant son Maître . La vérité est que l'Abbé ne lui agréant peut-être pas ,
elle

elle faisoit la difficile. Comme ce n'étoit pas ce qui importoit le plus au Clinquailier, il chercha sa femme, & la trouva dans une chambre à côté avec M. Lucas. Soit qu'à tout événement elle eût comploté avec la fille de boutique, soit qu'entendant son cri elle profitât de sa ruse, non-seulement elle cria comme elle, mais elle sauta à la gorge de Monsieur Lucas, appelant le mari à son secours.

Fonçant presque en même tems, je vis mon pauvre Maître déjà en proie à tout ce dont l'impudence & la jalousie peuvent être capables. Paix là, criai-je. Personne ne lâchoit prise : voyant cela, je tombai d'une main sur le mari, & de l'autre l'épée sur le gigier, & je lui dis : C'est fait de toi si tu n'es sage. Il me crut : le Chevalier d'un autre côté, tenoit la femme par le chignon. Moins docile encore que son mari, elle résistoit, & ne cessoit de crier. Taisez-vous, lui dit mon ami, & finissez, autrement

je vous l'arrache. En effet, il la tira, & son chignon, qui malheureusement étoit postiche, lui demeura à la main; cependant elle s'arrêta.

Hé bien! dis-je alors au mari, de quoi s'agit-il? Je vous le demande, Monsieur, me répondit-il: est-ce là le trait d'un galant homme? Que trop, répartis-je; mais écoute, c'est ton avarice qui t'a joué le tour. Pour ta femme, tu en croiras ce que tu voudras: pour mon oncle, ordonne qu'on apporte ici de l'eau, qu'il boive, & mene-nous toi-même paisiblement à la porte. Nécessité ou vertu, il accepta le parti. On apporta de l'eau, dont le Prince avoit réellement besoin, tant il étoit ému: l'Abbé encore plus; car l'ayant abandonné à la fille de boutique, elle avoit pensé l'étrangler. Il étoit tout déchiré de ses griffes, & avoit eu beaucoup de peine à s'en débarrasser.

Tout étant coi, c'étoit quelque chose d'original que de nous voir. Chacun,

selon sa préoccupation, jouoit son rôle. Le Chevalier & moi, comme réparateurs du désordre & soutiens de la paix, nous étions debout l'épée nue; le Prince assis buvoit son verre d'eau avec l'Abbé; le mari, d'un air furieux, se promenoit à grands pas. Mais ce qu'il y avoit de plus beau, étoit la Coquette, qui d'un air de Lucrece se reposoit en femme forte sur son lit d'impudicité. Il est apparent que pour ôter à son mari toute idée de souillure, même involontaire, elle s'étoit d'abord jetée dessus. Il est sûr que les femmes, sur l'article de leur honneur, excellent en présence d'esprit. Plus d'un exemple le prouve; mais dans celui-ci, je n'y trouve qu'une impudence qui me révolte.

Le Prince s'étant remis de son émotion, se leva. « Adieu, mon bon ami, » dit-il au Clinquaillier : souviens-toi » qu'une belle femme est un animal » bien dangereux; nous en avons tous » deux l'expérience. Si tu juges, conti-

» nua-t-il , que je t'aie fait tort , garde
» mes erres pour t'en dédommager , &
» qu'elles servent à nous rendre plus
» sages : n'en dis mot , si tu m'en crois ,
» afin que les autres s'y attrappent.
» Adieu , ma Mie , dit-il aussi se tour-
» nant du côté de la Clinquailliere ;
» j'admire votre vertu autant que vos
» charmes ; Dieu vous les conserve. »
Comme nous n'attendions que son bon
plaisir , nous sortîmes avec lui. Je fis
prendre néanmoins la lumière à mon
Clinquaillier ; mais je ne fais , soit que
le compliment du Prince lui eût ouvert
les yeux à un égard ou à l'autre , soit
que les mille pistoles qu'on lui donnoit
lui missent le cœur au ventre , il nous
conduisit de bonne grace & avec civilité.
Un malheur ordinairement suit l'au-
tre : l'Abbé ayant apparemment mal
ordonné , nous ne trouvâmes point de
carrosse à la porte du Palais. Le Prince ,
obligé de marcher à pied , déchargea
une partie de sa colere sur lui. Nous

gagnâmes en attendant la Place Dauphine , & trouvant là un fiacre , nous y montâmes. Le Prince absorbé ne parla que pour demander. Descendant en silence , je dis tout bas au Chevalier de m'aller attendre dans ma chambre , & que je l'y rejoindrois aussi-tôt que je pourrois. Je ne fus pas long-tems : le Prince nous congédia , & me demanda si le Chevalier , qui étoit avec nous , n'étoit pas ce Gentilhomme de mes amis qu'il avoit déjà vu ? Oui , Monseigneur , répondis-je. Comme il étoit encore de bonne heure , l'Abbé vint avec moi joindre mon ami. Ayant fait faire bon feu , pour moi sur-tout qui n'avois pas chaud , nous nous mîmes à causer de l'aventure : l'Abbé jusque-là n'avoit pas trouvé le moment d'épancher sa bile. Il le fit par toutes sortes de juremens & de noms qu'il donnoit , tantôt à la Clinquailliere , & le plus souvent à la fille de boutique : Voyez , nous dit-il en parlant de celle-ci , voyez

comment cette carogne m'a accommodé.

En effet, outre un œil poché & plusieurs estafilades, qui l'empêcherent de se montrer pendant plusieurs jours, il avoit, au défaut de son petit colet tout déchiré, deux contusions à droite & à gauche, qui prouvoient certainement qu'il avoit dû tirer la langue. Ventrechou, m'écriai-je, vous l'avez échappé belle, M. l'Abbé! cette fille assurément n'avoit pas envie de vous nourrir. Ce n'étoit pas ce que je lui demandois, répondit-il; franchement que ne me donnoit-elle seulement le reste. Quoi! répartit le Chevalier, vous n'avez eu de cette fille que les faveurs sanglantes que vous portez. Non, jura-t-il, & je voudrois bien même qu'elle s'en fût dispensée. Je le crois, répliquai-je; mais apprenez-nous comment vous avez conduit vos affaires, & je vous dirai en revanche comment nous n'avons pu empêcher qu'elles ne fussent dérangées.

Il nous raconta que lorsque le valet-de-chambre étoit venu de ma part, le Prince & lui, déjà impatiens & tout prêts, étoient partis sur l'heure même pour se rendre au Palais; que la Clinquailliere les avoit reçus au-delà même de leur espérance; que le Prince l'ayant amenée au point de ne craindre plus que le retour de son mari, il lui avoit fait part des mesures qu'il avoit prises, & que ne songeant qu'à en profiter, elle les avoit fait entrer où l'on s'étoit déjà vu la veille; que le Prince, avant le souper même, avoit mis la bête aux abois; qu'il eût voulu de tout son cœur lui voir lever le pied dès-lors; mais que ne s'attendant à rien moins qu'à revoir l'argus de si bonne heure, on s'étoit mis à souper pour reprendre de nouvelles forces; que par malheur pour lui la fille de boutique, accoutumée apparemment à la confidence, étoit venue se placer à côté de lui; que la Coquette elle-même animant le Prince à un

nouveau combat , ils étoient retournés à leur champ de bataille ; que ne pouvant mal juger de la fille de boutique , il avoit voulu en faire un de sa chaise ; qu'à sa grande surprise , il s'étoit vu rebuté , & que lorsqu'il travailloit à la mettre à la raison , c'étoit alors que le diable étoit venu s'en mêler.

Ce ne fut pas sans rire que nous écoutâmes ce récit de l'Abbé. L'ayant achevé , nous lui fîmes celui qui nous regardoit avec le Clinquaillier , & comment nous n'avions pu empêcher qu'il ne vînt se voir coëffer , & troubler les amoureux mysteres. Dites-le au Prince , ajoutai-je , si vous le voyez avant moi , & tâchez de le tirer de cet air sombre & noir où nous l'avons laissé. Pardié ! cela est vrai , répondit l'Abbé , jamais je ne le vis si capot. Mais quel diable ne le seroit ; jamais non plus on ne vit une pareille aventure. Je crois qu'il s'en souviendra , ajouta-t-il , mais pas tant que moi , & peu s'en faut que je ne

vous rende à tous deux ce que j'ai reçu de ma carogne , & que vous n'avez pas d'abord empêché. Quoi ! répliquai-je , est-ce que vous auriez voulu que nous songeassions à vous , non-seulement à danger égal , mais le Prince en proie à toutes les furies & hors d'état de défense ? Non , non , répliqua-t-il. Ainsi finit notre entretien , & nous fûmes nous mettre au lit.

Le lendemain j'allai de mon lever à celui du Prince : l'Abbé y étoit déjà , & lui faisoit même le récit dont je l'avois prié. Le Prince , que le sommeil avoit achevé de remettre , n'écouta & ne parla plus que pour s'égayer sur l'aventure , & faire toutes les réflexions dont elle étoit susceptible. « A propos , me » dit-il , qu'est devenu ton second , que » le génie de l'Abbé a fait paroître si » à propos avec toi ? » Oui , Monseigneur , répliqua-t-il , fort à propos pour me laisser étrangler & balafrer de tous côtés. « N'importe , ajouta le Prince ,

» tu leur dois pourtant quelque marque
» de reconnoissance. » Reconnoissance ,
répéta-t-il ! dès hier je voulus la leur
marquer , & graver sur leurs visages le
même bienfait que j'ai reçu sous leur
protection. « Tu n'es qu'un ingrat , dit
» le Prince en badinant : pour moi qui
» ne suis rien moins , j'ai là une montre
» d'or pour le Chevalier , & voici une
» tabatiere pour son ami. »

Cela ne va pas mal , répliqua l'Abbé ;
deux cents louis pour un petit coup d'é-
pée ; une montre , une tabatiere d'or ,
seulement pour avoir dégainé ; & qui
plus est , je ne fais combien l'autre jour
au Pharaon , pour rien du tout. Je
connois , ajouta-t-il , ces lignes de
compte , & je suis persuadé , Monsei-
gneur , que vous l'avez déjà oublié.
« Sans doute , répartit le Prince , & je
» l'oublie encore. » Je n'en suis pas fâ-
ché , Monseigneur ; & moi-même , tout
petit Ecclésiastique que je suis , je me
plairois à de pareils oublis. En effet ,

l'Abbé avoit quelque vertu , c'étoit d'être généreux , & même un peu trop alors pour son Maître. Je remerciai le Prince , & plus content que lui & l'Abbé , je fus chercher mon ami d'Arcis.

Prêt à sortir , je retournai & dis au Prince : Mais , Monseigneur , s'il arrivoit que je ne trouvasse plus mon ami pour lui remettre votre libéralité , ne pourrois-je pas la lui porter ? « Oh que » oui. » Ne pourrois-je pas aussi , ajoutai-je , crainte de pleurésie , aller si prudemment que je ne revinsse qu'à gîte ? « Assurément ; c'est bien le moins que » pour un garçon qui veille si bien à la » sûreté des autres , on ait cet égard » pour la sienne. Non-seulement , continua le Prince , je te donne tout le jour » pour le chemin que tu auras à faire , » mais la huitaine , afin de n'avoir rien » à me reprocher. » La huitaine , interrompit l'Abbé ! songez-vous donc , mon Prince , que je ne suis point en état de paroître , & que vous en aurez

faute ? « N'importe, ce qui est dit, est
» dit : je ne fors d'ailleurs que pour
» aller à Saint-Cloud. » A tant de graces
je fis une très-humble révérence , &
gagnant au pié, je courus plein de ma
joie en faire part au Chevalier.

A peine m'apperçut-il, qu'il connut
à mon air que j'apportoïs de bonnes
nouvelles. Je te félicite, me dit-il, car
je vois que quelque chose te fait plaisir.
Vous me félicitez, lui répondis-je; c'est
moi, Monsieur, qui vous fais le com-
pliment, & qui viens vous assurer, non-
seulement de toute la bienveillance de
mon Seigneur & Maître, mais encore
vous en donner cette brillante marque.
En même tems je lui présentai la taba-
tiere : elle est de poids au moins; mais
je me flatte, ajoutai-je, que cela n'em-
pêchera pas que vous ne la conserviez
en mémoire d'un service qu'un grand
Prince confesse par-là avoir reçu de
vous.

Te moques-tu, me dit le Chevalier ?

Non,

Non , ma foi , ajoutai-je , & mon cœur me le dit trop , pour que ma physionomie ne vous le démontre pas. Tu as raison , répliqua-t-il , viens que je t'embrasse , pas pour la chose , mais pour la part que tu y prends. Vous n'êtes pas le seul , repris-je , appelé à récompense. Une belle montre m'attend , & sans craindre qu'elle m'échappe ; je voudrois néanmoins l'avoir pour vous en donner le choix. Tais-toi , reprit-il ; est-ce qu'entre nous il est besoin de complimens ? Non , mais je ne me tairai pourtant qu'après vous avoir dit que nous avons encore deux cents louis à manger ensemble. Deux cents louis , interrompit-il ! Oui , & qui plus est , huit jours de congé pour moi , afin que je vous aide si bien , qu'il n'en demeure absolument rien.

Le Chevalier ne pouvant se contenir , me sauta derechef au col. Que de joie en un moment , s'écria-t-il : profitons-en , mon cher , & dis-moi , par où nous

commencerons. Par où tu voudras, répliquai-je, excepté ton quartier, que je veux fuir, & ne pas même y songer, crainte de troubler nos délices. Quoi ! reprit-il, nous ne verrions pas même ta petite Pouffette ? Qui empêche ? est-ce qu'elle n'est pas à mes ordres, & moi aux siens quand je le puis ? Invente seulement pour le bien commun, & ne t'embarrasse pas du particulier. Hélas ! pour deux cents louis, qu'est-il besoin de tant chercher ? Je n'ignoreis pas que l'Hôtel de Gèvres n'étoit qu'à quatre pas : je n'y avois pourtant jamais été ; mais cette connoissance que je voulus faire, me débarrassa de ce qui nous inquiétoit.

Tout fertile que fût le Chevalier en parties de plaisirs, il ne me proposa d'abord que ce gouffre de Jeu, toléré, comme bien d'autres, pour la ruine des jeunes gens. C'est un mal, me dira-t-on, mais nécessaire, & qui obvie souvent à de plus grands. Je le nie, & voici com-

ment : que l'on s'y ruine , c'est chose sûre ; car de cent Joueurs qui mettront chacun cent louis dans une bourse , tout ira au bout du mois aux Amodiateurs ou Fermiers , & delà à M. le Prince , M. le Duc Brelandier en chef. Quel honneur que de mener grand train , faire grande figure aux dépens de mille jeunes gens , qui après languissent , tout au moins , ou se souillent de mille expédiens auxquels ils n'eussent jamais pensé ? Mais ce n'est pas le tout : ou un jeune homme se ruine , ou il ne se ruine pas ; s'il se ruine , le voilà dans le malheureux cas que je viens de dire , & qui quelquefois va beaucoup plus loin : s'il ne se ruine pas tout-à-fait , il emploie souvent son reste , ou en femmes ou en vin. Ainsi cela s'appelle véritablement chasser le diable par Belzébut , ou plutôt fournir à tous égards du bois d'Andelle au cabinet de Pluton. Je vais donner , dans mon ami & moi , un exemple de ces victimes , qui ne le sont pourtant

pas jusqu'à être absolument immolées.

Le Chevalier ne pouvant rien imaginer sur le champ, me dit : Veux-tu que nous passions à l'Hôtel de Gèvres ? Là nous y trouverons l'un ou l'autre, & peut-être Briquenai, qui en fait quelquefois ses galeries. Je le veux, répondis-je ; aussi-bien c'est une de mes envies, depuis même assez long-tems. Cependant au lieu de nous y rendre par le chemin le plus court, nous passâmes par le Jardin du Palais, & sortant par la petite porte, nous gagnâmes la Place des Victoires, & vinmes heurter où nous cherchions à échouer. Prêts d'entrer, le Chevalier badinant, m'arrêta & me dit : Tiens, regarde, que lis-tu sur cette porte ? *Hôtel de Gèvres*, répondis-je. Erreur, répliqua-t-il ; c'est *l'Hôtel de tous les diables*. Il n'y en a pas seulement un à qui on ne le donne mille fois par jour ; mais ceux qui font cette libéralité, sont encore pires. Prends garde, répliquai-je : je rétrograde. Non,

s'il te plaît ; ce Suisse que tu vois a besoin de se faire faire la moustache , & il faut que tu en paies la façon. Tout cela n'étoit que trop vrai , & demi-heure après , je pouvois le certifier en tout point.

Nous entrâmes. Pour se perdre , il sembleroit quasi qu'on n'auroit pas besoin de protection. Point du tout. Sans le Chevalier qui étoit connu , je n'eusse jamais passé la seconde porte. Enfin nous montâmes au Toppingue & au Lansquenet. Là je m'amusai quelque-tems à regarder. Préférant le Lansquenet , je m'y arrêtai. Un Joueur , derriere que j'étois , tirant à lui un tas de louis d'un coup de rateau , je voulus voir si je n'en pourrois pas faire autant. Je mis dix louis à la Réjouissance. Sonica , je les perdis. Pour courir après , j'en couchai autant sur une autre carte. Ceux-ci eurent le même sort. Ouais , dis-je en moi-même , cela continuera-t-il ? Je massai la même somme sur une troisième carte , elle fut plus heureuse. Le Cou-

peur amena la sienne, & sur le champ j'eus le plaisir de jouer du rateau. Hélas ! c'est le seul que j'eus. Amorcé, quoique j'en fusse encore pour dix, je doublai pour rattraper ce que j'avois perdu, & me payai de ma peine. Je calculai mal. C'étoit le jour des Réjouissances, & cette seconde où j'avois mis perdit comme la première. M'étant mis sur le ton de vingt, je n'en voulus rien rabatre. Je couchai donc vingt autres louis sur une nouvelle carte. Elle perdit. J'en pris le parti, elle perdit encore. Je changeai tout de même. Enfin l'opéra fut si complet, qu'avant que d'être au bout, j'étois à sec. Le Chevalier, de son côté, s'échauffant comme moi, perdit tout ce qu'il avoit. Un tel opéra souvent fait finir le combat faute de combattans. C'est ce qui arriva. Quelques-uns même trouvant dans celui-ci quelque chose de surnaturel, crioient, *on travaille, on travaille !* c'est-à-dire, en terme honnête pour ceux qui ne le savent pas, *qu'on friponne*. Je ne sai ce qui

en étoit , mais à bon compte le Chevalier & moi y trouvâmes un terrible abrégé aux plaisirs que nous nous étions promis.

M'abordant , il me dit : Avois-je raison , & m'écouteras-tu une autrefois ? Ma foi , lui répondis-je , cela te sied à merveille. N'est-ce pas toi George Dandin , qui l'as voulu ? Toi , ou moi , répliqua-t-il , je veux qu'une Panthere me dévore si jamais on m'y rattrape. Ce serment qu'il me faisoit dans sa douleur amere , n'étoit assurément que le moindre qui fraploit mes oreilles. Tous jetans feu & flammes , l'Hôtel ne fut pas seulement donné mille fois à tous les Diables , mais chacun les psalmodioit avec plus de force & de grace , qu'un Saint-Félix ne fit jamais le bon Dieu. Ne fût-ce que la maniere dont on se dégrade dans ces sortes de lieux , on devroit pour l'honneur de tous ceux qui les fréquentent & de ceux qui les entretiennent , les fermer pour jamais. Malgré la tempête ,

plusieurs néanmoins ne purent s'empêcher de rire de la saillie d'un Abbé que son caractère retenoit. Voyant un Officier qui escaladoit les Cieux , il lui dit : Oui Monsieur , faites & je vous tiens de moitié.

Dans l'idée où l'on étoit que l'on avoit travaillé , le Coupeur étant parti , & les Joueurs ruinés n'ayant rien de mieux à faire , visiterent cinq ou six cartes de la main , qui étoient restées entières. Ils prétendirent que c'étoient des cartes ombrées d'Italie ; que le Coupeur avoit supposé le jeu dont il nous avoit si mal servi , à celui qu'il avoit pris dans le panier ; & qu'en bon escamoteur , il avoit renvoyé dessous ces trois cartes , l'une après l'autre , lorsqu'elles s'étoient montrées. L'ordre qui regne , sur-tout à l'Hôtel de Gêvres , & qui n'empêche pas , comme l'on voit , qu'il n'arrive des abus , fit que le Gentilhomme qui préside à cette infernale Académie , écrivit sur le champ à l'auteur d'un si bel opéra ,

On en usoit ainsi , parce qu'il étoit homme de qualité ; autrement il suffisoit de lui faire refuser la porte , s'il s'étoit jamais présenté. C'étoit bien une perte pourtant , car j'appris qu'il étoit un des piliers du Lansquenet ; & peut-être que si l'on se fut tû , il eût rapporté en détail quarante mille livres , qu'il emportoit disoit-on en gros.

Pour comble de malheur , nous ne trouvâmes , le Chevalier & moi , aucun de ceux que nous nous étions flâtés de trouver. Leur bonheur sans doute les ayant écartés , nous sortîmes comme nous étions entrés , à l'exception de nos louis. Quelle lessive ! me répéta tristement mon ami , en marchant au hasard dans la rue. Bon , lui répondis-je , ce qui vient de la flûte retourne au tambour , & je suis déjà tout consolé. Pas moi , répliqua-t-il , à moins que tu ne viennes me tenir compagnie , & m'aider à commenter Sénèque sur le mépris des richesses. Non , ton quartier me rendroit

ce que je ne suis pas , triste , mélancolique ; retournons plutôt au Palais-Royal. Allons , reprit mon ami. N'importe où je médite , pourvu que ce soit avec toi.

Nous retournâmes donc. Le Chevalier se trouvant au même lieu où deux heures auparavant il avoit été pénétré de la plus vive joie , se mit a faire le folâtre. Vanité des vanités , s'écria-t-il , tout n'est que vanité ou vacuité : vanité dans nos projets , vanité dans nos bourses ; adieu paniers , vendanges sont faites. Te tairas-tu , lui dis-je : songe seulement à remercier la Providence d'une magnifique tabatiere d'or qui te reste encore , & dont le seul travail te dédommage de ta perte. La voilà , me dit-il , je crois que c'est elle qui nous a porté malheur : peu s'en faut que pour nous venger , je ne la réduise aux especes qu'elle nous a fait perdre. Fi , répondis-je , d'un mouvement comme celui-là ! Il n'y a mouvement qui tienne , interrompit-il.

Si tu étois venu chez moi , j'eusse mise dans mon coffre-fort pour en tirer la valeur ; mais puisque ta volonté m'arrête , vois dans le tien , & si tu ne trouves de quoi remplacer ce qu'elle nous a fait perdre , j'exerce tout à l'heure ma vengeance sur elle. Quel transport ! Il est d'autant plus grand , poursuit-il , que je l'accuse encore de m'avoir fait oublier une bisque que je convoite à présent.

Ce n'est plus vengeance , mon ami , lui répondis-je , c'est friandise à ce que je vois. Or un jour de malheur comme aujourd'hui , vous ferez s'il vous plaît pénitence , & vous n'aurez à votre dîner qu'une poularde de chez le Guerbois. Elle sera donc au ris , répliqua-t-il , car j'ai besoin de me restaurer. Soit ; mais prenez-y garde , car demain sera le tour de votre bisque. Oui , oui , il est trop tard d'ailleurs ; & comme j'ai envie de la manger au Port à l'Anglois , je vois bien que tu veux que ta petite Pouf-

sette en soit & que nous fassions partie quarrée. Non-seulement cela, repartis-je; mais comme de nuit tous chats sont gris, je puis bien quoique dans votre quartier, vous donner ce soir à souper chez elle. Ah, s'écria-t-il, nous y voilà. Il n'y a rien de tel que d'être ruiné à demi, on ne cherche qu'à s'achever pour se consoler. Rien de plus vrai, & j'en appelle à tous ceux qui se sont malheureusement trouvés dans le cas.

Après nous être ainsi divertis, mon ami & moi, je remplis ma bourse & fus lui tenir parole au Mai. Deux bouteilles de Champagne, sur deux de Bourgogne, ne nous firent pas seulement oublier notre perte, mais nous animèrent à notre projet. J'envoyai même, beaucoup avant la nuit, avertir ma petite Pouffette. Sans aucune idée de vengeance pour la neuvaine qu'elle m'avoit fait faire autrefois; par les calomnies que m'avoit appris le Chevalier, il y en avoit bien une bonne que

je ne l'avois vue. Je le dis à mon ami. Il prétendit que j'avois tort , & pour le réparer il m'obligea à partir pour arriver au moins avec la nuit. Te voilà , dit en me voyant ma petite Pouffette , bras dessus bras dessous ; c'est-là toute la vengeance qu'elle tira de ma longue absence. Je me trompe ; car quoique je l'avertisse d'abord qu'elle auroit peut-être huit jours entiers à se mieux venger , elle ne voulut pas même attendre seulement l'après-souper.

Le tems que nous eûmes de reste fut employé à régler notre partie du lendemain. Je dis qu'il nous falloit Briquenai. Oh pour cela , s'écria ma petite Pouffette , tu es un bon petit cœur. Loin de craindre quelque retour qui pourroit t'être préjudiciable , tu ne te souviens pas seulement de lui , mais tu le recherches. Dans le fond , ajouta-t-elle , c'est un bon diable ; & quoiqu'il ne soit pas ce qu'il a été autrefois , il vaut néanmoins encore quelque chose. Pour

le conseil, répliqua le Chevalier, c'est un homme excellent, je voudrois bien qu'il fût ici. Si nous envoyions chez lui, ajouta-t-il, peut-être le trouveroit-on. Nous y envoyâmes en effet; mais quoi qu'on en dît, je crois qu'il étoit quelque part en exécution; toujours nous ne le vîmes que le lendemain.

Le Chevalier, pour être plus à portée, fut passer la nuit avec sa Maîtresse. Le lendemain ils vinrent nous trouver à l'heure du chocolat, & bientôt Briquenai avec un de ses amis. Qu'y a-t-il pour votre service, nous demanda-t-il d'abord? Ce matin en me rangeant, j'ai appris qu'on étoit venu chez moi de votre part. Il s'agit, répondis-je, de venir prendre part à une bisque dont je suppose que vous avez besoin, puisque vous nous apprenez que vous ne faites que de vous ranger. Cela est vrai, répliqua-t-il, & ne peut aller mieux; car outre le besoin, je suis tout prêt. Il en est de même continua-t-il, de l'ami que je vous amène, & je vous crois trop galant homme pour

le laisser aller. Vous pensez juste , & nous pouffons même la galanterie jusqu'à vous exhorter à retourner bien vite au lieu d'où vous venez , prendre celles que nous jugeons vous avoir mis de si belle humeur. Sans se le faire dire deux fois , Briquenai & son ami décamperent , & trois quarts-d'heure après nous les revîmes avec leurs tendrons nocturnes.

Tous étant prêts , & les carrosses à nous attendre , nous ne fîmes que descendre & monter. Il étoit déjà tard. Nous ordonnâmes d'aller grand train , & sans presque nous en appercevoir , nous arrivâmes au Port à l'Anglois. Là Briquenai nous confessa que pour être bon à quelque chose , il lui falloit une heure de repos. Toute sa compagnie en dit autant , de sorte que jusqu'au dîner nous fûmes réduits à la nôtre. Pour ne nous point ennuyer , si le cas l'eût voulu , nous fûmes , après avoir ordonné ce que nous souhaitions , nous promener le long de l'eau. Las , nous

retournâmes, & demi-heure après nous nous réunîmes tous à table.

Briquenai se réveillant à mesure qu'il se restaurait, commença à nous mettre en joie. Il débuta par attaquer la petite Pouffette, & lui dit : Ma foi tu as raison de t'être plainte autrefois que j'étois un peu usé; je le sens par le besoin que j'avois de cette réparation, & par le bien qu'elle me fait. A boire, cria-t-il à son laquais, & prends-garde à ne m'en point laisser manquer. Sa première rasade fut à moi, en me pronostiquant que je battrois bientôt de l'aîle comme lui. Il en but trois, quatre. Voilà, dit-il après, comme on doit reprendre du poil de la bête. Je suis guéri à présent. Que ceux qui se trouvent mal, en fassent autant.

La joie & les ris s'animant de toutes parts, nous fîmes bientôt charivari. Je ne sai où Briquenai avoit accroché sa compagne. C'étoit une jeune fille de seize ans, tout au plus, jolie, aimable pour

ceux qui aiment un petit air dragon. Aussi nous dit-il qu'il avoit passé bail avec elle pour toute la campagne ; qu'il l'habilleroit en Officier , & l'emmeneroit avec lui. Pourquoi pas en Mousquetaire , dit le Chevalier , elle feroit infailliblement le second tome de l'Héroïne. Non , s'il vous plaît , répondit Briquenai. Le Roi n'a déjà que trop de femelles à son service , & d'ailleurs le mien vaut bien encore le sien. Quel charme , ajouta-t-il en l'embrassant , lorsque d'un assaut je monterai à l'autre , & qu'en bon Mousquetaire , je renverserai tour-à-tour Ennemi , Maîtresse & Bureau !

En nous divertissant de cette idée , il nous en vint une autre : ce fut de solliciter la Maîtresse de Briquenai à se revêtir de ses habits , pour voir un peu l'air qu'elle auroit. Elle résista ; mais pressée par nos instances , elle y consentit , à condition que toutes les autres prendroient comme elle les habits de

leur Amant , & que les Amans se revêtant des habits de leur Maîtresse , on retourneroit ainsi à Paris. Pour nous , nous consentîmes ; mais les autres femmes , & sur-tout ma petite Pouffette , ne voulurent pas se rendre. Tout ce que nous pûmes obtenir , fut que nous nous divertirions de cette métamorphose dans la salle où nous étions. Sur cet accord , nous fîmes servir & desservir ; c'est-à-dire , ôter la table , faire faire grand feu , & apporter du vin en quantité , pour renvoyer nos domestiques , & n'avoir pas besoin d'appeller. J'avertis le Lecteur que cette aventure n'a rien de plus obscène , que ce qui peut arriver entre amant & maîtresse , qui se déshabillent même avec précaution l'un devant l'autre. C'est bien assez , & trop , je l'avoue ; mais pourtant fort au-dessous de ce qu'on pourroit s'imaginer.

Au moyen de deux chambres qui communiquoient à la salle où nous étions , nous fûmes tour-à-tour changer d'habits , & vîmes auprès du feu nous coëffer

& achever notre toilette. Le gros de la métamorphose étoit ce qu'il y avoit de plus grotesque. Quand on sortit tout ébauché du particulier, c'étoit des éclats de rire à perdre haleine. A l'égard des hommes; l'un avoit l'air d'une Méduse, l'autre d'une Mégère; celui-ci d'une Messaline, celui-là d'une Fameuse ou Prêteuse sur gages. Pour les femmes, elles étoient plus supportables; le plumet sur leur bichon leur alloit pour le moins aussi-bien qu'à nous. C'étoit tout pourtant; car par le bas & aux manches, elles ressembloient à des Pourceaugnacs; & la Maîtresse de l'ami de Briquenai avoit véritablement la mine d'un Archer-de-l'Écuelle.

Ayant fini de nous travestir auprès du feu, nous nous mîmes à danser des menuets, & toutes sortes de contredanses. Le mouvement ayant provoqué certains besoins naturels, rien de plus comique encore. Nous craignons, & avec raison, que nos culottes ne s'en

ressentissent. En effet, Briquenai, toujours malheureux, eut les siennes toutes perdues. Sa Maîtresse prenant plaisir à un déguisement qu'il vouloir lui donner, s'oublia jusqu'à l'extrémité ; & lorsqu'elle voulut se soulager, croyant le faire à son ordinaire, elle déposa dans ses culottes ce qu'elle pensoit mettre ailleurs.

C'est du moins la raison qu'elle donna à Briquenai. Mais comme il n'entendoit rien moins que raillerie sur cette matière, il poussa l'oubli aussi loin qu'elle avoit fait. Il ne se contenta pas de l'appeler vingt fois salope & puante ; mais si j'ose le dire, il vouloit encore lui faire lécher la doublure. Cependant elle en fut quitte pour la bien laver, nettoyer, & la faire sécher au feu. Cet accident, comme il étoit arrivé au pet-en-gueule, troubla notre divertissement. Briquenai jura que de sa vie il ne se prêteroit à rien de pareil. Nous nous moquâmes de lui. Beau, lui di-

mes-nous, un grain de moutarde vous monte terriblement au nez. Ce malheur ne vous est-il donc jamais arrivé? Oui, bien quelquefois, répondit-il en maugréant; mais parbleu! jamais en pareille quantité. Un peu plus, un peu moins, répliquâmes-nous, voilà belle affaire. Allons, gai, donnez-nous la main & continuons la danse. Quelque chose que nous fissions, nous ne pûmes jamais le remettre en branle.

Faute de lui & de sa Maîtresse, la danse ne faisant plus que languir, nous nous mîmes à déclamer & à jouer la comédie. Ma petite Pouffette commença. Elle essaya d'abord si elle joueroit aussi bien un rôle amoureux en homme qu'en femme. Nous joignant à elle, chacun sous sa métamorphose, & voyant que nous y prenions goût, elle courut à sa poche, qu'elle avoit laissée dans la chambre, où nous avions, elle & moi, changé d'habits. Elle se doutoit d'y avoir un recueil de comédies. L'ayant

trouvé, elle l'apporta, & à l'ouverture nous apperçûmes le *Grondeur*. Vivat, criâmes-nous tous à la fois. Pour cela, Briquenai, tu le joueras. Oui, dit-il, si mes culottes étoient seches. Non, non, répliqua ma petite Pouffette, tu commences déjà à perdre du naturel, & si tu étois séchement & proprement culotté, tu le perdrais peut-être tout-à-fait. Va, reprit-il, il n'y a rien à craindre, & jusqu'à ce que j'aie jetté celle-ci, & que j'en aie pris une autre, tu ne me verras guere de bonne humeur. Si je ne craignois, ajouta-t-il, ce qu'en pourroit dire mon animal de laquais, je l'eusse envoyé me chercher de quoi changer, mais je crois qu'il vaut mieux encore prendre patience.

Tel qu'il étoit, nous l'obligeâmes à venir jouer. Bien ou mal, jamais comédie ne donna tant de plaisir, & sans la nuit qui tint lieu de rideau, je crois que nous l'eussions poussée jusqu'au lendemain. Ce ne fut même qu'en nous

promettant de recommencer , que nous fîmes nous remettre chacun dans nos habits. A la chandelle , disions-nous , cela ira encore beaucoup mieux : mais un plaisir fait souvent oublier l'autre ; celui-ci fini , nous n'y pensâmes plus.

○ Nous étant racommodés à la grosse morguienne , nous appelâmes pour avoir des lumieres & ordonner le souper. En attendant , nos Maîtresses tâcherent de rassembler leurs charmes , mis en déroute par le déguisement ; & sans nous soucier des nôtres , nous leur prêtâmes la main. Briquenai , crainte de la moindre humidité , avoit attendu jusque-là à se renculotter. Cette cérémonie fut encore divertissante. Au diable la puante , disoit-il , en passant une jambe après l'autre : je voudrois que tu fusses pour jamais bondonnée. Il y a moyen , répondîmes-nous ; avec son gros nez , rien de plus aisé. Eût-elle plutôt , répliqua-t-il , & vous aussi , le derriere ouvert pour toute la vie. Là ,

là, tu recommences, semble-t-il ; ne vois-tu donc pas combien elle est fâchée ? En effet, la pauvre fille, depuis le moment de son incongruité, paroïsoit si navrée, qu'elle faisoit peine à voir.

Nos Maîtresses rajustées autant que cela se pouvoit, & nous à la garde de Dieu, nous nous réunîmes pour remplir l'intervalle du souper autour du feu. Ce n'est pas que nous en eussions grand besoin ; mais l'ayant fait allumer à tout hasard, nous achevions d'en profiter. Sans beaucoup attendre, le souper arriva : au lieu du cercle que nous formions près du feu, nous fûmes sans peine le former à table. Les premiers momens s'employèrent à réparer les forces que la danse & les ris avoient altérées. Après vinrent les chansons, & toutes les erres de la nuit qui nous restoit à passer. C'étoit déjà une résolution prise : nous vîmes avec plaisir que Briquenai sembloit le pardonner absolument à

à sa pauvre délinquante. Qui ne l'auroit cru en effet ? il ne se dissipoit pas moins avec elle , que nous avec les nôtres. Cependant tout disparut lorsqu'on commença à parler de lit.

Dans toute la maison , il n'y en avoit que trois , que malgré notre préoccupation nous avions déjà récapitulés. Cela n'étoit pas difficile , puisqu'ils étoient de notre département ; deux dans l'une des chambres où nous avions changé d'habits , & le troisieme dans l'autre. Cependant comme nous ne savions pas qu'il n'y avoit que ces lits là dans le logis , nous fîmes venir l'hôte. C'est tout ce que j'en ai , nous dit-il , Messieurs : voyez , s'il vous plaît , de vous accommoder. Hé bien , répondîmes-nous , c'est assez : les Dames se coucheront , & nous , nous ferons comme nous pourrons. Il savoit bien à quoi s'en tenir , le drôle , & nous aussi.

A peine fut-il sorti , que nous délibérâmes sur le lit qui nous manquoit,

Que rien ne vous inquiète, dit Briquenai; pour moi je fais renouveler le feu, & me couche dans un fauteuil. Son ami, soit qu'il partageât l'espece de ressentiment qu'il marquoit par-là contre sa Maîtresse, soit plutôt qu'ils en eussent tous deux par-dessus la gorge, assura qu'il lui tiendrait compagnie. Fort bien, dit ma petite Pouffette. Vous deux chacun dans un fauteuil, vous délaissées dans un lit, & nous dans les autres, chacun trouvera son compte. Oui parbleu ! répliqua Briquenai, & sur-tout notre Hôte, car je vuide sa cave. Belle menace ! interrompis-je. Ne fais-tu pas que c'est moi qui régale, & que s'il ne s'en trouve pas assez, tu peux envoyer à Paris ? Brave, s'écria-t-il, couche-toi donc, mon ami, & laisse-moi boire. « Holà hé, ajouta-t-il à son laquais, » écoute ! Qu'on m'apporte ici cent » bouteilles, pour me noyer dans le » vin. » Il ne cessa de nous étourdir de cette chanson, jusqu'à ce que nous

le laissâmes , avec son ami , pour nous aller coucher. Je jure que de quelque façon que ce soit elle fut remplie , & que pour un tel écho , je n'eus de ma vie tant de vin à payer.

En le quittant , nous lui dîmes bon soir. Point de bon soir , répondit-il , je veux à chaque quart-d'heure voir comment cela va. Ma petite Pouffette qui le connoissoit , chercha la clé de notre chambre pour nous renfermer. Peine inutile , s'écria-t-il lui-même. En effet , sans que nous l'eussions vu , il s'en étoit déjà emparé. Pour y remédier , nous nous baricadâmes en dedans ; mais nous n'avions que des chaises , & au premier choc il les culbuta. Autant eût-il valu que nous ne nous fussions point couchés. Il tint si bien parole , que sans cesse il étoit à nous la bouteille & le verre à la main. Allons , crioit-il , point de vin , point d'amour. Je sais ce qui en est , il faut boire , ou parbleu je vous le verse. Briquenai , mon ami , lui di-

fois-je, laisse-nous; crois-tu que le plaisir du lit ne vaut pas bien celui de boire? Tous deux valent mieux: je n'en ai qu'un, & encore je veux le partager; vois si l'on peut rien de plus généreux. Non, mais tu le serois bien davantage si tu nous laissois dormir. Ne fais-tu pas que dormir est un tems perdu? Allons, allons, point tant de raison: le vin s'évente, & alors il ne vaut rien.

Pour nous procurer un moment de repos, il falloit boire, ou du moins en faire semblant. Je dis faire semblant, parce qu'au lieu d'avalier, je répandois adroitement le vin dans la ruelle de mon lit. Pour ma petite Pouffette, il ne lui en verfoit que peu, encore avoit-elle la permission d'en laisser. A la fin, abattu de sommeil & de boisson, il s'endormit, & nous goûtâmes alors quelque repos. Il auroit duré plus longtems, si lui-même encore n'étoit venu le troubler. De bout, de bout, s'écria-

t-il ; quoi morbleu à dix heures au lit ! Il n'en étoit pourtant que sept ou huit, & malgré cela nous aimâmes mieux nous lever que de l'avoir à nous persécuter. Les autres faisant plus de résistance, il jeta leur couverture à bas, & les obligea à faire comme nous. Tous comparoissant, chacun se mit à déjeuner : lui & son ami firent apporter tout le café du logis ; le Chevalier, sa Maîtresse & les deux autres abandonnées, choisirent du thé. Pour moi je tins compagnie à ma petite Pouffette, qui aimant le chocolat, s'en étoit pourvue à tout événement : c'étoit sa vie, ainsi que le recueil de comédies ; mais l'un pourtant ne s'étoit trouvé sur elle que par hasard, & l'autre étoit une précaution expresse de sa friandise, qui peut-être n'eût pas trouvé à se satisfaire dans l'endroit.

Pendant que nous étions encore à déjeuner, la Maîtresse de Briquenai, qui avoit déjà fait, & qui étoit près des

fenêtres à mélancoliser, vit entrer des Pêcheurs avec la plus magnifique pêche. Elle nous le dit ; nous voulûmes voir, & cela nous engagea à demeurer à dîner : chacun choisit le poisson qu'il aimoit. En ayant pris de chaque sorte, nous appelâmes l'Hôte, pour lui dire d'en faire une marelotte, & de mettre le reste à toute sauce. Comme il s'en alloit, je lui criai : Faites vite, mais pourtant n'oubliez pas une soupe à l'oignon, dont nous avons grand besoin ; & toi plus que personne, dis-je à Briquenai : si tu te voyois, ton nez, tes yeux ne transpirent que le vin, & tes levres en sont toutes teintes. Que dis-tu ? cela ne se peut ; car je l'ai rendu par seaux jusqu'à la dernière goutte. Si ce n'est pas le vin, repris-je, c'est donc la lie. Oh parbleu ! répliqua-t-il, entre & vois. En me disant cela, il m'ouvre une bouche si grande, que lorsqu'il voulut la fermer, il ne put.

Ce spectacle nous fit d'abord pâmer

de rire ; mais hurlant après sans pouvoir parler , nous eûmes une frayeur mortelle. Pas un de nous ne savoit ce que cela vouloit dire : nous crûmes , & à ces hurlemens & à ces gestes , qu'il avoit le diable : ce n'étoit pourtant que sa mâchoire qui étoit disloquée. Son laquais , qui avoit vu la même chose chez un Chirurgien où il avoit appris à saigner & raser , entra au bruit , & d'un coup de poing la lui remit. Je te remercie , dit-il incontinent , tu me tires du plus vilain embarras où je me sois vu de ma vie. Un pareil coup de poing , ajouta-t-il , vaut bien un écu. Il le tire , le lui donne , & le laquais tournant le dos s'en va.

Quel diable de tour nous as-tu joué , lui dimes-nous ? Ventrebleu ! c'est bien à moi que je me le suis joué , répondit-il ; de ma vie je ne me suis trouvé en pareille détresse. Il le falloir ; car de tout le vin qu'il avoit bu , les fumées étoient si bien dissipées qu'il n'y paroît.

soit plus. Cet accident néanmoins avoit généralement porté coup à sa belle humeur. Sa Maîtresse, par simplicité ou par vengeance, la réveilla tant soit peu. Pour cela, lui dit-elle, j'ai cru, après toutes les injures que tu m'as dites, que ce n'étoit pas moins que le diable qui te mettoit un bâillon. Malgré tout, ajouta-t-elle, j'ai fait pour toi plusieurs signes-de-croix. Grand remede, s'écria-t-il ! bon encore si c'eût été quelques chastes & pudiques Nones. Nones, reprit-elle ! fais-tu que tous les jours je me bénis les doigts avec plus de dévotion qu'elles ? Tu as parbleu raison : j'en ai plus d'une preuve, & celle d'hier sur-tout l'auroit fait fuir jusqu'au fond de l'abîme.

Ce dialogue fut interrompu par la soupe à l'oignon qu'on vint nous servir. Nous nous jetâmes dessus, & en fîmes l'éloge jusqu'à la dernière goutte. Malgré cela, ni la conversation qui avoit précédé, ni rien de tout ce qui parut

avec la soupe , ne put nous égayer comme la veille. Cependant sans tristesse nous dînâmes, ce qu'on appelle à la bourgeoise : aussi-tôt après nous partîmes. Chemin faisant , Briquenai , frais comme un poisson , se proposa de nous donner à souper. Nous nous y fussions opposés , s'il n'eût été dans un carrosse séparé avec son ami , & chacun leur Maîtresse. Ce fut même une tricherie galante de sa part ; c'est-à-dire , que tenant le devant , & ayant fait dire à notre cocher qu'il n'avoit qu'à suivre , il fit arrêter chez un Traiteur , au lieu d'aller descendre , comme nous l'avions projeté , chez la petite Pouffette.

Malgré bon-gré , il fallut céder à son autorité. Tu es bien entier , lui dîmes-nous ; tu fais que nous n'avons besoin que de repos , & toi plus que personne , & cependant tu nous arrêtes. N'importe , répliqua-t-il , c'est la clôture du Jubilé ; & dussiez-vous descendre chez les morts , vous le ferez. Descendus

& entrés , nous voulûmes encore le mettre à la raison , sur-tout entendant qu'il ordonnoit un régal absolument inutile. A quoi bon , nous récriâmes-nous ? Point tant de raison , nous dit-il , & plus d'obéissance : Si vous n'êtes pas contens , mon laquais est déjà parti pour vous aller chercher de la symphonie : c'est mon tour ; vous m'avez fait égofiller à danser , mais vous le ferez au cor de chasse , ou le diable vous emportera. En effet , deux cors , violons , haut-bois arriverent , & il fallut obéir.

Ranimés par ces instrumens , nous fîmes bientôt de gré ce que nous n'avions commencé que par force. Briquenai & son ami , se racommodans avec leurs Maîtresses , nous imitâmes leurs transports. De cadence en cadence nous fîmes à-peu-près comme la chandelle qui s'éteint : je parle sur-tout de moi , qui n'étant point accoutumé à la vie que je menois depuis quelque tems ,

payai bientôt en détail tous les plaisirs que j'avois goûtés, ou plutôt les débauches auxquelles je m'étois livré. Ce qui m'arriva est le moins qu'on ait à craindre en pareil cas ; j'entends un dérangement de santé presque inévitable. Si ce n'est tôt, c'est tard ; mais toujours à propos, quand après tout on écoute ce réveil de la Providence.

C'est un malheur pour tout le monde en général, & pour les jeunes gens en particulier, que de regarder la santé moins comme un bien, que comme une exemption de peines. J'avoue que c'est sur-tout un de ces biens dont on ne connoît le prix que lorsque l'on cesse de le posséder. Mais est-ce donc que tant & tant d'exemples ne suffiront jamais pour persuader qu'il n'y a point de pareils trésors ; & que, ne fût-ce que la crainte de le perdre, on devrait moins le risquer ! J'en doute ; mais quoi qu'il en soit, heureux quiconque ne s'exposera pas à en faire l'expérience ! Un

jeune homme d'un bon tempérament résiste une fois, deux fois : cela même avec ses passions le séduit ; mais pour me servir d'un proverbe : *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle casse*, & j'ose dire qu'il n'y a plus de remède.

Briquenai ne cherchant qu'à se ranimer, & nous avec lui, se mit tellement en belle humeur, qu'il paroissoit moins finir la partie que la commencer. Le souper étant servi, & chacun s'étant placé à côté de son objet, il attaqua sa Maîtresse, mais d'une façon toute opposée à la précédente. Il supposa ce qui certainement n'étoit pas ; c'est-à-dire, qu'elle se ressentoit du passé, & qu'elle lui faisoit la mine. Je crois que tu boudes, lui dit-il ? Oui, parbleu ! elle boude, & je voudrois bien savoir pour quoi. Baïse-moi, ajouta-t-il : si tu ne veux pas laisse-t-en ; mais pourtant je le veux, & que tu me prouves aujourd'hui ce que l'on a dit il y a mille ans, *que la colere des amans n'est qu'un redoublement*

doublement d'amour. Dépêche-toi , autrement je pars , comme tu fais , & je te laisse-là. Plutôt mourir , lui répondit-elle en se jetant à son col : tout méchant que tu es , je prétends te suivre par-tout. S'accolans , les voilà à nous donner la comédie , & bientôt presque la tragédie.

Ce n'est pas le tout , reprit Briquenai après avoir assez folâtré ; tu m'aimes , à ce qu'il paroît , mais j'en veux d'autres marques. Quelles ? parle , tout est à toi. Je veux , continua-t-il , te faire un suçon sur l'œil , c'est le témoignage par excellence , & le sceau que je donne pour un bail aussi long que celui d'une campagne. La pauvre fille ne savoit ce que c'étoit , non plus que la plupart de nous. Elle lui prête amoureusement son œil , & Briquenai se mettant à le sucer , il le tire à moitié de la tête , & le rend aussi noir que la cheminée. Ayant lâché prise , nous tombâmes dans la dernière surprise , croyant qu'il l'avoit éborgnée. La petite Pouffette , & l'ami de Briquenai ,

se mirent à faire de grands éclats de rire. Les autres ne disoient mot, ni moi sur-tout, qui me fâchai pour la première fois contre ma Maîtresse, & lui reprochai le plaisir qu'elle prenoit à cette cruauté.

J'en étois si frappé, que je me fusse peut-être fait une affaire avec Briquenai, si Pouffette ne m'eût dit que ce n'étoit rien, que lui-même lui avoit une fois joué ce tour pour l'empêcher de sortir, & qu'elle en avoit été quitte pour garder la chambre, comme il le vouloit. Cela m'appaisa, mais non pas l'éborgnée, qui se voyant au miroir, & croyant réellement avoir perdu l'un de ses plus beaux ornemens, vint avec furie pour lui sauter à la gorge & l'étrangler. Briquenai sur ses gardes la repoussa. Démon ! lui dit-elle, car pour le coup je vois bien que tu en es un, dès hier tu commences à me faire mourir ; & parce que j'ai pris patience, tu m'acheves aujourd'hui. C'est donc pour

cela , Monsieur le tigre , que vous avez ce soir si bien fait le mâtou ? Ne crois pas que tu m'échappes : je t'enverrai aux enfers , dussai-je y descendre avec toi. **

Briquenai d'un air grave se plaisoit à la regarder. Admirez , nous dit-il , ce poing sur le côté , cet autre prêt à faire rage , un œil qui marque déjà le fruit de la guerre , l'autre une grenade allumée , & par-dessus tout ce visage qui ne respire que flammes. Cet attirail n'étoit que trop vrai , & peu s'en fallut qu'il ne causât malheur. Notre petit Démon , repoussé & enragé , se jeta sur une de nos épées , qu'elle apperçut à côté , & la tirant elle fondit sur Briquenai pour l'en percer. S'il n'eût paré le coup de la main , la tragédie étoit jouée. Nous sautâmes sur elle , & l'empêchâmes de redoubler ; mais rien ne put la calmer , que lorsqu'on lui certifia que son œil en reviendrait , & qu'elle en seroit quitte pour se tenir quelque tems en

papillottes. En effet , ce n'étoit pas proprement son œil qui étoit sorti , mais la paupiere gonflée & noircie , sans le moindre sentiment de douleur.

L'ayant mise à la raison , Briquënai commença derechef à la turlupiner. Il lui jura que son courage l'embrasoit plus que jamais , & qu'au lieu d'un œil c'étoit un teton qu'il vouloit lui ôter , afin d'en faire une Amazône. Ils se racommoderent pourtant ; mais comme il étoit déjà tard , ce ne fut que pour se retirer. Nos carrosses , que nous avions renvoyés , étoient de retour à la porte : nous prîmes à table même congé les uns des autres ; le Chevalier en passant entra avec sa Maîtresse , & je fus en faire autant chez la mienne.

Fatigué, je me mis au lit, & n'en sortis que le lendemain à midi , pour manger d'un excellent potage que je trouvai tout prêt. Ma petite Pouffette ayant un rôle à étudier , se retira ; & moi avec le Chevalier qui m'étoit venu retrouver , nous

nous mêmes aussi à déclamer : nous passâmes ainsi notre tems jusqu'à l'heure du souper. A table nous trois , nous n'eûmes certainement pas moins de plaisir qu'à la partie que nous venions de faire. Nous avions peine à nous séparer : cependant nous le fîmes , mais pour ne nous pas quitter. Le Chevalier & moi nous couchâmes ensemble ; & ma petite Pouffette , bien aise aussi d'avoir du repos , sur-tout ayant à jouer le lendemain , se retira dans un petit lit qui ne servoit qu'en pareil cas.

Nous étant réunis le matin , nous nous amusâmes à tout ce que nous pûmes jusqu'à l'heure de la Comédie. Nous y allâmes ensemble tous trois ; mais je ne fus pas peu surpris d'y voir arriver le Prince , sur-tout ce jour-là que la Desmares ne jouoit pas. Le voyant de loin , je courus & me rangeai en révérence. « Te voilà , me dit-il ; c'est une modestie. » Assurément , Monseigneur , & je crains une autre fois de n'avoir plus

de congé. «Oui, tu l'auras, reprit-il,
» mais à condition, ajouta-t-il en se
» penchant sur moi & d'un ton plus bas,
» que tu reviendras avec moi, car cet
» Abbé me laisse mourir. » Fort bien,
Monseigneur, je suis prêt à l'ordre. En
effet, je le suivis sur le théâtre, & à
mon habit près on eût dit que j'étois
arrivé avec lui.

Cependant voulant avertir le Chevalier & la petite Pouffette, je m'échappai à la fin de la première pièce, & les trouvai tous deux ensemble. Triste nouvelle, leur dis-je, il faut que je me retire avec le Prince. Ma foi je m'en suis quasi douté, me dit le Chevalier, après ce que Mademoiselle vient de m'apprendre. Quoi ? c'est que la Desmares a fait dire au Prince qu'elle étoit malade, & je m'imagine qu'il n'est ici que par désespoir. Oui, reprit Pouffette, Mademoiselle Desmares feroit beaucoup mieux de s'en tenir au réel, que de courir à l'imaginaire. Ceci étoit une énigme

pour moi. Voulant la pénétrer, la petite Pouffette me l'expliqua. Il s'agissoit de Baron, roi de théâtre, que la Desmares, comme tout le monde l'a su depuis, préféroit au Prince. Ma gentille Maîtresse se plaignoit du caprice de son amie, qui nous arrachoit l'un à l'autre plutôt que nous ne l'avions prévu.

Elle me dit, & je ne sai trop pourquoi, qu'elle voudroit bien savoir si la Desmares auroit eu l'audace de faire le compliment au Prince lui-même, ou si elle l'auroit fait à quelqu'un de sa part. Je lui promis de le savoir, & rien en effet ne m'étoit plus aisé. Je les quittai. En rentrant sur le théâtre, j'abordai un des Pages qui accompagnoient le Prince. C'étoit un jeune homme d'environ onze à douze ans, que la stature renvoyoit encore plus vers l'enfance, mais d'ailleurs espiègle, s'il en fut jamais. Je lui demandai à quelle heure le Prince étoit sorti de son Palais, & s'il étoit venu en droiture. Oui, dit-il, en droiture autant

que cela se peut. Comment autant que cela se peut ? Sans doute , reprit-il : est-ce que nous pouvions nous empêcher de passer chez la Desmares ? Quoi , le Prince a passé chez la Desmares , & il n'y est pas demeuré ? Qu'y aurions nous fait , répliqua-t-il , lui voir rendre un lavement qu'elle avoit pris ? Mais c'est une carogne , qui , je suis sûr est actuellement à s'en faire donner. Te tairas-tu dis-je. Non pardié ! & je veux même que le Prince le sache. Je connus bien qu'il avoit quelque chose ; mais comme la petite piece commençoit , je diffèrai à le questionner jusqu'à notre retour.

Je demurai encore un moment près de lui. Aussi-tôt que je le vis attentif , je me glissai , parce que je ne le voulois pas avec moi ; & allant trouver Pouffette , qui étoit à m'attendre avec le Chevalier , je lui appris ce qu'elle vouloit savoir. Elle conclut , comme elle avoit déjà fait , que la Desmares étoit une fanatique , qu'elle l'avoit jusques-là re-

tenu, mais qu'elle voyoit bien à présent que la folie prenoit le dessus. C'est ainsi que gros Jean remontre quelque-fois à son Curé. Je crois pourtant que si la petite Pouffette avoit été dans le cas, elle se fût mieux gouvernée; c'est-à-dire, que quoique Comédienne, elle avoit trop de sentiment pour donner à un grand Prince aucun rival de sa troupe. L'ayant satisfaite, je lui souhaitai le bon soir & à mon ami. Buvez à ma santé, leur dis-je, & qu'absent de corps, je vous sois aussi présent à l'esprit, que vous êtes surs de l'être au mien.

La Comédie finie, je suivis, le Prince, & fus au Palais Royal terminer mon congé. Soit que mon Maître s'imaginât que je pouvois avoir quelque regret & qu'il voulût m'en consoler, soit que satisfait de mon obéissance, elle lui rappellât la mémoire, il me donna dès en arrivant la montre qu'il m'avoit promise. « Va voir l'Abbé, me dit-il après, soupe avec lui, car il n'ose paroître

» en compagnie ; & trouvez-vous tous
» deux de bonne heure à mon coucher. »
Je fus en effet trouver l'Abbé ; mais
quoique bien aisé de le voir , je le priai
de me laisser aller causer un quart-
d'heure avec mon petit camarade.

J'ai déjà dit que c'étoit un espiègle ;
mais ce n'est pas assez. Par-là on entend ,
sur-tout dans un Page , une méchante
malice , & quelquefois assez peu d'es-
prit : mais dans celui-ci , au contraire ,
il y avoit beaucoup d'esprit , & d'ailleurs
un cœur excellent , ce qui le rendoit
malin sans être mauvais. De tous les
Pages , c'étoit celui qui me revenoit le
plus. Quoique jeune , il étoit mon an-
cien ; & si je ne m'étois pas déjà beau-
coup lié avec lui , c'est que nos âges , &
sur-tout son air enfantin s'y opposoient.
Cependant comme je commençai dès-
lors à ne plus avoir égard à ces obstacles ,
& que bientôt même je le chéris de la
plus tendre amitié , je ne crois pas seu-
lement devoir dire son nom , mais éclair-
cir mieux son portrait.

Il s'appeloit Robillard : Gentilhomme à toute épreuve, mais qui, comme bien d'autres, n'en étoit pas plus à son aise, & avoit besoin de protection. Il étoit beau comme un ange ; bien pris dans sa petite taille, qui charmoit alors, & ne lui laissoit rien à souhaiter que de grandir avec l'âge ; ce qui n'arriva jamais, du moins à son gré. Pour le cœur & l'esprit rien ne promettoit plus. Tous deux portoient les plus belles semences : aussi loin de rien perdre en germant, elles ne firent qu'acquérir ce qu'il leur manquoit. Je trouvai toujours dans ce jeune homme un véritable ami. C'est aussi ce qu'il trouva toujours en moi ; & quoique le plus propre à me donner de l'ombre, je n'en pris jamais que pour le servir, & lui procurer un sort beaucoup plus doux que je n'ai fait pour moi-même.

Ayant donc quitté l'Abbé, je fus chercher mon petit Robillard ; je le trouvai. Qu'avois-tu, lui dis-je après

l'avoir mis sur les voies , pour parler comme tu as fait de la Desmares ? Ce que j'avois , répondit-il , le voici. Le Prince , avant que de passer lui-même chez elle , m'a envoyé voir si elle y étoit. On m'a répondu d'abord que non ; mais l'ayant apperçue de l'antichambre où j'étois , par la porte même que sa femme-de-chambre fermoit , j'ai fait du bruit , & je lui ai dit qu'elle mentoit. Malgré elle , je suis entré. Non-seulement j'ai trouvé la Desmares , mais un homme qui s'échappoit dans son cabinet de toilette. Que veut dire cela , Madame , lui ai-je dit ? Que veut dire cela vous-même , m'a-t-elle répondu ? Est-ce ainsi qu'on entre , sur-tout quand on vous fait dire qu'on n'y est pas ? Assurément , je vois que vous n'y êtes pas , ni vous ni personne. Est-ce que vous ne savez pas que quand une Dame est indisposée , elle n'y est jamais. Assurément , & c'est le Médecin sans doute ou l'Apothicaire que j'ai vu fuir par cette porte.

porte. Que vous importe ; dites seulement au Prince que je suis malade , & que je ne reçois personne. Moi , me suis-je écrié en levant le pied , je ne fais pas mentir si impudemment. En effet , j'aurois fait l'histoire au Prince , si je l'eusse trouvé seul ; mais ayant avec lui plusieurs Seigneurs , il m'a fallu malgré moi obéir à cette carogne. Sans doute qu'il n'a pas même voulu m'en croire , & que c'est pour cela que nous y avons passé : mais pis encore que la première fois , on a dit à mon camarade , qu'elle avoit pris un remède. Tu vois bien , m'ajouta-t-il , que l'honneur de notre Prince y est intéressé. Comme tu peux mieux lui parler que moi , fais-le , & sois certain que ce que j'avance , je suis prêt à le soutenir. Hélas ! c'est de quoi il s'agissoit le moins ; mais il ne le savoit pas encore , ni moi non plus.

De retour auprès de l'Abbé , je n'eus rien de plus pressé que de lui raconter ce que je venois d'entendre. Tant mieux,

me dit-il , cela me servira peut-être à rompre encore une fois un commerce qui mine le Prince. Ce discours me piquant de curiosité , je priai l'Abbé de vouloir la satisfaire. Est-ce donc , reprit-il , que tu ne fais pas que cet amour n'est qu'un jeu renouvelé des Grecs ? Oui bien , mais le reste ? Le reste , répliqua-t-il , c'est que la Desmares est une vraie Messaline , plutôt lasse que rassasiée. Je ne t'en citerai qu'un exemple , mais qui je crois te suffira. Dans le commencement que le Prince la vit , ou plutôt au fort de sa première intrigue , elle s'avisa de devenir enceinte. Le Prince réjouï , & voyant qu'elle avançoit heureusement , lui dit un jour , frappant sur sa bedaine : « Bon , cela » va bien. » Oui , Monseigneur , répondit-elle ; mais il y manque encore les cheveux , & je vous prie de les faire l'un après l'autre. Cette prière que le Prince se plut à regarder plutôt comme une marque d'amour que de lubricité , l'em-

brasa tellement, qu'il voulut la rendre efficace : mais déjà épuisé, il pensa mourir à la peine. La maladie qu'il eut servit à faire connoître la Messaline : au lieu de mener deuil, ce n'étoit chez elle que duo, & sur-tout avec Baron, ce Roi des Comédiens. C'est lui que sûrement ton camarade a trouvé encore avec elle; mais comme cette indigne concurrence m'a déjà servi deux fois à faire rompre le Prince, j'espère qu'elle me réussira encore.

Sur l'ordre que j'avois reçu de nous trouver de bonne heure au coucher, nous ne fîmes, l'Abbé & moi, que croquer le souper & nous y rendre. Le Prince parut bientôt. Toujours languissant, s'il ne se livroit à ses sens, il avoit l'air le plus ennuyé. » Hé bien, dit-il, » vous voilà ? Que faire ? Serons-nous » toujours en carême ? En carême, » Monseigneur, répondis-je ! hé ! nous » en sortons. Innocent, répliqua-t-il, » n'est-ce pas toujours carême, quand

» on fait comme moi pénitence depuis
» quatre ou cinq jours. Je croyois le
» rompre aujourd'hui , & emmener la
» Desmares à St. Cloud , mais elle est
» malade ». L'Abbé prenant l'occasion
aux cheveux , se mit à dégoîser. Avez-
vous donc , Monseigneur , dit - il au
Prince , oublié ce que c'est que cette
femme ? Une ingrante , une perfide ,
qui ne vous préfere pas seulement un
Comédien , mais qui vous abîme. » Oui ,
» oui , répondit-il , autrefois , mais plus
» à présent. A présent même , répliqua
» l'Abbé ; & le Page que vous avez en-
» voyé a encore trouvé cet indigne
» rival avec elle : c'est même pour lui
» que vous jeûnez. Voyez le bel hon-
» neur , ou , si vous voulez , le beau
» plaisir. Si cela est , dit le Prince , elle
» me trompe ; mais quand tu me di-
» rois vrai , que veux-tu que j'y fasse ?
» Cela & le compliment que tu fais
» qu'elle m'a fait , prouve que son cœur
» est à Baron & son corps à moi. Il est

„ si beau que je voudrois actuellement
 „ le voir , & que je ne m'embarrasse-
 „ rois guere qui l'a vu ». Passe, ré-
 pliqua l'Abbé; mais comme je ne fais
 pas moins qu'elle vous fatigue plus en
 un jour qu'une autre en quatre , vous
 renoncerez, s'il vous plaît, à ce commer-
 ce; il faut faire vie qui dure.

„ Erreur , interrompit le Prince, vie
 „ qui dure , est une vie qui ennuie; &
 „ j'aime mieux l'abrégé avec un objet
 „ que j'aime, que la prolonger avec un
 „ objet que je n'aime pas. Quoi ? vous
 „ aimeriez encore une femme qui avoue
 „ elle-même que son cœur n'est pas à
 „ vous ? Que m'importe , si le reste est
 „ à moi : mais , crois-moi , cela est
 „ bon pour le discours; & quand nous
 „ sommes ensemble , elle fait fort bien
 „ dire que je vaux mieux que n'a ja-
 „ mais fait Baron ». Justement , reprit
 l'Abbé , ce n'est pas pourtant ce que
 vous m'avez fait entendre depuis que
 vous avez renoué : mais puisque vous

me l'avouez, ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé; je dirai plus, votre honneur, votre délicatesse que la conduite de cette femme blesse un peu trop ouvertement, me font espérer que vous ne la verrez absolument plus.

En effet, quoiqu'en dit le Prince, ce fut ce qui le détermina à abandonner la Desmares encore mieux qu'il n'avoit fait; & s'il la revit, ce ne fut plus jamais qu'en passant. Pour affermir ce sacrifice, & sur-tout pour remédier à la disette présente, il n'y eut rien que l'Abbé ne promît. Il assura même qu'il en avoit déjà trois ou quatre en vue pour la belle saison à St. Cloud; que le Prince pouvoit partir quand il voudroit, & que pourvu qu'il me laissât lui prêter main-forte, il auroit bientôt lieu d'être content. Le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut; mais la Providence qui veilloit sur moi, me prit sous sa protection, Je veux dire, que me châtiant

d'une bonne fièvre, elle arrêta non-seulement le cours de mes désordres, mais elle m'empêcha encore de me prêter à la manœuvre de l'Abbé.

Dès le lendemain, le Prince alla coucher à St. Cloud. L'ordre néanmoins n'avoit été donné que pour le jour suivant; mais déjà averti, & quasi prêt, chacun du matin au soir le fut aussi. » Je vous laisse, nous dit le Prince en partant. Songe, Abbé, à ce que tu m'as promis; & toi, Chevalier, ne le laisse point endormir ». Vaine recommandation. A peine fut-il disparu, que je commençai à trembler la fièvre.

L'Abbé qui étoit déjà à m'entretenir de ses projets, me demanda ce que j'avois. Ma foi je ne fais, répondis-je, c'est un froid qui me tracasse, & dont je n'eus jamais le pareil. Voyons, reprit-il, donne-moi ton poulx. Il me tâta, & conclut que j'avois la fièvre. Ce ne fera rien, reprit-il, mais pourtant faisons faire bon feu & rechauffe-toi.

Avant que d'être servi , le frisson s'augmenta tellement que l'Abbé changea d'avis , & me fit mettre au lit. Le Médecin qu'il avoit envoyé chercher , arriva. Il ordonna aussitôt la saignée , pour couper , disoit-il , racine au mal. Malgré cela , je pensai en mourir , & n'en fus bien guéri que plus d'un an & demi après. Voilà les moindres fruits de la débauche. Heureux encore , si j'eusse assez profité de celui-ci , pour n'en mériter jamais d'autres !

Cependant l'Abbé , à qui le Médecin avoit dit que j'en aurois au moins pour quelques jours , envoya un messager au Prince. Je fis avertir le Chevalier. Il accourut , & lui & l'Abbé me tinrent compagnie , jusqu'à ce que , par ordre du Prince , je partis pour le joindre à St. Cloud. Malgré ce qui arrêtoit l'Abbé , il vint me remettre , pour ainsi dire , dans les bras de mon tendre Maître. C'est-là , & dans toute la suite de cette maladie , que je reconnus en effet sa

tendresse pour moi. » Viens, moribond, » me dit-il en me voyant, viens, & » que je prenne moi-même soin de ta » santé ». Je crois que si j'avois pu être guéri, je l'eusse été rien qu'à ses paroles. Ce n'étoit pas seulement le devoir, mais un véritable penchant qui m'attachoit à ce grand Prince, & qui me rendoit sensible à l'excès à toutes les marques de bienveillance qu'il me donnoit. Il m'ordonna de m'asseoir, & me tâta le poulx. Ce n'étoit pas l'heure de ma fièvre, mais bientôt elle arriva, & il me fit conduire dans l'appartement le plus commode, & le plus à portée du sien. Sur le soir, l'Abbé vint me voir. Adieu, me dit-il, je retourne à Paris : prens courage, & que quand je reviendrai tu sois en état de donner ton avis.

J'aurois bien voulu que le Chevalier, que j'avois forcé de ne pas venir dans la crainte de le trop gêner, eût été avec moi pour me tenir compagnie ; mais au

lieu de lui, ce Prince me faisant demander qui je voulois, je choisis le petit Robillard. Il me fut envoyé : c'est alors que je me liai étroitement avec lui, & que le connoissant de plus en plus, je ne fus pas moins charmé de son bon cœur que de son esprit. Je le fis connoître au Prince : il entra dans sa confidence ; mais proportionnellement à son âge & à sa stature, qui le laissoit fort en arriere.

Le Prince me recommandant tous les jours à son Médecin, je l'avois presque sans cesse dans ma chambre pour veiller à ses remedes, & sur-tout à ma diete. Cela n'empêcha pas que ma fièvre continuant & redoublant, je ne me visse bientôt sans force, & presque à l'extrémité. Le Prince lui-même ordonna alors de suspendre tout remede, & de laisser agir la nature. Plus sage que le Médecin, elle rendit d'elle-même ma fièvre quarte, & par conséquent beaucoup plus comode, puisque je repris des forces, &

que j'eus le tems de sortir & de me promener. Ce ne fut pourtant qu'après avoir gardé trois semaines la chambre & perdu toutes mes chairs comme un squelette. Pendant ce tems-là l'Abbé étoit souvent venu me voir. Il avoit même essayé de m'entretenir de ses prouesses ; mais je l'avois toujours remercié , & n'avois rien voulu entendre que de mon petit Robillard, & du Chevalier, qui venoient me voir de tems à autre.

Cependant lorsqu'on me crut assez ressuscité , il fallut , bon gré malgré , entrer en connoissance de ce qui se passoit. L'Abbé n'avoit pas laissé que de tenir parole au Prince sans moi. De trois ou quatre qu'il avoit promises , il y en avoit déjà deux rendues à discrétion ; une troisieme en capitulation ; mais la quatrieme , qui seule valoit plus que tout le reste , tenoit bon , ou plutôt ne laissoit rien à espérer. C'étoit une Veuve du Palais Marchand , que l'Abbé en ro-
dant avoit découverte , & qu'il eût mê-

me proposée au Prince au lieu de la Clinquailliere, s'il n'avoit pressenti en elle beaucoup plus de difficulté. Depuis il n'avoit cessé de la tenter; & quoiqu'en dernier lieu il lui eût fait des offres plus riantes qu'on ne fit jamais à Laïs, rien ne l'avoit ébranlée.

Tant qu'on eut à Saint-Cloud fruit nouveau, cela alla bien, & on ne songeoit à cette Veuve que pour la regretter; mais tout étant devenu pain quotidien, tant les trouvailles de l'Abbé, que les Dames de la Cour qui alloient & venoient, on dressa contr'elle une derniere batterie. Ce fut l'Abbé qui en fit tous les frais & qui se prêta de lui-même à une manœuvre inouïe, mais que je suspens, pour ne pas déranger l'ordre des événemens.

Dans cet intervalle de fièvre, où j'appris ce que je viens de rapporter, je vis aussi les deux femelles que l'Abbé avoit procurées au Prince. Je les pris aisément pour ce qu'elles étoient; c'est-à-dire,

à-dire, pour deux petites Bourgeoises, jeunes, & assez jolies pour un tems de famine. C'est même la réponse que je fis au Prince, lorsqu'il me demanda ce que j'en pensois. Trois jours après arriva celle qu'on attendoit. Je sortois précisément de mon accès. Aussi-tôt on m'avertit. J'allai, & je trouvai une des plus aimables filles du monde. On pouvoit remarquer à l'accueil que le Prince lui fit, qu'il la trouvoit ainsi. Pour elle, on fit bientôt ce que je n'avois pas encore vu, & que je n'ose presque raconter.

Le Prince avoit apporté d'Espagne un goût fort original. C'étoit, à l'imitation de ce qu'il avoit fait plus d'une fois avec la Marquise Sancta-Maria, de se mettre nud, & de souper ainsi en partie. Il appelloit cela du même nom qu'autrefois le souper des Déeses. Quand il en parla, une répugnance, dont je n'étois pas le maître, me fit féliciter de ma fièvre, croyant qu'elle me garantiroit. Point du tout. Le Prince peut-être n'eût

pas insisté; mais le maudit Abbé, qui se piquoit de m'aimer, voulut que je fusse de la partie, & leva toutes les difficultés. Il dit, lorsque le Prince même alléguoit le danger, qu'il répondoit de tout. « De l'exposer à l'air, ajouta-t-il, » non, je l'aime trop; » mais je lui ferai faire un pourpoint couleur de chair, si naturel & si bien pris, que vous même, Monseigneur, en serez charmé. « Fort » bien, répondit le Prince, mais qu'en » feras-tu? Ce que j'en ferai, » repliqua-t-il, un Faune, s'il plaît à Dieu.

Plus piqué de l'expédient qu'il avoit trouvé, que de sa métamorphose, je répétai, après lui: Oui, un Faune; mais à condition que vous ferez le Satyre. « Te voilà pris, s'écria le Prince, & ce » que tu n'as jamais voulu faire pour » moi, tu le feras pour le Chevalier, » ou je ne permets pas qu'il s'expose ». Hé bien, Monseigneur, sa vengeance vous en donnera le plaisir. Je vois qu'il seroit trop aise de n'être pas Faune,

mais il le fera , dussai-je , moi-même être Diable.

Le plaisir que le Prince trouvoit dans ces sortes de parties , & celui qu'il se promettoit en particulier de voir sa nouvelle Concubine en Déesse , & l'Abbé , disoit-il , dans son naturel , fit qu'il assigna cette belle fête au premier jour de chaleur. Il ordonna à l'Abbé de pourvoir à tout l'attirail dont chacun avoit besoin , & sur-tout à une pomme d'or ; parce qu'il se proposoit de faire lui-même le Berger Pâris. Tout en effet l'y invitoit. L'Abbé , & moi , Demi-Dieux , ou plutôt Démons de Forêts ; les trois Concubines , pour représenter Junon , Minerve & Vénus ; & le petit Robillard , déjà malheureusement initié dans ces mystères , pour paroître en Cupidon.

La fête ainsi conclue & arrêtée , l'Abbé se rendit dès le même jour à Paris. Le lendemain il m'arriva compagnie ; le Chevalier , ma petite Pouffette qui l'avoit persécuté pour l'emmener , & la

Maîtresse de Briquenai, celle qu'il devoit mener en campagne, & qu'il avoit néanmoins laissée. Comme te voilà fait, me dit ma Pouffette les larmes aux yeux; mais encore, Dieu soit loué, puisque je te revois. Que viens-tu faire? lui répondis-je. C'est ici à présent bien pis que chez Briquenai. Crois-tu donc, répliqua-t-elle, que c'est toujours l'homme que je cherche? Non, non, continua-t-elle, redresse-toi là-dessus, c'est tout ce que je veux. Bien t'en prend, repartis-je, car c'est aussi tout ce que je puis, excepté de vous donner à tous trois bien à dîner, & vous tenir sobrement compagnie.

Du Château, je les menai à notre cabaret ordinaire. Là ma Pouffette se plaignit amèrement de ce que je ne lui avois pas fait savoir que je fusse malade, ni que je partisse pour la campagne. C'est apparemment, me dit-elle, le ressentiment du Prince à l'égard de ma fanatique tante qui est retombée aussi

sur moi ? Ne voulant ou ne sachant que répondre , je fis semblant de ne pas entendre , & brisai , en demandant à la Maîtresse de Briquenai , pourquoi elle ne l'avoit pas suivi , le Chevalier m'en ayant déjà depuis long-tems fait les adieux ? Je n'ignorois pas ce qui s'étoit passé , mais j'étois bien aise de la faire jaser. Bon , me répondit-elle , demandez à Monsieur & à Mademoiselle. Il n'en étoit pas nécessaire ; mais sans s'en embarrasser , elle ajouta que Briquenai leur donnant à souper la veille de son départ , il avoit fait apporter un vieil habit de livrée de son laquais , & que c'étoit-là l'uniforme qu'il avoit voulu lui donner. Que dites-vous de cela , termina-t-elle ? Je ne l'aurois jamais cru répondis-je ; mais c'est apparemment une suite de griefs que vous lui aviez donnés. Non , non , répliqua-t-elle , vingt fois depuis il m'avoit juré en être bien guéri. C'est donc , repris-je , qu'il étoit las de le faire , & que ne voulant pas tout-à-

fait vous manquer de parole , il a usé de stratagème pour se débarrasser. Dites plutôt , s'écria-t-elle , que ce n'est qu'un fourbe , un parjure , un démon depuis les pieds jusqu'à la tête.

Je fis ce que le Chevalier & ma Pouffette avoient déjà fait plus d'une fois. Je l'appaisai , la consolai , & lui promis ma protection , jusqu'à ce qu'elle eût trouvé chaland. Pouffette lui réitéra surtout de garder le décorum , de ne pas se venger à tout venant , ni faire métier & marchandise de ses talens. Le Ciel , ajouta-t-elle , en nous donnant un certain cœur , nous fait souvent un bien mauvais présent. D'abord on nous trompe , puis venge , venge ; nous poussons si loin la vengeance , que nous en devenons la victime. Quel triste sort alors que le nôtre ! On ne nous recherche plus qu'avec mépris , on ne nous possède qu'avec crainte , & sur le champ suit le dégoût.

Que ma Pouffette eût de l'esprit & du

bon sens, il est sûr, & ce que je viens de dire le prouve : mais qu'avec cela elle fût tombée dans le cas même où elle étoit, cela me surprit, & je ne pus m'empêcher de lui en demander la raison. Hélas ! me répondit-elle, le sort des femmes en général est bien triste. S'il en meurt une sage, je crois même que c'est en combattant. Mais un surcroît de malheur, continua-t-elle, c'est qu'elles n'ont pas seulement à se donner de garde d'elles-mêmes, mais de tous les hommes, qui, comme autant de Prothées, prennent toutes sortes de formes pour les séduire, & sans raison les laissent là. Tu ne seras pas du nombre j'espère, finit-elle en m'embrassant ; parle, & rassure-moi. Par malheur j'étois dans le frisson de ma fièvre, & toute la réponse qu'elle eut, fut que j'y verrois. Tu y verras, s'écria-t-elle : hé bien, je te jure que tu seras le dernier. En effet, bientôt elle me le prouva, & en véritable Madeleine elle se retira aux Madelonnettes.

Cependant mon frisson s'augmentant, le Chevalier me donna le bras , & prenant froidement congé , je gagnai avec lui le Château & mon appartement. Adieu, lui dis-je , retourne à tes femmes , & à moi le plutôt que tu pourras. Bien différent de ce que je sentoís pour Pouffette , je ne souffrois qu'à regret de le voir aller. Cela prouve combien les liens de l'amitié sont au-dessus de ceux de l'amour : je ne dirai pas seulement d'un amour comme celui-ci ; mais de tout autre , qui n'a pas pour base ce qui pourroit indépendamment faire naître l'estime ou l'amitié.

Avant que je fusse quitte de cet accès , l'Abbé étoit déjà de retour de Paris. Il avoit apporté avec lui une partie des agrès que le Prince lui avoit ordonnés. Le reste devoit venir , & sur-tout un homme , pour coller sur moi une autre peau que la mienne. Le tout arriva : on m'envoya l'homme , qui après m'avoir mesuré de pied en cap , me tailla un

habit à la Houzarde. C'étoit tout peau de chien bien colorée, mais que je fis doubler de fine toile pour la propreté; car de la chaleur, dans le fond je m'en inquiétois le moins. L'habit étant fait, je le vêtis. Rien au monde n'alloit mieux : le Prince vint le voir; & comme l'Abbé l'avoit prédit, il en fut charmé.

Tout étant prêt, on n'attendoit plus que le chaud. Je souhaitois réellement de ne le voir jamais. Cependant il arriva, & sans raisonner il fallut entrer dans l'appartement destiné au mystère. C'étoit une grande salle bien boisée, que le valet-de-chambre, ou ame damnée de l'Abbé, avoit préparée & illuminée. Là chacun se déshabilla, & se prêta réciproquement la main pour donner & recevoir les attributs des Divinités. Cela fait, on ne fit plus que s'admirer jusqu'au souper. Peut-être se figureroit-on quelque chose d'admirable, si l'on pouvoit faire abstraction de ce qu'il a de détestable, ou si la fièvre eût obligé tous

les acteurs à se corriger comme moi. La même pudeur qui souffriroit à lire certaines remarques , m'empêcha alors de les faire , & me dispense par cela même d'en parler.

L'heure du souper étant venue , Satyre & Faune dresserent la table ; mais comme l'un n'étoit pas moins foible que l'autre & mal-adroit , la fiere Junon & la sage Minerve furent obligées de prêter leurs divines mains. Cupidon même , je veux dire Robillard , laissa dans un coin Pâris avec Vénus sa mere , & mettant bas fleches & carquois accourut à notre secours. La table préparée , Pâris s'y plaça avec les trois Déeses. Satyre eut même l'effronterie de s'y mettre , tandis que Cupidon & moi servions le nectar & l'ambroisie.

L'un & l'autre alloient le prendre dans un tour. Le valet-de-chambre dont j'ai parlé , les servoit en dehors , & tournant nous les recevions en dedans , & les portions aux Divinités attablées. Tout

ayant été pris & servi , nous nous attribûmes nous-mêmes , & fîmes chorus divin. Après avoir bu à tous les Dieux & demi-Dieux, on se leva , & c'est alors que commença le Jugement de Pâris. La Déesse de Cythere reçut la pomme comme autrefois. Junon n'en pensoit peut-être pas moins que celle de l'ancien tems , mais elle fut aussi sage que Pallas ; & sans bruit ni vacarme , les portes s'ouvrirent , & l'assemblée se rompit. Ce ne fut pourtant qu'après nous être dégradés , & de Dieux que nous étions , nous être rendus plus viles créatures encore qu'auparavant.

Abandonnant tout au valet-de-chambre, nous ne songeâmes qu'à suivre le défunt Pâris & sa Vénus. Lorsqu'ils furent parvenus où ils devoient être , nous les laissâmes se féliciter du Jugement rendu , & chacun se conduisant soi-même , nous allâmes achever de nous reconnoître dans nos lits. Robillard , depuis qu'on l'avoit envoyé me tenir compa-

gnie , couchoit dans ma chambre. Que penfes-tu , lui demandai-je quand je fus feul avec lui , de cette augufte & magnifique cérémonie ? Ce que j'en penfe , répondit-il ? c'eft à moi de te faire cette queftion : tu es le plus âgé , le plus fage , & quoique j'aie l'expérience d'une partie à-peu-près femblable , depuis environ le tems que tu entras , je n'ai peut-être pas tant réfléchi que je fais avec toi dans ce moment. Quoi , repris-je , la pudeur ne t'a pas fait fouffrir & alors & à préfent ? Affurément. Hé bien que t'a-t-elle dit ? que cela eft fou & extravagant ? Oui , & à moi auffi. Cependant , ajoutai-je , je veux garder précieufement mon habit ; & comme je me doute que je n'en ferai pas quitte pour cette fois , j'efpere d'être toujours affez malade pour ne paroître jamais autrement.

Ma conjecture ne fe vérifia que trop. Le Prince dans le befoin faifoit une nouveauté de ces renouvellemens , & celui-ci en fut une pour lui , deux & trois fois
par

par semaine dans le cours du mois. Le lendemain de cette première cérémonie, il me demanda « comment j'avois trouvé » l'Abbé ». Il étoit parlant, Monseigneur, répondis-je à tout hazard; en effet, je ne l'avois guere remarqué. Le Prince, mais par une impression je crois bien différente, ne l'avoit pas mieux remarqué. » Il m'est échappé, avoua-t-il, » & pour juger de sa figure satyrique, » il faut que je la revoie ». Je me serois volontiers repenti de ce que j'avois hazardé, si j'avois pu croire que cela contribuât de quelque chose à la répétition de cette partie; mais je connoissois trop le terrain, pour n'être pas persuadé qu'indépendamment de ce que j'avois dit, nous la recommencerions bientôt. Peut-être eût-ce été dès ce même jour, si l'accès que j'attendois, & qui même me surprit, n'eût été un obstacle.

Aussi-tôt que le Prince me jugea en état, il m'envoya l'Abbé pour m'ordonner, & à Robillard, de nous tenir

prêts. Mon petit camarade, à qui j'avois marqué un certain dégoût pour cette obscénité, en avoit déjà pris un réel. Vas-y toi, me dit-il ; pour moi je reste, & ne me livre plus à cette prostitution. Il n'est plus tems, mon ami, lui dis-je ; ou il faut vous déshabiller pour aller planter des choux, ou vous mettre en Cupidon. Je n'espère pas même que vous puissiez jamais avoir mon privilège, ni vous cacher sous une autre peau. Ainsi c'est à vous de voir ; mais si vous m'en croyez, vous irez votre train, jusqu'à ce que vous vous soyiez tout-à-fait consulté. Il m'en crut pour cette fois, & dans la suite ses parens, qui lui conseillèrent de prendre patience. Pour moi, toujours à l'abri de mes peaux de chien, je fis comme lui, mais pourtant avec cette répugnance qui prépare des regrets.

Nous étant soumis à l'avertissement de l'Abbé, nous nous rendîmes à l'heure & au lieu marqués. Tout se prépara

comme la première fois, se maintint, & finit de même, à l'exception de la pomme qui avoit été donnée une fois pour toutes, & du Satyre que Pâris considéra aux dépens de sa Vénus. Ceux qui ont connu ou seulement vu l'Abbé, peuvent aisément se figurer à quel point il ressembloit aux Satyres qu'on nous représente. Aussi le Prince, ne pouvant se lasser de le considérer & de rire, lui répéta une fois, « Que c'étoit un Satyre » tout craché, & qu'il ne doutoit plus » qu'autrefois il n'y en eût. » L'Abbé eut besoin de toute sa retenue pour ne pas s'irriter. Peut-être même fut-ce pour ne la point pousser à bout, que le Prince se souvint qu'il avoit là un spectacle aussi beau que celui-ci étoit laid.

Dans cette seconde fête, il y eut néanmoins encore une particularité. C'est que prête à finir, Pâris voulut que je dédommageasse Junon; je remerciai. *Prends-donc Minerve*, ajouta-t-il. Elle est trop sage, répliquai-je. Ainsi, grace

peut-être à la fièvre, au lieu de suivre ou d'amener l'une ou l'autre, je me retirai sagement avec mon petit Robillard. Le Prince répéta trop souvent cette partie pour ne s'en pas laisser bientôt, ou plutôt de sa Vénus même, qui au bout de quelques semaines ne pouvoit manquer d'être pour lui aussi ancienne que la Vénus des Grecs. Tout l'ennuyant dehors & dedans, il tâcha de se distraire en allant & venant de Saint-Cloud à Paris. Le souper des Déeses fut donc pendu au croc, & deux ou trois voyages la semaine en prirent la place.

Ceci m'agréoit beaucoup. On me laissoit toujours mon petit Robillard, & pour nous deux tous les Maîtres que nous avions coutume d'avoir. Jusques-là je n'avois gueres eu le tems d'en profiter. Je tâchai de le faire, & excepté mon ami le Chevalier, je me mis sur le pied de ne recevoir personne. Il venoit le plus souvent qu'il pouvoit, & loin de nous déranger dans nos occu-

pations, il les partageoit avec nous. Tu m'étonnes, me disoit-il quelquefois; il semble que tu/aies déjà renoncé au monde. Que ne disoit-il vrai! Mais cet heureux calme n'étoit pas de moi. Il venoit d'un mal périodique, qui chaque fois me mettoit à bas, & ne me laissoit en effet que du dégoût pour la vie. Si j'eusse eu alors le bonheur de donner quelque étendue à mes réflexions, elles m'eussent sans doute retiré du précipice: mais j'étois dans le cas de tous les jeunes gens, de n'être sensible qu'à mon mal, sans songer au bien que la Providence les met à même d'en pouvoir tirer.

Ce fut dans ce tems-là, & un jour même de grand accès, que je reçus la nouvelle de la mort de mon cher oncle. Mon laquais qui connoissoit le sien, vint me dire qu'il étoit-là, qu'il demandoit à me parler, & qu'il avoit un paquet à me remettre. Quoi, dis-je, la Tulippe, c'étoit le nom de ce valet, est ici? Oui, Monsieur. Et son Maître?

ajoutai-je. Son Maître, répliqua mon laquais, je ne sai. Ah ! m'écriai-je, l'Oracle est rempli ; fais-le entrer. Te voilà, la Tulippe, repris-je en le voyant ; qu'as-tu fait de ton Maître ? Hélas ! Monsieur, me répondit-il, si mon air ne vous le dit pas, ce paquet vous l'apprendra. Je le sai déjà, répliquai-je ; il est où je voudrois être. Ayant pris le paquet, je le baifai néanmoins, plein d'amertume & de douleur. Mais je me consolai presque sur le champ, en criant : Que vous êtes heureux, mon cher oncle ! & que ne suis-je comme vous délivré de de tous maux ! C'est un bien que vous pressentiez, plutôt qu'un mal ; car cette vien'est absolument que misere. Il ne manquoit à ma réflexion que de partir d'un cœur moins pénétré d'un mal physique que moral : mais plus dur que la roche, j'étois destiné à être martyr de la mauvaise cause, avant que de penser à la bonne.

M'étant assis sur mon lit, & ayant

ouvert le paquet que la Tulippe venoit de me remettre, j'y trouvai cinq ou six lettres de mes parens ou amis; & entre autres une de mon pere, pleine de condoléances sur la mort de mon cher oncle son beau-frere. J'appris, & la Tulippe me le confirma, qu'il avoit été tué en détachement, & que son corps dégagé des morts avoit été porté à un village près de Valenciennes, où il avoit été enterré. C'est par tes soins, sans doute, dis-je à la Tulippe, que cela s'est fait? Oui, Monsieur, c'est bien le moins que je dusse à la mémoire d'un si bon Maître. Mais ce n'a pas été sans peine, ni risque même de la vie.

La Trompe, continua-t-il, ce scélérat de camarade que me donna mon défunt Maître en partant d'ici pour la campagne, vouloit le dépouiller, prendre ce qu'il avoit, & le laisser là. Je m'y suis opposé. Nous en sommes venus aux mains, & le pistolet au poing je lui ai brûlé la cervelle. Moi seul ensuite j'ai pris

mon Maître, son cheval étoit au diable : mais outre celui de la Trompe & le mien, j'en avois un de main, sur lequel j'ai lié & garotté son cadavre, & le portant au village le plus proche, je l'ai fait enterrer noblement. L'argent que je lui ai trouvé m'a servi à cela. Le reste, avec ses équipages, je l'ai apporté à Monsieur votre père. Il m'a bien récompensé; & comme malgré lui je suis venu ici chercher un autre Maître, il m'a chargé du paquet que je viens de vous remettre.

La Tulippe prenoit un singulier plaisir à me faire ce détail. Son zele & sa fidélité me charmerent; je le grondai de ce qu'il n'étoit pas resté tranquillement chez mon pere. Il me répondit, qu'étant accoutumé à une certaine fatigue, il n'avoit pu se résoudre à faire le fainéant; que pourtant il ne vouloit plus servir d'Officier, parce qu'entre mille il ne trouveroit pas un Maître comme celui qu'il venoit de perdre; mais qu'il me

prioit de le recommander à quelque jeune homme qui pût le tenir en mouvement. Je lui promis, & lui offris même de le faire entrer au service du Prince. Pour cela, Monsieur, me dit-il, je vous remercie, valet petit-mâitre n'a jamais été mon fait. Un coup de peigne tous les matins; un coup de rasoir tous les quinze jours, cela m'acommode. D'ailleurs point tant de supérieurs, je n'aime à répondre qu'à un seul. Tu as peut-être cru, lui répondis-je, que je voulois te faire entrer valet-de-pied; non, mais chasseur; & à tous égards c'est ton affaire.

Chasseur, Monsieur! répliqua-t-il, encore pis. Je n'aurois pas eu besoin alors de quitter la maison de M. votre pere: il me l'a proposé; mais je ne sais chasser qu'au plat, & encore j'aime mieux ma pipe. Quoi! repris-je, toi qui tires si juste, tu n'as voulu ni ne veux être chasseur. Non, Monsieur, je tire bien, il est vrai, mais à deux doigts

du crâne , comme avec mon coquin de la Trompe ; l'épaisseur d'un cheveu de plus j'y perds mon latin. Hé bien ! lui dis-je, commençant à me lasser, je verrai à te satisfaire : en attendant voilà deux louis , prends & va boire à ma santé. De la santé , Monsieur , répliqua-t-il encore , je vous en souhaite autant qu'à moi-même ; mais pour de l'argent , je vous remercie. Mon cher Maître , d'heureuse mémoire , me devoit , selon mon compte , une pistole sur six années de service : au lieu de cela , M. votre pere m'en a donné dix ; jugez , Monsieur , si j'ai de quoi boire. Fort bien ; mais va , si la soif te presse , tu viendras me retrouver.

J'étois seul quand ce valet me fut annoncé ; c'est pourquoi je le fis jaser assez long - tems. Robillard , qui étoit allé faire un tour , rentra , & déjà prévenu par mon laquais , il se mit à me consoler. Le Chevalier arrivant presque sur ces entrefaites , ce fut bien autre

chose. Il savoit la douleur que j'avois marquée au départ de mon oncle, combien je l'aimois, & l'alarme que m'avoit donné le seul pressentiment de sa mort. Quoique lui-même l'aimât, il oublia en quelque sorte la part qu'il prenoit à cette perte, pour n'en prendre qu'à la douleur qu'il me supposoit. Après un long & pathétique discours, plus capable d'augmenter ma douleur, telle qu'elle étoit, que de la calmer, il fut fort surpris de m'entendre dire que j'étois déjà tout consolé, & que j'enviois le sort des morts plus que celui des vivans. Il soutint merveilleusement cette idée, & moralisant là-dessus, nous dîmes, lui par complaisance & moi par dégoût de la vie, tout ce que des gens régénérés pourroient s'imaginer.

J'achevai de lire mes lettres à ces deux tendres amis. Mon pere & mes sœurs, sachant que j'étois malade, m'invitoient à venir prendre l'air natal. J'irai, dis-je au Chevalier; mais prépare-

toi, car je t'emmène. Il consentit, quoiqu'il ne sût encore s'il le pourroit, ni moi non plus. Pour toi, ajoutai-je à Robillard, il faut que tu restes. Quand le Prince seroit assez bon pour vouloir se passer de deux Pages à la fois, tes parens gronderoient : d'ailleurs nous serons bien-aîsés d'avoir des nouvelles de la Cour, & tu seras notre correspondant. Ceci ne sentoît guere alors que le Château; mais pourtant quelque tems après le Médecin me le conseillant, le Prince m'offrit lui-même un congé que j'acceptai.

Vers le soir ma fièvre étant sur le déclin, & nous presque les maîtres du Château, nous fûmes dans l'appartement du Prince, ouvrir & nous promener. Je ne savois trop si le Prince reviendrait; mais à tout hasard j'invitai le Chevalier à souper. Tu fais, lui dis-je, que nous avons des Déeses : deux sont ici comme sous ma protection, & nous souperons avec elles. Songe pour-
tant

tant que si Pâris & Vénus reviennent , tu ne souperas qu'avec moi. Fort bien , dit-il , j'accepte le pis aller. Deux heures après , nos Déeses qui étoient allées prendre le frais , arriverent : n'attendant plus le Prince , nous nous mîmes à table. J'en fis les honneurs ; mais le Chevalier & Robillard , chacun avec sa Déesse , en eurent tout le plaisir. Junon se feroit volontiers vengée sur le Chevalier de la pomme qui lui avoit passé devant le bec. Cependant il n'en fut rien ; & soit misanthropie ou raison , je mis le holà ; c'est-à-dire , qu'à ma représentation , mon ami respecta l'absence de mon Maître , & qu'il refusa ce que lui-même peut-être lui auroit offert & permis , s'il avoit été présent.

Pour qu'il n'y eût rien à dire , le Chevalier voulut de lui-même coucher dans ma chambre avec Robillard. Je lui en sus bon gré : ce que j'avois déjà fait , étoit assez hardi. J'avois mes jaloux , & pour peu que les choses eussent été plus

loin , je n'en aurois peut-être pas été bon marchand. Pour obvier même à tout ce que l'on pourroit dire de la liberté que j'avois pris d'arrêter le Chevalier à souper , & le divertir avec les amusemens du Prince , je résolus de le dire à l'Abbé & au Prince même. En effet , je retins le Chevalier jusqu'à ce qu'il arriva : je le priai de se trouver à son passage , pour qu'il le remarquât , & que m'en parlant je lui avouasse naturellement ce qui s'étoit passé. Tout me succéda : le Prince arrivant , le Chevalier se présenta à sa rencontre. Il lui fit même quelques questions , & répondant pour lui , j'ajoutai ce que j'avois projeté. Il en rit , & je n'en entendis jamais plus parler.

Le Chevalier me quittant dans ce moment , je suivis le Prince dans son appartement. S'informant avec bonté de ma santé , je lui dis que j'avois eu un accès terrible , & que pour comble j'avois reçu enfin la confirmation du triste

pressentiment de mon cher oncle.
“ Quoi ! me dit-il avec étonnement , il
» est mort ! » Oui , Monseigneur , &
dans le fond je crois qu'il est heureux.
“ Heureux ou malheureux , tu m'é-
» tonnes : qui t'a donné cette nou-
» velle ? » Mon pere , & le valet même
de mon oncle , qui en est le porteur.
Là-dessus je fis presque au Prince le
même récit que m'avoit fait la Tulippe.
De tout le soir il ne put s'en remettre ,
& se couchant il me dit encore , “ Qu'il
» y avoit là-dedans quelque chose de
» si particulier , qu'il ne pouvoit s'em-
» pêcher d'en être frappé. » Le Prince ,
curieux de la Nature & de tous ses se-
crets , je ne doute pas qu'il ne trouvât
dans cet événement de quoi exercer son
génie , & le porter peut-être à bien des
réflexions.

Ce qui me porte à le croire , c'est que
le lendemain à son lever , il se plaignit
d'avoir passé une mauvaise nuit , de
s'être livré à mille pensées , & qu'il

s'écria, comme un homme qui sortiroit moins du sommeil que d'une profonde méditation : « Ah que l'esprit de l'homme est borné par-tout ! » Soit que cette réflexion, ou celles qui l'avoient fait naître, l'indisposassent, soit qu'ennuyé déjà, il sentît encore mieux qu'il n'avoit rien là de propre à le distraire, il étoit inquiet & fâcheux. L'Abbé n'aimoit pas cette sorte d'indisposition : toujours elle menaçoit de quelques attaques. En effet, le Prince s'adressa bientôt à lui, & demanda, « Si donc il passeroit toute la campagne avec les trois seules pièces de gibier qu'il avoit ». Que faire, Monseigneur, répondit l'Abbé ? « Belle raison, répliqua le Prince ; il faut te remuer. » Me remuer, reprit l'Abbé ! je crois, de par tous les diables, que je me remue bien assez. Soit dit à vous seulement, Monseigneur ; mais je suis pire cent fois que tous les Mercures.

« Là, là, lui dit le Prince, ne te fâche pas, c'est déjà trop que je le sois ;

» songe seulement s'il n'y auroit pas
» moyen d'y remédier : tu fais que j'ai
» le malheur de ne pouvoir tenir contre
» l'ennui. » Je le fais , Monseigneur ,
répondit l'Abbé ; mais ce malheur vous
arrive si souvent , & le mal va si fort en
augmentant , que faute de remedes je
crains à la fin d'être obligé de vous
laisser mourir. « Oh ! répliqua le Prince ,
» que ce ne soit pas au moins cet été :
» tiens , afin que tu n'aies à songer qu'à
» moi , je t'abandonne deux de mes
» Déeses , & ne retiens que ma Vénus.
» Avec celle-ci , & une autre dont tu
» me pourvoiras , je te tiens quitte
» pour tout le tems que je demeure ici.
» Deux pour toi , deux pour moi , ajou-
» ta le Prince , vois si cela n'est pas bien
» honnête. » Rien de plus , répartit
l'Abbé. Deux Déeses dont vous ne sa-
vez que faire , pour une que je ne fais
où prendre : j'admire , Monseigneur ,
ce généreux marché ; cependant je l'ac-
cepterois , si de mille , à-peu-près sem-

blables , vous en aviez jamais tenu un seul.

Le Prince protesta si bien qu'il tiendrait celui-ci , que l'Abbé lui promit tout ce qu'il pourroit. « Cette Veuve , » lui dit le Prince , dont tu me parles » encore tous les jours , est-elle donc » absolument inflexible ? Elle m'irrite » cette femme ; retourne à tes offres , » vois un peu si tu ne la trouverois pas » plus favorable. Cela se pourroit quelquefois ; mais si cela n'est pas , je te » donne carte blanche : tu fais qu'il n'y » en a guere qui , à force d'en dire , ne » se rendent. » Ma foi , Monseigneur , répartit l'Abbé , je doute de celle-ci : n'importe , je ferai ce que vous voudrez ; mais pourtant je crois avant que d'aller plus loin , qu'il seroit à propos que vous la vissiez , & que vous jugeassiez vous-même des offres que j'ai faites , & sur-tout de celles que je pourrois faire.

L'Abbé n'eut pas de peine à faire

goûter cette proposition. Le Prince l'accepta ; mais il voulut que je fusse de la partie. C'étoit le jour de mon accès : il me dit qu'il attendroit jusqu'au lendemain , & que partant le soir il iroit coucher au Palais Royal , où nous prendrions nos mesures pour le jour suivant. Ce délai étoit long pour un Prince aussi impatient : Tout flateur qu'il pouvoit être pour moi , j'aurois bien voulu qu'il en eût été autrement : cependant pour répondre à cette violence , je m'en fis à tous égards ; c'est-à-dire , qu'outre la répugnance que j'avois à me prêter à de pareils projets , & que ma maladie augmentoit , je fus obligé de partir presqu'encore dans ma crise , & sans avoir le moindre tems pour me remettre. Il est vrai que le Prince me dédommageoit par toutes sortes d'attentions : il voulut que je fusse à côté de lui dans son carrosse , fit lever les glaces , & fouetter si doucement , que je n'aurois guere pu être plus tranquille dans mon lit même.

Arrivé au Palais Royal, le Prince n'y voulut être pour personne : il ordonna de renvoyer tous ceux qui viendroient, & se renferma avec le seul Abbé & moi. Dès-lors, & le lendemain même jusqu'à l'heure que nous nous rendîmes chez la Veuve, il ne fut question que d'elle. L'Abbé réitéra qu'il désespéroit de la vaincre ; il est vrai que toutes les offres qu'il avoit faites étoient en son nom : c'est ainsi qu'il en usoit toujours, parce qu'un marché fait avec lui, ne pouvoit que se conclure agréablement avec le Prince. Son nom ne s'employoit qu'à l'extrémité. On délibéra de le faire dans cette occasion ; mais la négative l'emporta. La raison, c'est que l'Abbé prétendoit qu'au rebours de toutes les Veuves, celle-ci chérissoit tellement la mémoire de son défunt mari, qu'une infidélité de cette volée l'effraieroit plus que jamais. De filer le parfait amour, ajouta-t-il, il est sûr que cela nous renverroit aux Calendes Grecques.

Tout ce qu'il y a à faire , c'est de voir , d'offrir ; & si rien ne fait , je fais un moyen qui peut-être réussira.

L'heure approchant , le Prince s'ajusta , moi de même : pour l'Abbé , il l'étoit déjà. Comme nous n'allions que pour satisfaire nos yeux , nous résolûmes , pour effaroucher encore moins la Veuve , de ne tomber dans sa boutique qu'après être entrés dans quelques autres. Suivant ce projet , nous entrâmes devant & à côté de chez elle. Enfin , faisant semblant de ne pas trouver ce que nous cherchions , nous abordâmes où nous voulions être. Nous effectâmes même auparavant de passer ; mais l'Abbé nous cria : Ici , Messieurs , ici , vous y trouverez peut-être votre affaire.

Malgré ce mystère , nous pûmes aisément remarquer que cette vertueuse Veuve s'effarouchoit de voir l'Abbé. Une noble rougeur lui montant tout-à-coup au visage , on ne pouvoit , j'ose le dire , résister à son éclat. Il falloit baisser

les yeux , sur-tout saisis du respect que son air de vertu inspiroit. Voici , Madame , dit l'Abbé , des Messieurs qui cherchent par-tout de belles vestes brodées ; vous en êtes pourvue , je le fais ; n'auriez-vous pas de quoi les satisfaire ? Non , Monsieur , répondit-elle , sans doute pour congédier l'Abbé , dont la vue seule l'offensoit. Mais , Madame , répliqua-t-il , il me semble pourtant vous en avoir vu autrefois déployer & vendre. Cela se peut , Monsieur , mais je n'en ai plus.

Le Prince déjà trop épris pour lever le pied à cette réponse , s'attacha aux marchandises qu'il voyoit , en demanda le prix & prolongea le tems à en choisir de toutes les sortes. L'Abbé ayant remarqué qu'il peinoit la Veuve , prétexta d'aller en attendant voir ailleurs pour des vestes ; & que dès qu'il auroit trouvé ce qu'il jugeoit devoir nous accommoder , il viendrait nous reprendre. La Veuve en effet parut beaucoup plus

tranquille après son départ. Le Prince ne la questionna pas seulement sur ses marchandises , mais sur diverses choses où il ne lui trouva pas moins d'esprit que de beauté. Quoique l'Abbé demeurât assez long-tems , il revint néanmoins encore trop tôt. Mais il le falloit , autrement la chaste Veuve n'auroit su ce que cela vouloit dire , & peut-être auroit-elle pris quelque ombrage. Allons, Messieurs, nous dit l'Abbé en entrant, j'ai trouvé votre affaire, mais c'est à l'autre bout du Palais. Ce qu'il disoit étoit à deux fins; l'une , pour justifier le tems qu'il avoit demeuré; l'autre , pour nous mettre si bien hors de la vue de notre charmante Veuve , que nous n'eussions besoin d'entrer nulle part.

On pouvoit aisément voir que ce n'étoit qu'avec violence que le Prince s'arrachoit de ce lieu. Cependant nos petites emplettes empaquetées , il fallut payer & partir. La Veuve s'offrit poliment à les faire porter où nous souhai-

terions. L'Abbé prit la parole, & dit que cela n'étoit pas nécessaire, que lui-même porteroit bien le paquet jusques chez le Marchand où nous allions, & que là on joindroit le tout ensemble, pour le faire mettre seulement dans notre carrosse. Cependant je m'en chargeai au lieu de lui, & prenant congé avec de grandes révérences, nous sortîmes.

On peut dire que c'est quelque chose d'admirable, que les égards que la vertu s'attire de ceux-mêmes qui en ont le moins. Cette seule prérogative marque assez son prix. Peut-être n'en jouit-elle jamais mieux que dans cette Veuve. Non-seulement l'Abbé & moi lui rendîmes nos hommages, mais le Prince lui manifesta les siens d'une manière qu'il n'eut certainement pas faite avec la première Dame de la Cour, qui n'auroit pas eu le même air de vertu. Le malheur, c'est que malgré le respect que la vertu inspire, elle n'est point à l'abri des embûches. Souvent
même

même elle donne lieu à ce qu'il y a de plus noir ; je vai à regret en donner un exemple.

Ayant regagné droit notre carrosse , le Prince , dès que nous y fûmes , tomba sur l'éloge de la Veuve. « Que de charmes , nous dit-il ! & sur-tout quel air de vertu ! Remarquons que si l'air seul de la vertu est mis au nombre des plus grands charmes , quelle ne doit pas être la vertu même ! C'est malheureusement de quoi l'on s'embarrasse le moins ; ou si quelquefois on s'en inquiète , c'est tout au plus pour en prendre l'air , & par-là se rendre encore plus détestable. » L'Abbé répondit au Prince : Fort bien , Monseigneur ; mais cet air qui vous charme tant , & qui ne vous trompe point , n'abrege pas nos affaires. Ne croyez-vous pas qu'un peu moins de vertu seroit encore plus aimable ? « Sans doute , répliqua le Prince , autant que la facilité peut l'être ; mais une difficulté comme celle-

» là a bien d'autres attraits. Première-
» ment, c'est un plaisir que de la lever;
» & quand on en vient à bout, trouve-
» moi quelque chose de comparable. Pour
» moi, continua le Prince, je suis si per-
» suadé que rien n'en approche, que je
» te prie de faire pour celle-ci ce que
» tu n'as fait encore pour aucune autre.»
Ma foi, répliqua l'Abbé, je crois que
votre Saint-Esprit même n'auroit pas
l'efficace de faire cette conquête. «N'im-
» porte, tente jusques-là, s'il le faut;
» le reste sera ta récompense.»

Après le charme que le Prince avouoit
lui-même qu'il trouvoit dans la vertu de
cette femme, n'est-ce pas une chose
étonnante que l'ardeur qu'il marque pour
le détruire? Cette extravagance de vou-
loir, à quelque prix que ce soit, anéantir
ce que l'on aime, n'étoit pas tant de
son goût que du goût de bien d'autres.
Combien de gens se font une délica-
tesse de savourer cette vertu? Ou tout
n'est que chimère, ou ce sont des mon-
tres hors de nature.

Rentré au Palais Royal, le Prince ne donna aucun relâche à l'Abbé. Il ne lui ordonna pas, mais il le supplia de retourner dès le même soir à la conquête de la Veuve. « Fais comme tu voudras, » ajouta-t-il, n'importe à quel prix ; mais » il faut que je l'aie. » Il alla. Pendant ce tems-là le Prince paroissoit affolé. Je voulus me retirer. « Non, dit-il, » demeure, & parle-moi de cette femme. » Qu'en dis-tu ? » Que pourrois-je en dire, mon Prince, après le transport que vous marquez ? Cela suffit pour ne pas douter de ses appas : mais pourtant si elle est telle que Monsieur l'Abbé le craint, moi-même, Monseigneur, je crains pour vous les suites. En effet, je l'avois souvent vu transporté de l'aspect de quelque nouveauté, mais jamais au point où il l'étoit.

Enfin l'Abbé revint. « Quelle nouvelle », lui cria le Prince de si loin qu'il l'aperçut ? Le Royaume de France, Monseigneur, n'ébranleroit pas cette

femme. Consolerez-vous pourtant. Je vous ai parlé d'un moyen qui pourroit réussir, & j'ai plus que jamais lieu de l'espérer. Sans ces dernieres paroles, je crois que le Prince ne se seroit plus possédé. Il s'étoit déjà levé avec furie ; & c'est ce qui avoit obligé l'Abbé à faire succéder tout-d'un-coup l'espérance au désespoir. Malgré cela il demeura comme en suspens, jusqu'à ce que l'Abbé lui eût expliqué le moyen dont il le flatoit. Quel moyen, ô Ciel ! La plume, en y pensant, me tombe presque des mains.

L'Abbé commença par raconter la maniere dont la Veuve avoit rejeté ses offres. Quoiqu'ils allassent à un point qui redresse l'injure faite aux femmes sur l'article, elle n'avoit paru sensible qu'à l'affront que l'Abbé lui faisoit de la croire toujours capable de se laisser séduire. Pour le coup, lui avoit-elle dit, je vous prie de ne jamais remettre le pied chez moi. Là-dessus, l'Abbé ajouta qu'il lui avoit répondu : Non, Madame, je

ne reparoîtrai jamais chez vous, du moins en petit collet ; mais si le quittant vous voulez de moi avec tout ce que je vous offre, je suis votre époux quand il vous plaira. A ces mots, poursuivit l'Abbé, elle me parut toute ébranlée ; & lorsque je lui assurai que rien ne m'engageoit que quelques Bénéfices que je résignerois, elle m'a remercié d'une marque d'amour aussi tendre ; & sans me rien promettre, elle m'a laissé tout espérer.

Le Prince au comble de la joie, pensa sauter au col de l'Abbé. Il sentoit bien son but. Pour moi, j'eus besoin qu'il s'expliquât un peu mieux. Il le fit ; & malgré cela j'avois de la peine à comprendre tant de bassesse ou de scélératesse. Depuis long-tems, ajouta-t-il au Prince, je médite de réduire cette femme par voie conjugale. Cette idée ne m'est pas seulement venue pour vous, Monseigneur, mais pour moi, qui aime cette Veuve avant vous, & peut-être plus que vous. Le tout dépend de s'en em-

parer. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je l'épouse ; & sans querelle ni dispute, du moins entre vous & moi, nous satisferons nos feux. Dès qu'une fois je serai son Seigneur & Maître, il faudra bien qu'elle obéisse, & la quitant de sa vertu, qu'elle n'en marque qu'à vous servir. Peut-on rien de plus lâche & de plus scélérat ? Mais ce n'est pas tout : cet Abbé avoit déjà une femme quelque part à le détester : ainsi il ne se préparoit pas seulement à se couvrir à tous égards d'infâmie, mais du crime de bigamie, qui par lui-même, frise la hard.

Si le Cardinal du Bois, & l'encre qu'il a répandue sur toute sa vie, n'étoient généralement connus, j'aurois volontiers épargné la mienne sur ce qui le regarde. Deux choses m'y auroient obligé ; le dégoût de prêter ma plume à certains traits, & la répugnance de publier la turpitude d'un homme qui ne m'auroit jamais fait de mal, si sa funeste amitié

n'eût souvent servi à m'entraîner dans le vice. Mais outre que tout ce que je puis en dire ne sauroit empirer l'odeur qu'il a laissée , c'est qu'il faudroit supprimer une grande partie de mes Mémoires, si je voulois le ménager scrupuleusement. Je crois même que le mariage dont il s'agit m'ayant donné lieu de parler d'un autre qu'il avoit déjà contracté , le Lecteur ne sera pas fâché que je lui en fasse l'histoire : mais pour cela il faut faire une petite digression , & remonter aux premières circonstances de sa vie.

L'Abbé , ou Cardinal du Bois , étoit de Brive la Gaillarde , né de parens honnêtes , & assez aisés pour faire de lui un méchant Ecclésiastique , & d'un frere qu'il avoit , un Médecin , qu'il appella dans la suite , & qui , par une charge créée exprès , fut fait Surintendant des Ponts & Chaussées. L'Abbé , obligé de chercher fortune, quitta la maison paternelle , & en faveur de son caractère passa pour Précepteur chez Monsieur de G** ,

Président au Parlement de Bordeaux. Là il donna bientôt des marques authentiques de ses grandes dispositions pour le beau sexe. Une femme-de-chambre, par malheur pour elle, se trouva de son goût. Il lui en conta, la persuada, & à la fin lui déranger le tempérament.

Le Président qui ne l'avoit pas pris pour cette belle œuvre, le congédia. La femme-de-chambre, qui s'étoit mêlée aussi de ce qu'elle n'avoit que faire, eut le même sort. Tous deux sur le pavé, ils eurent le tems & la commodité de perfectionner leur ouvrage. Non-seulement cela, mais voulant apparemment le légitimer, l'Abbé quitta son petit colet. Je ne sai si ce fut à meilleure intention que pour la Veuve, toujours il se maria avec la femme-de-chambre, & tous deux après enchercherent condition. Elle, jeune, jolie & bien dressée, trouva bientôt son fait. Pour lui, tout mauvais Ecclésiastique qu'il fût, c'étoit encore son mieux. Ne trouvant rien à

faire , & sa chere moitié hors d'état de le soutenir , ils résolurent ensemble qu'il reprendroit son premier métier , qu'elle le verroit comme frere , & s'emploieroit pour lui retrouver ce qu'il avoit perdu.

L'Abbé, quoique rentré dans sa sphere, battit néanmoins très-long-tems le pavé. C'est dans ce tems-là que plusieurs personnes le virent déchaussé, moitié nud , & vrai rat d'Eglise. A la fin , Madame l'Abbesse , sa chere moitié , découvrit , je ne sai comment , qu'il manquoit un Lecteur dans la Maison d'Orléans. Quoique ce poste fût fort au-dessus de ce que pouvoit espérer son cher mari , elle ne perdit point courage. Après je ne sai quels efforts , elle vit jour à l'espérance, & le succès y répondant, elle fit un dernier effort pour équiper son trois fois cher. Il se présenta , & moitié protection , moitié bonheur , il fut accepté.

Quoique peu ambitieux, & qu'il ne

l'ait jamais été que par occasion , la nécessité où il s'étoit vu lui fit étudier le naturel de son Maître , & le flattant , chercher par-là à s'insinuer dans ses bonnes graces , & se mettre à l'abri des injures qu'il avoit souffertes. Je crois qu'il n'eut d'abord d'autre but. Rien ne lui fut plus facile que d'y parvenir. Il n'eut qu'à suivre son goût , & observer seulement qu'il ne se trahît ; c'est-à-dire , que ceux qui prenoient intérêt à l'éducation du Prince , ne s'aperçussent qu'il fortifioit ses penchans , & travailloit même à le pervertir dans ce qu'il avoit de bon. En peu de tems il s'empara si bien de la faveur & des graces de son Maître , qu'il n'eut plus rien à craindre à tous égards.

La fortune , comme on sait , change souvent le cœur. L'Abbé dans la sienne , n'oublia pas seulement tout ce que sa chere moitié avoit fait pour lui ; mais il méprisa ses nœuds , & la quitta effrontément , la congédia sans façon ,

comme il eût fait une concubine. Piquée d'une pareille conduite, elle songea moins à s'en venger qu'à le mépriser lui-même. C'est de quoi il s'embarrassoit le moins. Tous deux ne chercherent donc qu'à se dédommager. Dans la suite pourtant, les actions venant à baisser chez la femme, elle voulut faire rentrer le mari dans le devoir; mais avec une somme d'argent elle s'appaîsa, & le tint quitte pour jamais.

Peut-être ce scandale se seroit-il parfaitement oublié, si l'Abbé dans sa fortune, n'eût donné celui de vouloir être Archevêque & Cardinal. Je dis l'Abbé; mais c'est plutôt le Prince qu'on doit en accuser. Tout puissant, il se plut à l'élévation de son favori. Pour peu qu'il eût paru ne pas y donner les mains, l'Abbé se fût moqué de tous ces titres pompeux : mais le Prince, au contraire, prétendoit qu'il en étoit plus digne que bien d'autres, « parce, disoit-il, qu'on » ne pouvoit du moins, avec tous les

» vices ordinaires aux gens d'Eglise ,
» lui reprocher l'hypocrisie ». En effet ,
faute de cette vertu cardinale , il fut
tellement jugé indigne des honneurs
auxquels il fut promu , que Clément XI.
creva , dit-on , de dépit , pour lui avoir
vendu un Chapeau prix & somme d'un
million , que reçurent ses Neveux.

Il est à remarquer que le Pontife avoit
pourtant déjà absous l'Abbé de mille
défauts d'hypocrisie. Malheureusement
son catalogue ne portoit pas les deux
Mariages dont il est ici question. Ils
ne lui revinrent qu'après , & ce fut
alors que le scrupule lui donna si fort
la fièvre , qu'il en mourut. Ce qu'il
y a encore de remarquable , c'est que
ce coup mortel lui fut charitablement
porté par l'Archevêque de V. &
Monseigneur le Cardinal de P. ,
qui , disgraciés & par vengeance contre
l'Abbé , informèrent de ses actions con-
jugales , & envoyèrent les pieces authen-
tiques à Rome. Sans parler du motif qui
animoit

animoit ces Messieurs, je laisse à juger, puisque l'affaire étoit sans remède, s'il valoit la peine de faire mourir d'une si vilaine mort leur Pere & leur Bienfaiteur commun. Quelle charité ! mais c'est trop m'écarter ; je reviens à ce où j'ai malheureusement eu part.

Le Prince ne connoissant d'autre loi que celle du plaisir, n'apprit pas seulement avec joie le projet de l'Abbé ; mais il l'exhorta même à n'y mettre aucun délai. « Demain, lui dit-il, je » retourne à Saint-Cloud. Cependant » fais vîte, & que je reçoive au plutôt » de bonnes nouvelles ». Il n'y a point de doute, que si ce n'eût été mon état, le Prince m'auroit envoyé avec l'Abbé aux troupes de la Veuve. Loin de cela, il m'avertit qu'il m'emmeneroit avec lui ; mais que j'eusse à si bien prendre mes mesures avec moi-même, que je fusse prêt, s'il étoit nécessaire, lorsque l'Abbé parleroit. Heureusement qu'il ne parla point, & que nous étant rendus

le lendemain à Saint-Cloud , nous ne l'y vîmes que quatre ou cinq jours après, pour l'invitation de sa nôce.

J'étois avec le Prince lorsqu'il arriva. L'appercevant , il me dit à demi-bas : « Je gage qu'il apporte de bonnes nouvelles ; sa mine seule me le dénote. » Hé bien , lui cria-t-il ensuite , qu'as-tu à nous apprendre » ? Il demeura quelque-tems à répondre ; mais ce n'étoit que pour donner à quelques importuns celui de se retirer. Ce que j'ai à vous apprendre , répondit l'Abbé ; c'est, Monseigneur, qu'il faut partir dès ce soir pour me voir fiancé & marié à minuit. Les choses en sont-là ; jugez si je me suis endormi. Non , répliqua le Prince , tressaillant & se levant comme pour partir. Doucement , mon Prince , lui dit l'Abbé , vos ordres sont-ils donc déjà donnés ? Vous avez du tems de reste. Ecoutez , s'il vous plaît , comment j'ai employé le mien. Le Prince s'étant rassis, l'Abbé se mit à lui raconter la maniere dont il étoit parvenu à son but.

Ayant quitté le petit-collet, commença-t-il , & m'étant vêtu à la séculière , j'ai été , selon ma promesse , me montrer en sacrifice à la Veuve. Voyez , Madame , lui ai-je dit , voyez si c'est là vous aimer. Pénétrée & saisie , elle n'a su d'abord que me répondre ; mais revenue à elle , elle est convenue qu'on ne pouvoit une plus grande marque d'amour , que la reconnoissance seule l'engageoit déjà plus qu'elle ne vouloit ; mais qu'elle demandoit néanmoins encore quelque tems pour se consulter. Quoi , Madame , me suis-je écrié , tandis que je sacrifie tout pour vous , vous demandez encore du délai ! Non , je souffrirai plutôt la mort ! Cette généreuse Veuve , continua l'Abbé , couchée , attendrie , m'a prié d'entrer pour la première fois de sa vie. Là elle s'est abandonnée aux sentimens les plus tendres. Elle n'a plus insisté que pour assembler quelques parens , & a pris jour pour le lendemain.

Le lendemain , poursuivit l'Abbé , je me suis rendu seul , comme je l'avois protesté , jusqu'à ce que toutes choses fussent conclues. Je n'y ai trouvé que quatre personnes voisines & alliées , & déjà si bien prévenues , que je n'ai paru pour ainsi dire que pour m'entendre faire compliment sur l'honneur de mon alliance. Ne répondant que par mon empressement , on a passé tout le jour à délibérer sur les moyens de le satisfaire. Le Notaire est venu ; on a passé contrat. Je voulois , & j'avois même déjà prévenu un Ecclésiastique de mes amis ; mais la Veuve a voulu absolument se marier à sa Paroisse. Je n'ai consenti que foiblement à cet article , jusqu'à ce qu'ayant été trouver le Vicaire , il m'a paru si bon Diable , que je ne pouvois mieux rencontrer dans tout Paris. Je l'ai mené chez ma Veuve , qu'il connoissoit déjà. Elle & moi nous l'avons chargé de tout ; & pour conclure enfin , on vous attend , Monseigneur ; mais vous ne

ferez-là, s'il vous plaît, que mon ami.
 « Trop heureux, s'écria le Prince. Va :
 » c'est dommage que tu ne sois pas pre-
 » mier Eunuque du Grand Turc ».

Je vous entens, Monseigneur, ré-
 pliqua l'Abbé ; vous voudriez que la
 cérémonie ne se fît que pour vous, ou
 qu'après elle on m'en fît une autre.
 J'aimerois mieux, continua-t-il, que le
 Grand Sultan perdît jusqu'à ses oreilles,
 que de me voir seulement ôter un che-
 veu. Le Prince en belle humeur ne
 demandoit qu'à railler. Cependant il ne
 fit que rire de la réponse de l'Abbé, &
 changeant de discours, il lui demanda
 « où l'on iroit en sortant de l'Eglise » ?
 On ira, répondit l'Abbé, non pas me
 rien retrancher, mais me donner un
 relief plus commun à la Cour & à la Ville
 que l'amputation terrible même à Con-
 stantinople. Comment donc ? repartit le
 Prince. Oui, poursuivit l'Abbé, malgré
 tout le mal que vous pourriez me sou-
 haïter, j'ai disposé les choses de maniere,

qu'il arrivera peut-être ce qu'on n'a jamais vu ; c'est-à-dire , qu'une femme par ruse du mari le coëffe sans le savoir.

Pour s'expliquer , il ajouta qu'il avoit ordonné chez une Fameuse , où il avoit déjà mené la Veuve , comme chez sa parente , un régal pour dix personnes ; qu'on itoit-là en sortant de l'Eglise ; qu'il avoit des lits tout prêts ; & qu'à tout Seigneur tout honneur , le Prince commenceroit à remplir les devoirs matrimoniaux. Quel horrible & funeste projet contre cette vertueuse Veuve ! Je croyois d'en être quitte pour l'entendre ; mais il fallut que j'en fusse témoin , & que je prisse part aux embûches qu'on alloit lui dresser. Le Prince ne s'attendoit pas moins qu'à cette respectueuse déférence de l'Abbé. C'est ce qu'il aimoit , non pas seulement en tel cas , mais dans tout autre , où il se familiarisoit , s'oublioit , & vouloit être seul à le faire. Cependant cela n'arriva pas toujours ; & quoique sa bonté le fît

souvent passer sur bien des choses , il fut plus d'une fois obligé de redresser l'abus qu'on en faisoit.

L'Abbé ayant fini son narré , je vis l'heure où je croyois quasi que l'on pariroit sans songer à moi. Point du tout. Le Prince me demanda bien mon avis ; mais l'Abbé me chassa pour ainsi dire , afin que j'allasse me préparer. Je fus bientôt prêt ; ayant presque également à la ville & à la campagne tout ce qu'il me falloit. Tout l'étant , nous partîmes , & arrivâmes avec la nuit au Palais Royal. Pour m'épargner néanmoins , l'Abbé me fit conduire par son valet-de-chambre de main chez la Fameuse , où il avoit ordonné son régal. Tu nous attendras-là , me dit-il. Si quelque chose manque , tu le redresseras ; mais renvoie-moi le valet-de-chambre , parce qu'on ne fait ce qui peut arriver , & que d'ailleurs ma Veuve le connoît déjà pour le mien propre.

Acceptant avec plaisir cette espece de

grace qu'il accordoit à ma circonstance , je me laissai conduire où il voulut. Arrivé, je renvoyai aussi-tôt le valet-de-chambre , & me mis à causer avec la Dame du lieu. C'en étoit bien une en apparence du plus grand air , & des mieux étoffées ; mais graces à l'Abbé , qui en moins de trois jours l'avoit mise sur un si bon pied. Il lui avoit fait prendre un appartement magnifique, laquais, femme-de-chambre : le tout pour s'en faire honneur , comme d'une parente , chez qui il vouloit même obliger sa Veuve de venir demeurer.

Il étoit près d'onze heures quand j'entrai chez cette femme. Entre une & deux après minuit , toute la nôce arriva. La Veuve , aussi charmante que tout ce que je vis en ma vie , me pénétra jusqu'au fond de l'ame. J'aurois peine à dire pourquoi & comment. C'étoit chez elle un mélange de mille attraits , & chez moi une confusion de presque autant de sentimens. Je crois pourtant que la

pitié me dominoit le plus. Je jure que si j'avois pu croire qu'elle n'eût produit autre chose que d'accélérer le désespoir de la Veuve , & attirer peut-être ma disgrâce , j'aurois tenté de lui ouvrir les yeux , & lui faire éviter le piège qu'on alloit lui tendre. Hélas ! elle ne le pressentoit guere. Pleine de la confiance qu'inspire la vertu , elle étoit gaie , enjouée , & ne songeoit qu'à donner à son nouveau mari autant lieu d'être content , qu'elle croyoit bonnement en avoir.

Avant que de se mettre à table, l'Abbé me tira en particulier , & me dit que je prisse garde de n'appeller le Prince que mon oncle, & lui simplement, Monsieur, ou l'Abbé, si je voulois. En effet, il avoit fait passer le Prince & moi, pour oncle & neveu, comme chez la Clinquailliere , & tous deux de ses amis. Pour lui, il avoit pris un nom si abicrac, qu'il ne voulut obliger ni la Prince ni moi à le retenir, d'autant plus qu'il

s'attendoit à lever bientôt le masque ,
faute de pouvoir le garder.

L'ambigu étant tout dressé , on fit
presque aussi-tôt asseoir l'épouse entre
ses deux époux. On n'auroit guere pu
distinguer lequel des deux étoit le véri-
table , à moins qu'aux airs & aux ma-
nieres galantes on n'eût jugé que le
Prince étoit l'amant , l'Abbé le mari.
On ne fit pas longue table. Ce plaisir
étoit réservé au jour & à la nuit suivante.
Pour celle-ci , on se retira sagement ,
après s'être seulement rafraîchis , &
avoir fait aux nouveaux Mariés tous les
complimens qui conviennent.

La Veuve étoit prévenue non-seule-
ment qu'elle coucheroit-là , mais que
les amis de l'Abbé y coucheroient aussi ;
parce qu'il l'avoit avertie qu'ils vien-
droient *incognito* de la campagne. Tous
s'étant retirés , nous en fîmes autant dans
un lieu choisi , & où la Maîtresse établie
nous conduisit. C'étoit une chambre à
deux lits , qui communiquoit à celle

des Mariés, & dont la porte donnoit presque sur leur lit nuptial. Suivant le mot, le Prince se déshabilla tout prêt en robe de chambre. La porte même n'étoit que poussée, sans être fermée. L'Abbé ayant fait mettre sa Mariée au lit, éteignit les bougies, & au lieu de s'y mettre, il entra doucement dans la chambre où nous étions, & le Prince passa à sa place. Nous ; c'est-à-dire, l'Abbé & moi, nous nous couchâmes chacun dans notre lit, en attendant ce qui en arriveroit.

La simplicité & la bonne foi de la Veuve l'empêcha sans doute de méconnoître d'abord son objet. Plus replet & mieux nourri, il n'y avoit que sa grande crédulité qui pût l'empêcher de sentir une différence aussi palpable au toucher, que son imagination pouvoit la lui représenter. Cependant il n'en fut rien. Mais nous étions malheureusement dans les jours les plus courts de l'année. Il commençoit même à poindre, lorsqu'on s'étoit mis au lit. Déjà grand, & revenu

apparemment de ses premiers transports, elle fit plus d'attention, tomba dans quelque étonnement, & voulut s'éclaircir. Soit cela, ou qu'ayant ouvert les rideaux, tant du lit que des fenêtres, elle vint naturellement à connoître son erreur; elle fit un grand cri, se leva, & nous éveilla par son bruit.

Je dis qu'elle nous éveilla, parce qu'à force d'attendre cette scène, & surpris même de ce qu'elle n'arrivoit pas, nous nous étions endormis. Nous levant brusquement, nous entrâmes. Quel spectacle, ô Dieu! Pour moi du moins je fus saisi d'horreur, & sur-tout de pitié. Cette pauvre Veuve tombant aux genoux de son mari, crioit miséricorde pour le crime qu'il lui avoit fait commettre. Suffoquant de larmes & de sanglots, non, juroit-elle, je n'y ai aucune part; si vous le croyez faites de moi ce qu'il vous plaira. L'Abbé lui-même ne put s'empêcher d'en être touché. Il lui dit, pour l'appaiser au plus vite :

vîte : De quoi vous alarmez-vous ? c'est moi qui l'ai voulu. Vous, s'écria-t-elle, cela se peut-il ? Oui, & qui plus est je ne vous en aime que davantage. Vous ne m'en aimez que davantage ? reprit-elle, & moi je vous déteste. Ciel ! quel monstre, qui ne se contente pas de l'être, mais qui a voulu que je le fusse aussi ! Savez-vous ce que vous dites, répliqua l'Abbé, & à qui vous avez eu affaire ? Fût-ce avec Gabriel, répondit-elle ; mais non, c'est avec des Lucifers. Que je suis malheureuse ! & où trouverai-je un antre assez sombre pour cacher ma honte ! Quelle folie, répartit l'Abbé ! Combien d'autres ne faudroit-il pas, s'il en falloit à chacune de celles qui ne sont pas même dans votre cas !

Pendant toute cette scène, le Prince, qui étoit demeuré au lit, se leva & vint pour joindre sa rhétorique à celle de l'Abbé. Loin de lui sauter à la gorge, comme avoit fait la Clinquailliere, la Veuve se sauva, ne pouvant supporter

l'objet de sa honte. Le Prince la suivit. Non, crioit-elle, je saute par les fenêtres. Il s'arrêta, & tout stupéfait, il nous dit : « Laissons - là, c'est un premier mouvement, sans doute qu'elle en reviendra. » Appellant la Maîtresse du lieu, il la pria d'aller joindre la Veuve, qui s'étoit retirée dans la chambre où nous avions couché l'Abbé & moi. Tout habiles que sont ces sortes de femmes à tourner en ridicule la vertu de celles qui en ont, elle ne nous rapporta autre chose, plus d'une heure après, sinon qu'elle n'avoit jamais vu un pareil désespoir.

Cependant l'heure où les Parens devoient venir voir les nouveaux Mariés, approchoit. Il fut résolu qu'on les renverroit au tems du dîner, & que si d'ici là la Veuve ne se mettoit pas à la raison, on s'ouvriroit à l'un d'eux, qu'on l'éblouiroit par promesses ou par présens, & que de cette maniere peut-être on réussiroit. C'est le parti qu'on fut obligé de prendre. Le désespoir de la Veuve ne

fit qu'augmenter avec les réflexions. Il alla même jusqu'à en craindre les effets ; & ce fut alors que les parens venus pour la seconde fois , on mit le projet en exécution.

C'est quelque chose d'étonnant, comment dans une même famille il se trouve des vases d'honneur , & d'autres de déshonneur. Ceux-ci pour l'ordinaire se sentent les uns les autres. L'Abbé avoit flairé qu'une vieille tante de la Veuve n'étoit pas celle dont elle héritoit , & qu'elle pourroit bien se prêter à ce qu'elle n'avoit pas la mine d'avoir jamais donné lieu. En effet, celle-ci arrivant des premières, l'Abbé la tira en particulier. Il la mit au fait , & la persuada si bien, que passant devant nous pour aller sermoner la Veuve, nous pouvions à son seul air nous promettre quelque chose. Elle entra, & après un débat assez long , elle parut d'un air grave & content , pour nous dire qu'elle avoit déjà obtenu de sa niece qu'elle paroîtroit comme si de rien n'étoit.

Quoique ce ne fût pas grand'chose, c'étoit pourtant beaucoup. Le Prince s'en réjouit, l'Abbé de même. Pour moi, si quelque chose eût pu me divertir, c'eût été de voir dès-lors, & tout le jour, la suffisance & le respect que cette vieille haridelle marquoit au Prince, que l'Abbé lui avoit fait connoître. Comme la Veuve n'avoit jusques-là songé à rien moins qu'à sa toilette, nous vidâmes la chambre où nous étions, & y laissant la tante pour profiter encore de ce tems, nous fûmes joindre les autres dans la salle où nous devions dîner. Enfin toutes deux parurent. On a beau dire. On pouvoit lire sur le front ce que valoient la tante & la niece. Pour celle-ci, rien de plus naturel; c'étoit la vertu même choquée & défolée.

Ceux de ses parens, qui ne savoient pas le dessous des cartes, furent surpris de la voir. L'une entr'autres, qu'une même trempe apparemment lui rendoit plus chere, s'informa curieusement de

ce qu'elle avoit. Quelques larmes qu'elle laissa couler, penserent encore nous troubler ; mais l'Abbé , soutenu de la tante , en rejeta la source sur une cause badine, & cela passant , chacun se divertit comme il put. Le Prince lui-même , à qui la violence ne plût jamais , paroissoit tout mécontent & comme ennuyé. Cependant le vin de Champagne à la fin du repas produisit son effet. Nos Bourgeois & Bourgeoises se mirent à chanter. Chacun à la ronde ; la veuve donna la sienne, mais d'une voix de tourterelle , plus gémissante d'avoir trouvé à son réveil le coucou dans son nid , que si elle avoit réellement perdu celui qu'elle avoit cru digne d'y admettre.

Après le repas , le Prince las , ennuyé, se seroit volontiers retiré. Cependant il demeura , pour voir quelle seroit la fin de la piece ; mais sous prétexte de mal de tête , il passa dans une chambre à part pour s'y reposer. Nos petits Marchands & Marchandes parlerent aussi

de faire un tour à leur boutique du Palais : nous les laissâmes aller , à l'exception de la vieille tante , que l'Abbé retint. Ce qu'elle avoit déjà opéré , le faisoit bien augurer du reste ; mais il se trompoit grossièrement ; la Veuve n'avoit plus pour lui que de l'horreur , & sa vue seule lui faisoit souffrir mort & passion.

N'y ayant plus là que gens du secret , l'Abbé voulut s'en approcher. Monstre , lui dit-elle , retirez-vous de moi , & ne m'approchez jamais ! Que vous êtes méchante , lui répondit-il ! Savez-vous que je suis votre Seigneur & Maître ? Vous , s'écria-t-elle , vous n'êtes que mon bourreau ! Brutal , il ne se mit pas seulement à lui chanter pouille , mais encore à lui vouloir faire violence. Pour moi , je ne fais ce que je lui eusse fait , si le Prince , attiré par le bruit , ne fût venu mettre le holà. « Qu'est-ce donc ? » dit-il à l'Abbé ; que veux-tu » ? Je veux , répondit-il , que Madame mon

épouse se mette à la raison , qu'elle m'aime selon les loix ; du reste , je m'en moque. Il a bien raison , dit cette vertueuse Affligée. Dieu , s'écria-t-elle , que vous ai-je fait pour m'avoir ainsi abandonnée !

Le Prince réellement touché , s'approcha pour la consoler. Jusque-là il n'avoit pas seulement paru qu'elle sût rien de son rang ; mais elle s'en souvint , pour lui dire qu'elle s'étonnoit qu'un grand Prince comme lui se fût abaissé au stratagème qui la déshonorait. « Je
» conviens , Madame , lui répliqua-t-il ,
» que je me suis oublié ; mais si vous
» vouliez , malgré le désordre où vous
» êtes , vous considérer dans un miroir ,
» peut-être m'excuseriez-vous. Cepen-
» dant , ajouta-t-il , je ne m'excuse pas
» à présent moi-même ; & si j'avois pu
» m'imaginer tant de vertu , j'eusse tâ-
» ché d'en avoir assez pour vous épar-
» gner le trouble où vous êtes. La cause
» ne dépend plus de moi ; mais si je puis

» en adoucir l'effet , parlez , Madame ,
» & vous verrez peut-être que je suis
» Prince. »

L'air grand & naturel dont le Prince prononça ces mots , ébranla la Veuve. Je confesse , lui dit-elle , que si je pouvois encore être dupe , je la ferois des sentimens que vous marquez. “ Dupe , » interrompit le Prince ! vous avez raison de craindre après ce qui vous est » arrivé ; mais éprouvez-le , & vous » verrez ce qui en sera » . Quelle preuve , hélas ! pourroit me consoler ? J'en ai pour ma vie à me détester. Cependant , à la merci où je suis , je vais vous demander une grace. “ Quelle ? dit le » Prince avec ardeur. » C'est , poursuivit-elle , de me mettre à l'abri des prétentions que Monsieur , en montrant l'Abbé , prétend avoir sur moi. Il m'a épousée , m'a-t-il dit lui-même , pour vous & pour lui. Cela ne sera pas , ou je me donne la mort.

L'Abbé , encore furieux , prévint la

grace qu'elle demandoit au Prince. Je vous l'accorde , ma Mie , lui cria-t-il avec colere : croyez que quand on me méprise , je le rends au centuple. « Pour » cela , dit le Prince , tu es bien un mé- » chant homme : je l'avoue , Madame , » puisqu'il m'ôte de lui-même la satis- » faction de vous accorder la premiere » grace que vous m'ayez jamais deman- » dée : voyez quelle autre , après celle- » là , pourroit vous faire plaisir » ? Je ne fais , répondit-elle , excepté que , n'osant jamais reparoître chez moi ni aux environs , je vous prie de me laisser ici. C'est ce qui m'a déjà été offert , ajouta-t-elle , & que je ne croyois guere d'accepter par une aussi fatale nécessité. Elle dit ces mots fondant en larmes , & se lamentant comme une Madeleine.

Le Prince se félicita de cette résolution : c'étoit l'ouvrage de la tante ; mais qui pour l'achever avoit eu besoin de quelque tems , & peut-être de la circonstance qu'avoit fait naître la dispute

de l'Abbé. « Hé bien, Madame , lui dit
» le Prince , comptez qu'il ne dépendra
» pas de moi que vos pleurs ne se chan-
» gent en satisfaction & en douceur :
» non-seulement vous pouvez demeurer
» en ce lieu , mais choisir quel autre il
» vous plaira : par-tout vous y trouve-
» rez vos commodités , & un homme
» qui vous y adorera ». Ce lieu , reprit-
elle , n'est en lui-même que trop bon
pour moi. Cependant , si j'ai mon choix ,
je le quitterai volontiers , tant pour
l'horreur qu'il m'inspire que pour m'é-
loigner , & faire , s'il se peut , qu'on
n'entende jamais parler de moi. Parler
de vous ? dit la tante. Qu'en pourroit-on
dire qui ne vous fît honneur ? Cela lui
échappa , moins pour faire la cour à sa
niece qu'au Prince. Cependant , Dieu
qui ne permet pas toujours que les
vicieux trouvent ici-bas leur compte ,
elle ne le trouva pas mieux que l'Abbé.

Les convives , qui nous avoient quit-
, & que la fête , quoique languissante ,

rappeloit , arriverent sur ces entrefaites. On changea de ton : le Prince , au comble de ses vœux , le mit lui-même sur la joie. Il n'y avoit que l'Abbé & la Veuve , qui chacun en soi-même faisoit bande à part. Quoique mornes tous deux , on distinguoit aisément leur motif : l'un avoit l'air d'un loup frustré de sa proie , & l'autre d'une brebis offensée , mais pourtant échappée à sa dent gloutonne. S'étant mis à table , on ne laissa pas que de se divertir beaucoup mieux qu'au dîner. Peut-être trouva-t-on les mariés un peu froids ; mais sans beaucoup s'en expliquer , on se sépara , & nous nous retrouvâmes une heure ou deux avant le repas.

Le Prince , occupé de ce que lui avoit dit sa charmante Veuve , lui demanda « Dans quel quartier elle souhaitoit de » se retirer » ? N'importe , lui répondit-elle , pourvu que j'y sois parfaitement ignorée. « Sur ce pied là , répartit le » Prince , la ville ou la campagne vous

» sont égales. » Oui , répliqua-t-elle ;
mais j'espère que quelque part que ce
soit , ma tante que voici me tiendra
compagnie. « Elle , & tout autre. Faites-
» vous une Cour , si vous voulez , je ne
» m'embarrasse que de la loger , & de
» l'augmenter quelquefois moi-même. »
Quel charme flateur , s'écria-t-elle ! il
ne lui manque que de s'accorder un peu
mieux avec le devoir. « Si je pouvois
» lui donner ce mérite , répliqua le
» Prince , je vous jure , Madame , qu'il
» l'auroit peut-être déjà , ou du moins
» tout-à-l'heure ; c'est aussi tout ce que
» jamais il y manquera : adieu , je me
» retire , & vais donner mes ordres pour
» être éternellement à vous. »

Si le Prince n'avoit été animé que
d'un plaisir brutal , il est certain qu'il
eût moins songé à l'avenir qu'à la nuit
qu'il alloit perdre. Cependant il l'em-
brassa , & m'ordonnant de rester pour
lui faire compagnie , il seroit parti sur
le champ , si l'Abbé ne l'eût arrêté. Où
allez-

allez-vous , Monseigneur ? lui dit-il ; attendez au moins qu'on ait été chercher un carrosse. Que ferez-vous d'ailleurs jusqu'à ce qu'il soit jour ? Autant & mieux vaudroit que vous passassiez ici la nuit. « Non , Madame n'a besoin que » de repos , & moi je ne veux m'occuper » que du soin de lui complaire. » Belle passion , répliqua-t-il ! Ma foi il semble que la mienne vous soit allé trouver , & que les deux n'en fassent plus qu'une. Le Prince s'étant rassis , eut encore le tems de baiser cent fois les mains de la Veuve , de l'assurer de toute sa tendresse , & qu'il la consoleroit par tout ce qui seroit en son pouvoir. Enfin le valet-de-chambre étant venu avertir qu'il avoit là un carrosse , le Prince , comme s'il eût eu affaire à une Reine , prit congé par un dernier baiser , & partit avec l'Abbé.

Cet égard que le Prince marquoit à la Veuve , étoit certainement à sa place. Elle avoit besoin de se remettre du triste

état où son aventure l'avoit jetée. Seule, avec sa tante & moi, elle me demanda : Et vous, Monsieur, qui êtes-vous, je vous prie ? Le monstre qui a tramé & conduit tout ceci, ne m'a pas sans doute moins trompée à votre égard que sur tout le reste. Je suis, Madame, lui répondis-je, un jeune homme qui vous plains du fond du cœur, & qui vous eût sauvée s'il avoit cru le pouvoir : avant vous, j'ai frémi du tour qu'on vous a joué. Qui êtes-vous donc, reprit-elle encore ? Hâtez-vous de m'apprendre comment & par quel hasard, après les sentimens que vous marquez, vous tenez lieu ici d'un méchant garnement. Je le suis, répliquai-je, mais pourtant pas assez pour prendre plaisir à des embûches telles que celles-ci. Vous vous en étonnerez peut-être, si je vous ajoute que je suis Page. Je me le suis presque imaginé, répondit-elle ; mais comme il m'a paru en effet à votre air & à vos manières que vous ne vous plaisiez pas

à tout ce qui vient de se passer, je me loue d'avoir une compagnie telle que la vôtre. Puisque vous êtes si bien né, ajouta-t-elle, que de prendre part à mon sort, vous permettrez que je le déplore. A quelle honte ne suis-je pas réservée ! Non, Monsieur, la vie ne sera plus jamais pour moi qu'un supplice, & ma folle simplicité un reproche éternel. C'est à elle seule que je m'en prends ; & quand M. le Duc d'Orléans me feroit sa Duchesse, je n'en serois pas moins à charge à moi-même. Elle acheva ces mots en se baignant de larmes ; & suffoquant presque de sanglots, elle ajouta : Où êtes-vous, ma petite boutique ? Hélas ! qu'y avois-je à souhaiter, que de n'y voir jamais le Démon qui m'en a tirée ?

La tante & moi fîmes ce que nous pûmes pour la consoler : quoiqu'animés de sentimens bien différens, nos expressions s'accordoient assez. Je l'assurai en particulier, que dans son malheur

elle ne pouvoit jamais être mieux tombée qu'à mon Seigneur & Maître, qu'elle en avoit déjà un échantillon, & qu'elle verroit bientôt, que tout ennemi qu'il ait été de sa vertu, il en faisoit cas, & la mettroit sur le trône, s'il le pouvoit. Là-dessus nous fûmes nous mettre au lit; elle sans doute en proie à sa douleur, & moi bientôt à ma fièvre. Soit émotion d'esprit & d'idées, soit disposition naturelle, mon accès retarda considérablement; mais je payai cruellement cinq ou six heures de grace qu'il m'avoit fait. Il me prit comme un torrent. Jusques-là qu'un domestique que j'avois fait demeurer près de moi, à tout événement, se crut obligé d'éveiller toute la maison. La Veuve moins endormie, arriva une des premières à mon secours. Elle fut assez bonne pour croire que la part que je prenois à sa disgrâce, en avoit à mon état. Je la désabusai, & lui dis que si cela étoit, ce n'étoit que du plus au moins.

Tout le logis étant accouru , chacun s'empressa à me donner son assistance & son remede. Je m'en tins à celui que j'avois coutume ; c'est-à-dire , à celui de bien boire. Me trouvant plus tranquille , je priai qu'on me laissât reposer , s'il y avoit lieu. Accablé , je m'endormis si bien , que je ne m'éveillai qu'à quatre heures après-midi , & pour recevoir des belles mains de la Veuve un bouillon qu'elle tenoit tout prêt. Elle s'assit à côté de mon lit : nous y causâmes quelque-tems ; ensuite je me levai & fus à mon tour lui tenir compagnie.

Sur le soir , le Prince arriva ; il parut avec les plus vifs transports. S'informant sur-tout « comment la Veuve avoit passé » la nuit » ; elle lui dit , en affligée , de toute façon : Comment donc ? Monsieur ? ajouta-t-elle en m'indiquant , a pensé me laisser seule à gémir & me devancer en l'autre monde. « Oui , ré- » pliqua-t-il , il me paroît en effet qu'il » a été étrillé ; je suis fâché de vous

» avoir laissé une si triste compagnie ». Point du tout , reprit-elle , les affligés ne sont jamais mieux qu'ensemble. « Je » crois pourtant , ajouta-t-il , que vous » & lui n'en auriez été que mieux si je » l'avois emmené ». Je ne sai , pour Monsieur ; mais pour moi , protesta-t-elle , je vous en remercie , comme d'une grace particuliere , & je serois même très-fâchée d'en être privée. « Fort » bien , Madame , il sera de votre Cour , » si vous le voulez , à Surenne , où j'ai » déjà envoyé vous préparer une re- » traite ».

Le Prince , plus formaliste que je ne l'avois jamais vu , pria & voulut pour ainsi dire se faire prier à souper. Voyant l'embarras de l'un & de l'autre , je pris la parole & dis : Oui , mon Prince , faites-nous cet honneur , car sans vous nous courions risque de ne nous repaître que de larmes. Il me prit au mot. Pendant le souper , & tout le tems que le Prince demeura avec sa Veuve , je puis

assurer qu'on ne pouvoit rien voir de plus tendre, de plus galant; en un mot, de plus glorieux pour la Vertu. Il la quitta comme la veille, la suppliant de se tranquilliser, & lui jurant qu'il n'oublieroit rien pour lui procurer les jours les plus doux & les plus agréables. Il est sûr que si quelque chose eût pu consoler la Veuve, ç'eût été les manieres que le Prince avoit dès-lors pour elle, & qu'il eut dans toute la suite. Mais le poison répandu sur sa vie, la rongea jusqu'à la mort.

Le Prince nous ayant quitté, nous fûmes un peu moins tristes que la veille, chercher dans nos lits un repos que nous n'y avions guere trouvé. Le mien fut si complet, que me levant le matin, il sembloit que je ne me fusse jamais mieux porté. Pour user de représailles, je fis préparer, au lieu de bouillon, du meilleur chocolat pour en fortifier la Veuve. Aussi-tôt qu'elle fut visible, j'entraî dans son appartement, & elle

nous le fit verser. Depuis ce moment, jusqu'au soir, nous nous entretinmes de mille bonnes choses. La tante, incapable de les goûter, nous laissa, & fut avec la Maîtresse du lieu s'entretenir à leur manière. Son absence me donna occasion de faire entendre à la Veuve que cette femme ne m'agréoit pas.

Comme c'étoit sa tante, je ménageai d'abord les termes; mais les siens me donnant pied, je lui déclarai tout net, qu'elle me déplaisoit souverainement. Pour vous l'avouer, me dit-elle, quoiqu'elle soit ma tante, je ne l'en ai jamais plus aimée. Mais que faire? c'est encore une consolation pour moi. J'ignore, ajouta-t-elle, par quel hasard on s'est adressé à elle. De toutes mes parentes, c'est la seule peut-être qui auroit voulu me tenir compagnie. Tant pis, répliquai-je; je souhaiterois, s'il vous en faut une, que cette autre que vous appelliez cousine, & qu'hier à dîner me parut si touchée de votre air, fût à

sa place. Plût à Dieu , répondit-elle ! elle m'aideroit bien mieux à supporter la rigueur de mon sort.

Quoi donc ? repris-je , est-ce que vous croyez qu'on ne pourroit pas l'engager ? J'en fais mon affaire ; & pour peu qu'elle vous aime , je me flatte de réussir. Pour m'aimer , me dit-elle , j'en suis sûre ; mais qui sait , si apprenant la honte qui m'est survenue , le mépris ne prendra pas la place de son amitié ? Il faudroit , répondis-je , qu'elle ne fût guere raisonnable , ou qu'elle ne fît guere usage de son jugement , pour qu'appréciant ce que vous appelez votre honte , elle ne s'en fît pas une de vous abandonner. J'ai meilleure opinion d'elle ; & si vous me le permettez , je vous promets de la résoudre à venir , pour ne jamais vous quitter. Vous feriez plus , répliqua-t-elle , que tout ce que je puis espérer de Monsieur le Duc ni de personne. Allez quand il vous plaira , je vous instruirai même de la manière dont vous devez vous y

prendre : mais que je crains bien que cela n'aboutisse qu'à la désespérer pour l'amour de moi , & à me faire de nouvelles peines !

Le penchant que j'avois à la servir , mon aversion pour sa tante , & par conséquent ma satisfaction propre , pour peu que j'eusse à vivre avec elle , ne me portoient que de reste à une échange que tout homme désintéressé eût naturellement souhaité. Cependant je ne voulus rien entreprendre que du su & de l'aveu du Prince. Nous l'attendions. Il arriva , avant que de la laisser engager dans quelques transports. Je lui communiquai notre projet. « Fais , me répondit-il , & si quelque chose m'im-
» porte , c'est que tu réussisses. Tâche
» même que ce soit dans vingt-quatre
» heures ; car demain tout sera prêt à
» Surenne , & je viendrai à pareille heure
» chercher Madame pour l'y conduire ». Quoique je m'attendisse à l'agrément que je recevois , je pensai sauter de

joie. Si je ne réussis , répondis-je , ma foi , Monseigneur , ce ne sera pas manque de bonne volonté.

Malgré la déception & le dépit de l'Abbé , c'étoit lui néanmoins qui faisoit aller les choses si grand train à Surenne. Le Prince nous le dit , & demanda même à la Veuve , « grace au moins pour la » voir quelquefois. C'est tout ce qu'il » se réserve , ajouta-t-il , & qu'il se » flatte même mériter par le soin qu'il » prend de pourvoir à toutes vos com- » modités ». Hélas ! répliqua-t-elle , c'est bien pour moi la plus petite de toutes les réparations. Ce n'est point par-là , ni par rien que je sache , qu'il peut jamais mériter quelque chose de moi , mais par votre seule volonté. Le Prince fut charmé de cette réponse. Celle-là , & plusieurs autres , où la Veuve , revenue de son grand trouble , ne marqua pas moins de sentimens que d'esprit , firent que le Prince la quitta cette soirée plus content & plus amoureux que jamais.

Après son départ, nous nous retirâmes aussi chacun dans nos appartemens, plus tranquilles, & plus satisfaits que nous ne l'avions encore été. Pour moi, cela étoit sûr. Peut-être que me trouvant tout-à-fait bien, malgré la violence de mon dernier accès, cela y contribuoit; mais je crois pourtant que ma plus grande satisfaction venoit de pouvoir me délivrer avec la Veuve, de sa tante, dont la figure me déplaisoit de plus en plus. J'avois tellement cette délivrance à cœur, que je me levai de grand matin, & que selon que nous étions convenus, je fis éveiller la Veuve, qui laissant sa tante au lit, vint prendre le chocolat avec moi, & me donner les instructions qu'elle m'avoit promises. Dès qu'elle m'eut dit qu'il étoit tems, & que je trouverois infailiblement sa cousine dans sa boutique, je partis.

En effet, arrivé au Palais, je la trouvai sans beaucoup chercher, & qui plus est seule, comme je m'en étois flatté. Elle
fut

fut extrêmement surprise de me voir,
 & sur-tout de si bon matin. Mais ce fut
 bien autre chose, lorsque je commençai
 à m'acquitter de ma commission. A me-
 sure que j'avançois, elle se pétrifioit.
 J'achevai pourtant, & terminai enfin
 par le sujet qui m'amenoit. Avant que
 de prononcer un seul mot, elle baigna
 un mouchoir de ses larmes, puis elle
 dit, avec peine : Voilà donc ce qui ren-
 doit ma pauvre cousine si éplorée, lors-
 que je m'attendois, au contraire, à la
 trouver toute gaie. Cela même, dis-je,
 & dont elle n'osoit s'ouvrir à personne.
 Avouez, Monsieur, poursuivit-elle,
 qu'il y a là quelque chose de bien noir.
 De si noir, interrompis-je, que les voû-
 tes de l'abîme ne le sont pas plus; mais
 avouez aussi que votre chere cousine,
 plus malheureuse que coupable, ne mé-
 rite pas qu'on l'abandonne. A Dieu ne
 plaise, s'écria-t-elle; je me ferois même
 un crime de ne pas retourner avec vous-
 même pour la consoler. C'est tout ce que

je demandois ; parce que la tenant une fois, il y avoit tout à parier qu'elle nous demeureroit.

Toute la grace qu'elle me demanda, fut d'attendre que sa fille de boutique vînt prendre sa place. Elle arriva presque aussi-tôt. Nous décampâmes, sans différer, & montant dans le fiacre qui m'avoit amené, nous arrivâmes en diligence. Quand la Veuve vit sa cousine, elle pensa s'évanouir, sans qu'on fût de quoi. J'aurois dit de joie, si la prenant ensuite dans ses bras elle n'eût pensé l'étouffer en pleurant, gémissant & s'abandonnant aux plus vifs symptomes de tristesse & de désespoir. Cette scène se calmant peu-à-peu, on entra en matière. Je craignois l'article de la demeure. Outre que je n'en avois parlé qu'en glissant, c'est qu'étant à demi morte de ma narration, elle pouvoit fort bien ne m'avoir entendu ni compris. Cela se trouva vrai ; mais, comme je l'avois prévu, elle se laissa gagner.

Je ne doute pas que l'amitié qu'elle avoit pour la Veuve sa cousine n'y eût beaucoup de part; mais faisant-là le petit Abbé, je crois que je ne gâtai rien. J'étois sûr que quelque chose que j'avançasse, le Prince l'approuveroit. Je dis de mon chef à la cousine, qu'elle pouvoit abandonner sa boutique, & être sûre de n'en avoir jamais besoin. Vendez-là, ajoutai-je, ou plutôt remettez-là à Madame, en parlant de la tante de la Veuve; qu'elle réunisse à la sienne, la vôtre & celle de sa niece, ce sera sa récompense, & je suis assuré que le Prince ne me dédira point. Pour vous, répétais-je encore à la cousine, la vôtre n'aura point de bornes. Si vous m'en croyez, attendez le Prince, écoutez-le, & comptez qu'il ne vous promettra rien que sa générosité n'aille encore au-delà.

Les choses demeurèrent sur ce pied, jusqu'à ce que le Prince arrivant les confirma. Il parut même de très-bonne

heure , & avant que nous nous y attendissions ; mais outre que son amour le pressoit , c'est qu'apparemment il avoit réfléchi qu'il y auroit quelque chose à régler avant le départ. Non-seulement il ratifia ce que j'avois dit à la cousine , mais pour erres il lui tira un diamant de son doigt , qui valoit peut-être plus que toute sa boutique. Ce présent acheva de la déterminer : pour la tante , le Prince s'en tint au règlement que j'avois fait ; contente ou non , elle n'eut rien de plus. A l'heure du départ , la Maîtresse se présenta : c'étoit apparemment pour avoir aussi son aubaine ; mais le Prince la voyant me fit signe du doigt. J'approchai , & il m'ordonna de lui dire « que » l'Abbé régleroit avec elle. »

Cela fait , nous ne songeâmes plus qu'à partir : la tante & la niece s'embrassèrent en pleurant pourtant. Le Prince , pour les consoler , leur dit , « qu'il » ne tiendrait qu'à elles de se voir quand » elles voudroient , & qu'il ne préten-

„ doit rompre aucune des liaisons de
 „ celle qu'il emmenoit ; moins encore
 „ la vôtre , ajouta-t-il à la tante : venez
 „ voir votre niece , donnez-lui de vos
 „ nouvelles ; & sur-tout ménagez bien
 „ sa délicatesse dans vos quartiers. Rien
 „ n'est plus aisé que de donner un bon
 „ tour , tant à sa retraite qu'à celle de sa
 „ cousine. „ C'est quelquefois dans les
 moindres choses que se remarque l'éten-
 due du génie. Qui voudroit le disputer ,
 en trouveroit ici une preuve. Le Prince
 nous supposant aussi avisés que lui , ne
 prétendoit appuyer que sur ce que nous
 avions déjà tramé ; mais nous n'y avions
 pas seulement pensé.

Enfin nous partîmes , & sans bruit
 nous nous rendîmes à Surenne. La mai-
 son où nous descendîmes n'avoit au
 dehors rien de plus apparent que bien
 d'autres ; mais en dedans c'étoit un vrai
 bijou , ou plutôt un enchantement. Les
 appartemens étoient d'eux-mêmes par-
 faitement bien taillés & disposés ; il n'y

avoit eu qu'à les orner ; & outre que cela s'étoit fait par gens entendus & de bon goût , le Prince lui-même s'étoit donné la peine d'y venir donner son avis. Il avoit fait prendre non-seulement de Saint-Cloud , mais du Palais Royal , ce qu'il y avoit de plus magnifique & de plus galant , tant en meubles qu'en ornemens.

Tout d'ailleurs étant bien illuminé , la Veuve & sa cousine furent éblouies de cet éclat. Grand Dieu ! s'écria la Veuve , je prendrois ceci pour un paradis , si j'y entrois aussi pure que ce séjour le demande. « C'est le moins , re-
» partit le Prince , que je prétends faire
» pour vous. Si vous n'êtes heureuse ,
» comptez , Madame , qu'il ne dépendra
» pas de moi. Outre ce que vous voyez ,
» il y a ici par provision dix domestiques
» à vos ordres , & moi que certainement
» vous trouverez toujours le plus dé-
» voué. »

Je m'étois attendu de trouver là

l'Abbé ; mais pour ne pas troubler cette première entrée, le Prince l'avoit éloigné. Ne voulant pas que la Veuve ignorât rien de l'agrément de ce séjour, il proposa, en attendant le souper, un tour de promenade. Nous n'eûmes qu'à descendre quelques degrés, & nous nous trouvâmes dans un magnifique parterre de fleurs, dont l'odeur assuroit qu'il ne manquoit que le jour pour que les yeux fussent aussi agréablement créés que le nez. Plus loin nous trouvâmes un bosquet ; mais c'est ce qu'il nous falloit le moins, parce que dans nos dispositions de mélancolie, nous n'avions besoin de rien qui pût la flatter. Cependant comme il y étoit, il y demeura, & devint notre plus douce galerie.

Le souper étant prêt, on vint nous l'annoncer. Gagnant la table, nous n'y trouvâmes pas moins de magnificence & de galanterie que dans tout le reste. J'y reconnus presque toute l'argenterie

de Saint-Cloud. La Veuve l'admirant , le Prince lui dit : « C'est la vôtre , Madame , & s'il vous manque la moindre chose , vous n'avez qu'à parler : comme vous êtes servie aujourd'hui , vous la ferez toujours. » C'étoit à dire , qu'elle auroit ce qu'il y avoit de plus délicat & de mieux apprêté ; car tout étoit du choix de son Maître-d'Hôtel , & du goût de son Chef de Cuisine , qui encore , je crois , avoit eu ordre de se surpasser. En un mot , le Prince enchanté de sa Veuve , n'avoit cherché & ne chercha toujours qu'à l'enchanter elle-même. Cependant il n'y réussit jamais : quand on a pris une certaine habitude , un certain goût pour la vertu , le charme , la douceur qu'elle répand dans l'ame , ne trouvent jamais à se remplacer.

De la table , le Prince conduisit la Veuve au lieu que son amour avoit surtout fait préparer pour en donner & pour le satisfaire.

Témoin de tout ce que sa vertu avoit souffert jusque-là, je le fus encore de l'effort qu'elle se fit, pour commencer comme de gré un commerce contre lequel son cœur se révoltoit. J'avoue pourtant que la nécessité n'étoit pas si grande qu'elle n'eût pu s'y soustraire; mais il y a certains pas maudits, qui étant faits font fermer les yeux sur tout ce qui pourroit les redresser, ou du moins qui abattent tellement qu'on n'en a plus la force. La Veuve éprouva l'un & l'autre : d'abord elle ne vit d'autre route que celle du précipice; & dans la suite, accablée de l'avoir pris, elle succomba plutôt que d'y remédier.

Prête à se retirer avec le Prince, elle s'épouvanta, frissonna, comme s'il se fût agi d'aller à la tuerie. Prince, s'écria-t-elle, vous méritez, je l'avoue, plus de reconnoissance que vous n'en aurez de moi : toute autre, animée de vos bontés, s'affermiroit & prendroit courage. Moi, tout au contraire, je le

perds, je chancelle, & si je me soutiens, ce n'est encore que par le désespoir. « C'est peut-être aussi ce qui m'anime, » répliqua le Prince : il est sûr que vos » charmes, dénués de vertu, n'en auroient pas tant pour moi, à beaucoup » près ; mais les sentimens qu'ils m'inspirent, sont si fort au-dessus des loix, » que cela même doit vous y mettre. » Ajoutez qu'il n'y en a pas de plus sûre » & de plus naturelle que d'aimer qui nous aime : cela posé, vous y êtes » plus tenue envers moi qu'envers tout » autre. » Dans le cas où étoit la Veuve, les moindres choses plausibles déterminent. Elle tendit au Prince une main tremblante, & le suivit.

Trop passionné pour lâcher sitôt prise, il passa sans interruption huit jours avec la Veuve. Les momens qu'il ne lui donnoit pas, s'employoient à ordonner, à régler tout. Enfin il nous quitta pour aller se montrer à Saint-Cloud & à Paris : je dis se montrer,

parce qu'il ne coucha qu'une nuit dans chaque endroit, & qu'il vint aussi-tôt retrouver cette Veuve avec l'Abbé. Elle le vit, & revit, suivant la volonté du Prince, comme elle l'avoit promis, mais toujours avec une horreur qu'elle ne pouvoit dissimuler.

Malgré le peu de tems que le Prince étoit demeuré absent, nous ne laissâmes pas que de voir arriver le lendemain un attelage, & un carosse magnifique, avec mille denrées pour la Veuve & sa cousine. Tout étoit du dernier goût. La Veuve le dit : & le Prince, pour faire auprès de d'elle la cour de l'Abbé, lui en donna l'honneur. Ce même jour il acheva de régler ce qu'il n'avoit pas encore fait ; c'est-à-dire, sa marche, & les nouvelles qu'il vouloit donner & recevoir. Il arrêta qu'il viendrait trois fois par semaine, à moins qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, & que les autres jours ne se passeroient pas, sans qu'on envoyât réciproquement savoir comment on se portoit.

“ Que feras-tu , toi ? me dit-il , en
» m’adressant la parole. Je serois d’avis
» que tu retournasses à Paris ou à Saint-
» Cloud. Là tu feras plus à ton aise ,
» & tu n’incommoderas personne ».
Quoi , mon Prince , répondit la Veuve ,
ne vous souvient-il plus qu’il doit me
rester ? Pour ses aises , il fait combien
je m’empresse à les lui procurer , & cela
même prouve qu’il n’incommode point.
Hélas ! poursuivit-elle , je sens que je
ne serai pas long-tems sans avoir plus
besoin de ses soins qu’il n’aura des
miens. Le Prince ne regardant ses der-
nières paroles que comme des sons ,
répondit seulement : “ Que ce qu’il en
» avoit dit , n’étoit que pour s’assurer
» si nous persistions dans le même des-
» sein ; que cela étant , il y consentoit
» avec joie » . La Veuve charmée , au-
tant que la circonstance le permettoit ,
remercia la Prince. Dès qu’il fut parti ,
nous fîmes , elle , sa cousine & moi ,
un réglemeut à part.

Nous

Nous arrê tâmes que les jours que le Prince ne viendrait pas , nous profiterions de notre équipage , pour nous promener au Bois de Boulogne , ou ailleurs , & que les jours qu'il viendrait , nous l'attendrions en mélancolisant dans notre bosquet. J'ajoutai à cela , que quoiqu'elle ne voulût voir personne , je me flattois néanmoins qu'un de mes bons amis , dont je lui fis en même tems l'éloge , pourroit venir quelquefois se concentrer avec nous : c'étoit de mon cher Chevalier qu'il s'agissoit. Elle ne consentit pas seulement sur le bien que je lui en dis , mais elle le souhaita. J'étois sûr en effet qu'avec le cœur bien fait & compâtissant , il mélancoliserait volontiers avec elle : son amitié d'ailleurs me répondoit de tout ; il y avoit un siècle , me sembloit-il , que je ne l'avois vu. Inquiet de lui , & persuadé qu'il ne l'étoit pas moins de moi , je lui dépêchai vite un courrier , & il accourut encore plus vite.

Arrivé, nous nous prîmes tendrement au collet, & nous nous serrâmes comme on feroit après une absence de dix ans. Le premier quart-d'heure se passa entre lui & moi : il m'apprit qu'il avoit été me chercher plusieurs fois au Palais Royal, à Saint-Cloud ; & moi je lui dis en gros, pourquoi & comment il ne m'y avoit pas trouvé. Consolons-nous, ajoutai-je, puisque nous ne nous en verrons que mieux & plus à notre aise. Viens, & vois celle dont le sort t'intéresse déjà : elle t'attend, & sachant que tu es là, elle languit, je suis sûr, de voir si tu réponds à ce que je lui ai dit de toi. Nous allâmes : Voici, Madame, dis-je à la Veuve en lui présentant le Chevalier, voici l'ami dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Elle le reçut comme le sien propre : si ce fut d'abord à ma considération, bientôt ce ne fut plus que pour lui-même. Il confirma si bien ce que j'avois avancé de lui, que la Veuve me remerciant de sa connoissance, s'en flatta comme d'un bonheur.

Le Chevalier commença dès cette fois ce que nous lui fîmes promettre , de venir régulièrement exécuter ; c'est-à-dire , à nous tenir compagnie en l'absence du Prince. Nous résolûmes même d'en solliciter l'agrément , & ne doutâmes pas de l'obtenir. En attendant , il soupa avec nous , & je le menai coucher dans mon appartement , jusqu'à ce qu'on réglât le sien. Jusques-là nous ne nous étions presque pas entretenus en particulier. Nous passâmes la moitié de la nuit à goûter ce délice d'ami. Le Chevalier pénétré de l'histoire de la Veuve , dont nous nous étions occupés tout le jour , commença encore par-là. Nous convinmes qu'il n'y avoit au monde qu'un Abbé du Bois capable des circonstances qui le regardoient. Nous nous réjouîmes sur-tout de ce que la plume lui étoit passée devant le bec ; & quoique la Veuve nous répondît assez qu'il n'en tâteroit jamais que d'une dent , nous résolûmes d'entretenir au moins le

mépris & l'horreur qu'elle avoit pour lui.

Le Chevalier m'apprit après cela comment il avoit passé son tems depuis que je l'avois vu , & me donna des nouvelles de tout son quartier. Ta Pouffette, me dit-il , est au désespoir. La visite qu'elle t'a rendue à Saint-Cloud , l'avoit déjà mise aux champs ; mais n'ayant depuis reçu de toi aucun signe de vie , elle jure qu'elle va quitter le monde & se retirer dans un Couvent. Qu'elle le fasse , répondis-je , tu peux même l'y exhorter de ma part. Du diable , répliqua-t-il ! Quoi , tu es si indifférent ? Ce n'est pas par indifférence , repartis-je ; mais parce que je crois qu'elle ne peut mieux faire que de se retirer du vice. Prends-garde au moins , répondit le Chevalier ; ma foi je ne lui tairai pas un mot de ce que tu me dis. Loin de cela , répliquai-je , ajoute-lui dans ce sens tout ce qu'il te plaira. A force de babiller , le sommeil nous prit , & nous tint jus-

qu'à ce qu'un laquais vint l'interrompre à l'heure que je lui avois marqué.

Etant levés, nous fûmes trouver la Veuve & sa cousine. Le Prince nous surprit, & arriva même avant le dîner. Le Chevalier & moi nous étions retirés au premier bruit. Il voulut partir; mais je l'arrêtai, souhaitant auparavant de le voir agréer. La chose fut faite à mon infu & sans que je m'en mêlasse. Nos Amans étant ensemble, & nous à nous promener, le Prince nous apperçut par les fenêtres qui donnoient sur le jardin. « Comment Diable, s'écria-t-il en ba-
 » dinant! qui vois-je donc là avec votre
 » ami? C'est un des siens, répondit-elle,
 qui l'est venu voir, & dont le commerce
 me paroît si accommodant, que je pré-
 senterois volontiers requête pour lui.
 Le Prince se doutant qui ce pouvoit être,
 avoit pris sa lorgnette, & reconnut celui
 qu'il avoit vu autrefois. « Requête,
 » Madame! reprit-il après; c'est moi
 » qui vous la présente; car c'est aussi

« un de mes amis ». Là-dessus le Prince nous fit appeller , & disant plusieurs choses obligantes au Chevalier , il termina par le prier de venir nous voir le plus souvent qu'il pourroit. Nous nous retirâmes tout joyeux. Mon ami partit presque sur le champ , & promit de prendre ses mesures de façon que je n'aurois rien à lui reprocher.

Ce dernier réglement mettant le comble à tout , il me sembloit que nous allions jouir de la plus douce tranquillité. Mes accès périodiques m'obligeant chaque fois de me replier sur moi-même , je détestois le tumulte , & toutes les parties dont je n'avois pas même été exempt à Saint-Cloud. A présent , disois-je , le Prince au moins est fixé pour quelques-tems. Il aime son objet , & d'une manière qui nous met à l'abri de ses ragôts. S'il en cherche , ce ne sera pas avec nous ; & d'ailleurs , j'espère que je n'en serai point. Je raisonnois juste. Non-seulement le Prince goûta toujours

assez sa Veuve, pour n'avoir pas besoin de réveiller son appétit; mais tant qu'elle vécut, il s'en tint à elle seule, & renonça à tout autre plaisir que celui qu'il pouvoit se procurer avec elle. On peut dire que cet amour fut peut-être le plus chaste & le plus rangé qu'il ait jamais eu dans ce genre. Tel est le pouvoir de la vertu, lors même qu'on ne fait qu'en approcher. Elle ne fixe pas seulement, elle bride pour ainsi dire les passions, & les renferme par sa présence dans certaines bornes.

Le Prince étant parti, & le Chevalier de retour, nous commençâmes à remplir le plan que nous nous étions formés. Dès le même jour nous fûmes nous promener au Bois de Boulogne; & tantôt-là, tantôt ailleurs, nous cherchâmes par-tout à nous distraire. Les jours que nous ne sortions pas; c'est-à-dire, ceux auxquels nous attendions le Prince, nous passions le tems, ou à mélancoliser dans le Bosquet, ou à recevoir un con-

cert de la Veuve , qui chantoit & jouoit également bien du clavecin. Quel dommage qu'une vie si tranquille ne durât pas plus long-tems ! Ce fut sur-tout une perte pour le Prince , qui peut-être se fût habitué , & auroit évité les désordres où il tomba dans la fuite.

La Veuve , malgré les attentions du Prince , malgré les nôtres , conserva à Surenne le poison qu'elle y avoit apporté. L'Abbé , sur-tout , chaque fois qu'il y paroïssoit , lui en communiquoit une nouvelle dose. On pouvoit aisément le remarquer , ou dans le tems même , ou après. Elle en avoit toujours pour vingt-quatre heures à ne vivre , s'il est permis de le dire , que d'amertumes & de douleurs. Cependant elle résista les six premières semaines ; mais elle en fut surmontée à la fin , par le chagrin qui la rongeoit , & nous la perdîmes en moins de quinze jours. Ce fut pendant ce tems-là , & sur-tout vers sa fin , qu'on pouvoit voir à quel point le

Prince l'aimoit. Il ne la quittoit presque pas d'un moment. Lui-même en prit soin, jusqu'à ce que les Médecins lui disant qu'il n'y avoit plus rien à espérer, il désespéra en effet & partit. Je demeurai, par ses ordres, pour lui porter la nouvelle de sa mort. On l'attendoit d'un transport de cerveau, que ni saignées ni vésicatoires n'avoient pu détourner. Enfin elle mourut; & je vis moi-même passer de cette vie à l'autre, une Femme que je placerois volontiers dans le Martyrologe.

Ne demandant qu'à fuir moi-même, je montai dans le carrosse, qui servoit à nos douces promenades, pour aller m'acquitter de la triste commission que le Prince m'avoit laissée. Témoin de toutes ses foiblesses, je le fus encore d'un torrent de larmes qu'il répandit à la nouvelle que je lui apportois. L'Abbé paroissant sur ces entrefaites : « C'en est fait, s'écria-t-il : va au moins achever ton ouvrage, & faire rendre les der-

« niers devoirs à cette innocente vic-
« time ». Il alla , & ne fit pas seule-
ment ce que le Prince lui comman-
doit ; mais il régla tout , & jamais nous
n'entendîmes plus parler de Surenne.

Le Chevalier , qui pendant la maladie
de la Veuve & le séjour du Prince , avoit
presque tous les jours fait le chemin de
Paris à notre campagne , y alla pour la
dernière fois. Apprenant qu'elle n'étoit
plus , & que j'étois parti pour en donner
la nouvelle au Prince , il vint me trou-
ver au Palais Royal. Nous nous affli-
geâmes ensemble de la perte que nous
venions de faire : à celle-là il en ajouta
une autre , c'étoit Pouffette , qu'il n'a-
voit vue depuis assez long-tems , & chez
qui étant allé ; on lui avoit appris qu'elle
s'étoit retirée aux Madelonnettes. Dieu
soit loué , lui dis-je ; voilà en moins de
rien deux grandes ames qu'il tire à lui :
consolons-nous , mon cher ami , puis-
que cela même nous prouve qu'il n'y a
en lui aucune acception de personnes.

Tu me fais rire , répliqua le Chevalier : peu s'en faut que je ne m'imagine entendre Xavier , Apôtre des Indes , qui fit plus de conversions qu'il n'y avoit de pécheurs. Cette plaisanterie me fit rire à mon tour : le Chevalier néanmoins vouloit que nous allâssions voir Poussette , nous édifier , disoit-il , & nous régénérer avec elle. Je m'y opposai , alléguant qu'il ne falloit pas la troubler , mais attendre , s'il se pouvoit , que ses cheveux fussent assez crus pour que nous lui en vissions essuyer les larmes.

Au lieu d'aller nous reposer : c'étoit d'ailleurs mon jour de fièvre ; bientôt elle me saisit ; mais cet accès , malgré tout , fut si doux , que je n'en continuai pas moins la conversation avec mon ami. Depuis quelque tems , je n'étois pas , à beaucoup près , si maltraité qu'à l'ordinaire : je m'en réjouissois , espérant sur-tout d'en être quitte pour l'hiver. Vois-tu ? dis-je au Chevalier , le bon Dieu m'aime pourtant , puisqu'il semble

vouloir me délivrer. S'il t'aime ! assurément , répliqua-t-il : le châtement qu'il t'a envoyé , n'est que pour te rendre ses bienfaits plus sensibles , pour te faire mieux goûter la santé & tous les plaisirs de la vie. Belle morale , Monsieur le Chevalier ! c'est un reste apparemment de Monsieur Ghibelli votre défunt Gouverneur. Vous feriez bien mieux de songer à Pouffette , & , charmé de sa retraite , imiter sa pénitence. N'es-tu donc pas content , répliqua-t-il , de celle que je fais depuis si long-tems ? Pour ses beaux yeux , je me concentre , & vis en véritable fiévreux. D'ailleurs si tu trembles , je frissonne , si tu brûles , je me consume ; & pour ton régime , je l'observe du moins aussi rigoureusement que toi. Qu'as-tu à dire à cela ? parle. La chose étoit trop vraie pour que j'eusse le mot à y opposer. J'en convins , & ajoutai seulement , qu'outre que cela ne se pouvoit sans un plaisir qui ne tenoit rien de la pénitence , j'étois

j'étois persuadé que que rien au monde ne pouvoit lui être plus salutaire.

A peine avions-nous fini cette conversation, que Robillard entra & me dit que le Prince avoit déclaré qu'il iroit dès ce même soir coucher à Saint-Cloud. Depuis ma maladie je n'étois tenu à aucun service régulier. Mon petit camarade n'ayant rien de particulier pour moi, je demurai tranquille. Le Prince partit, & accablé de douleur, alla s'absorber dans la retraite. Il ne fut pas seulement près de trois semaines sans retourner à Paris, mais il ne voulut même voir que les personnes qui lui étoient les plus familières. S'apercevant que je manquois, il me fit ordonner de joindre. Sans cela, peut-être ferois-je demeuré au Palais Royal à l'attendre de jour en jour; mais ses ordres arrivant, j'obéis sans délai.

Il y avoit quelque tems que je n'avois paru à Saint-Cloud. Ce séjour,

enchanté par lui-même, n'étoit pourtant plus ce que je l'avois laissé. Le deuil répandu par-tout, n'inspiroit que tristesse. Du Prince, il se communiquoit jusqu'au dernier des esclaves. En un mot, je fus si frappé de la modestie qui régnoit dans tout le Château, que je ne l'aurois peut-être jamais cru, si je ne l'avois vu. Pour donner lieu à cela, on peut aisément s'imaginer jusqu'où il falloit que le Prince fût accablé. Aussi l'étoit-il à un point, que le voyant je pensai verser des larmes. Il s'aperçut de l'émotion que son état me causoit. « Si tu m'en crois, me dit-il, tu prendras garde de n'être jamais amoureux. Mais comment ferois-tu ? Moi-même, quoique je sentisse bien que j'aimois cette femme, parlant de la Veuve, je ne croyois pourtant pas l'aimer à ce degré, où la perte réduit presque au désespoir ».

L'Abbé présent, & qui avoit déjà plus d'une fois employé sa rhétorique à cal-

mer la douleur du Prince, le fit encore.
 » Tais-toi , lui dit-il , je trouve cent fois
 » plus de satisfaction & de douceur à
 » m'affliger qu'à t'entendre ». Ces sortes
 de guérisons en effet ne s'operent guere
 par l'éloquence , mais seulement avec
 le tems; & c'est ce qu'il fallut au Prince.
 Peu-à-peu il s'ennuya lui-même de son
 état, & rentrant dans une assiette tran-
 quille , il passa bientôt au tumulte des
 plaisirs , que sa passion pour la Veuve
 avoit interrompus. Heureux dans un
 sens, & malheureux dans l'autre, je
 perdis de vue tout ce qui en arriva;
 c'est-à-dire, que ma fièvre, loin de me
 quitter comme je m'en étois flatté,
 continuoit toujours; & que sur l'avis
 des Médecins, le Prince m'offrit congé
 pour aller respirer l'air natal. Il m'en
 parla , lors même que je ne m'y atten-
 dois pas. Il le fit d'une maniere si ten-
 dre & si obligeante , qu'il paroïssoit
 moins que ce fût une grace qu'il m'ac-
 cordoit, qu'une faveur qu'il me deman-

doit , pour aller au plutôt recouvrer ma santé , & en venir jouir sous sa protection. L'Abbé présent à cette offre , m'exhorta aussi par amitié d'en profiter. C'est ce que je promis de toute mon ame , ayant d'ailleurs un véritable desir de revoir ma famille.

Me retirant sur le champ , je fus du même pas prendre mes arrangemens. Le premier fut d'envoyer au Chevalier lui donner avis de ce qui se passoit. Je craignois , malgré la convention déjà faite de l'emmener avec moi , qu'il ne se trouvât des obstacles. C'étoit ma seule inquiétude , mais dont je fus bientôt guéri par l'arrivée de mon ami. Aussi réjoui que moi d'aller voir mes parens , & une campagne dans un pays qu'il n'avoit jamais vu , il me dit qu'il étoit prêt , ou le seroit du moins quand je voudrois. Quoi , lui répondis-je , & ton Génie ? Mon Génie , répliqua-t-il , est déjà prévenu. C'est ce qu'à tout hazard j'ai fait faire par mon petit

homme, dès la première fois que nous en parlâmes; & il m'a rapporté depuis, que sachant que je serois en bon lieu, on y consentoit. Tout ce qu'il y a de plus embarrassant, ajoura le Chevalier, c'est de joindre mon petit homme, pour lui dire, qu'en effet je pars: mais avant que tous tes arrangemens soient pris, je compte de le trouver dans un lieu ou l'autre, & de ne te causer aucun retardement. Dépêche donc, lui dis-je, va, cours & reviens.

Mon ami me quittant sur le champ, je commençai à disposer tout. Si j'eusse été en santé, rien de plus court & de plus facile. Mais étant indisposé, & la saison du froid commençant déjà à se faire sentir, j'eus besoin de plus de précaution. J'avois même résolu de faire acheter une chaise de poste, ou, sous prétexte de prendre congé, d'écrire à M. le Comte de J.... & lui emprunter la sienne; mais j'appris par Robillard que mon généreux Maître m'en destinoit une. J'avois alors deux

domestiques ; c'est-à-dire , mon laquais ordinaire , & la Trompe , le fidele valet de mon oncle , qui n'ayant pu trouver de Maître , s'étoit venu réfugier auprès de moi. Tous deux s'attendoient à me suivre ; mais n'en voulant qu'un , je gardai la Trompe , & plaçai mon plus ancien au service du Prince. Celui-ci , par parenthèse , est aujourd'hui un petit Seigneur ; jouissant de plus de vingt mille livres de rente , tandis que son pauvre Maître , par le caprice d'un sort bien différent , se soutient à peine sous le poids de ses malheurs.

Je n'avois pas fini tous ces petits arrangemens , que le Chevalier arriva. Il n'avoit pas seulement reçu du petit homme son passe-port , mais encore une somme considérable pour ses menus plaisirs , & sous la seule condition de donner deux fois par semaine de ses nouvelles. L'adresse qu'il avoit reçue étoit originale , & mérite que je la rapporte :
A Monsieur Gabriel l'Ange , rue de la

Monnoie, à Paris. Nous en rîmes, mon ami & moi ; mais en y réfléchissant, nous jugeâmes que ce n'étoit qu'une adresse en l'air, & que le petit homme iroit lui-même chercher ses Lettres au Bureau général des Postes.

Le Chevalier & moi étant entièrement prêts, je ne songeai qu'à prendre mon audience de congé. Tout me le permettant, je fus trouver le Prince. Je crois que quand j'eusse eu l'honneur de lui appartenir par le sang, il n'eût pu me témoigner plus de tendresse & de regrets. Sur le point de me retirer, il me donna une magnifique tabatiere, enrichie & ornée de son portrait. « C'est, » me dit-il, pour te souvenir de moi. » Va, ne songe qu'à te rétablir, & à » venir au plutôt me retrouver ». Faisant une profonde & dernière révérence, je fus tout de suite trouver l'Abbé, & ceux de qui le devoir ou l'amitié m'obligeoient de prendre congé. Cela fait, je fus joindre le Chevalier & Ro-

billard, qui m'attendoient; & sur l'heure même je partis pour Paris. Je ne trouvais pas seulement une chaise de poste prête à m'y mener, mais encore deux magnifiques chevaux de main, dont le Prince me faisoit aussi présent. Robillard, qui avoit obtenu la permission de me conduire, prit les devans. Le Chevalier & moi entrâmes dans notre chaise, la plus commode qui se soit jamais trouvée pour deux.

Arrivés au Palais Royal, nous y fîmes notre premier gîte. Le lendemain de bon matin nous nous rendîmes à la première poste. Là nous embrassâmes tendrement Robillard, & il nous quitta, avec promesse de nous donner régulièrement de ses nouvelles. Quoique nous n'eussions dessein d'aller qu'à petites journées, je laissai à la Trompe mes deux chevaux de main, que je savois n'être pas des moindres de l'écurie, & lui ordonnai de les ménager si bien, qu'il me les rendît tels que je les lui

remettois. D'ailleurs, le Chevalier avoit son laquais, & un seul nous suffisoit. Enfin nous entrâmes dans notre chaise, & en Gouverneurs de Province, nous nous mîmes à faire route. A l'exception de la fièvre, je n'en fis peut-être jamais de plus agréable. Mon ami, enjoué, ne cherchoit qu'à me divertir; & moi, dans l'attente d'embrasser bientôt pere, sœurs & amis, je ne demandois qu'à l'être. Quoique prévenus que je pourrois les aller voir; ils n'en étoient pourtant pas assurés, & je me faisois sur-tout une fête de les surprendre.

Prêts d'arriver le cinquieme jour, je fis prendre les devans au laquais du Chevalier. Va, lui dis-je, & annonce-nous comme deux Seigneurs qui demandent le gîte en passant. Cela fut si bien exécuté, qu'en arrivant, nous trouvâmes mon pere à la porte de sa basse-cour, qui nous attendoit pour nous recevoir. J'avois résolu, en cas que nous n'y trouvassions qu'un do-

mestique , de lui faire d'abord introduire le Chevalier ; mais voyant-là mon pere , je sautai le premier en bas de la chaise , & me précipitai dans ses bras. Il avoit peine à en croire & son cœur & ses yeux. Persuadé à la fin , il me pressa de toutes ses forces , & s'écria : Mon fils , mon cher fils , c'est donc toi que je revois ! Malgré l'attention que demandoit le Cavalier que j'amenois , il ne fut capable de lui en prêter aucune , jusqu'à ce que son amour fût satisfait. Alors il se tourna vers mon ami , l'embrassa , & nous mena tous deux au lieu où la nature me préparoit une nouvelle scène de tendresse. Grand Dieu ! qui à ma place se seroit jamais imaginé autre chose ! J'avois dessein de surprendre ; mais quel spectacle frappant ne me surprit pas moi-même ! On s'étonnera peut-être que je n'en sois pas mort.

Parvenu au corps de logis , nous fûmes tout droit à l'appartement de

mes sœurs. Elles se leverent au bruit. Je me cachai derriere mon pere, & me montrant tout-à-coup, elles penserent tomber de frayeur & de joie. Toutes deux m'ayant embrassé avec transport, une Demoiselle que je n'avois pas même encore apperçue, se présenta, & me sautant au col, m'embrassa avec autant d'ardeur pour le moins & de tendresse que mes sœurs. Il commençoit à faire obscur. Etonné, je pris galamment cette Demoiselle par la main, & la conduisis près des fenêtres, pour voir qui elle pouvoit être. Cependant j'entendois mes sœurs qui chuchilloient & rioient. J'examinai cette belle personne; je la considérai, mais inutilement. Honteux en quelque sorte, je lui dis : Pour cela, Mademoiselle, que vous soyez, je découvre bien en vous mille attraits, mais rien qui me rappelle l'honneur de vous avoir vue.

Mes sœurs s'approchant, me prièrent d'examiner encore. Je le fis avec la

derniere attention & si fixement , que la Demoiselle ne put y tenir. Elle s'échappa , & courut se jeter à l'obscurité sur un sofa. Je galoppai après. Pardon , lui dis-je , si je vous ai obligé de vous éloigner ; mais pardon mille fois , si ayant jamais eu le bonheur de rencontrer tant de charmes , il se peut qu'il ne m'en soit demeuré aucune trace. J'avouerai pourtant que le cœur me dit bien quelque chose : ce que c'est , je n'en fais rien ; mais pour peu que vous l'aidiez , je suis persuadé qu'il s'expliquera. Mon pere étoit à divertir le Chevalier de l'embarras qui m'occupoit. Mes sœurs y prenant un singulier plaisir , me railloient , ou plutôt me désoloient , en me reprochant d'avoir laissé si absolument effacer de mon esprit un objet qui avoit même su me charmer autrefois. Charmer leur répliquai-je ! j'ai dû l'être , puisque je le suis encore ; mais c'est trop d'énigmes ; expliquez-les , je vous en conjure. Quoi , s'écria

ma sœur cadette, vive & enjouée, tu ne reconnois pas Ferdinande, ta chere cousine de jadis? C'est elle; elle est ressuscitée. Frappé jusqu'au fond d'une vérité que le cœur me dévoiloit, malgré les obstacles de ma raison, je tombai presque immobile sur le sofa même où elle étoit. Oui, mon Dieu! c'est elle, m'écriai-je en levant les mains au Ciel. Je n'eus pas la force d'en dire davantage. J'allois m'évanouir, si chacun prenant son flacon d'essence ne m'en eût secouru.

Revenu de ma première émotion, je me tournai vers l'objet qui l'avoit causée. Miraculeux à tous égards, je me jettai à ses genoux, & les mains jointes j'achevai de convaincre ma raison par mes yeux. Forcé de les en croire, je m'écriai derechef: Oui, c'est vous, ma chere cousine! je ne puis méconnoître ces traits qui m'ont déjà percé, mais quel miracle! apprenez-moi, je vous prie, le mystere de tout cela. Mon

pere voulant abréger une scène qui m'épuisoit, & dont il craignoit les suites à cause de mon état, me prit par la main. Leve-toi, me dit-il, on t'apprendra à loisir ce qui t'inquiète, & ton Précepteur, qui va paroître, le pourra mieux que personne. Ce fut un malheur que lui, qui me connoissoit aussi mieux qu'aucun, ne fût point là pour ménager cette circonstance. Il étoit allé avec mon frere cadet guéter le lievre à la rentrée. Avant qu'ils arrivassent, la fièvre que je n'attendois pas me surprit avec violence, & je ne les vis que le lendemain au lit.

Mon accès ne fut pas seulement accéléré d'un jour; mais à peine m'eut-on conduit malgré moi dans un lit, que je fus attaqué d'un transport qui me dura toute la nuit. Mon imagination frappée de mort & de résurrection, ne voyoit autre chose. Je mourus, & vis mourir après tous mes parens & amis. Je les fis tous enterrer, & m'enterrai

moi-même avec ma cousine. Ensuite nous ressuscitâmes , & me trouvant à la Vallée de Josaphat , j'aperçus ma mere dans la foule , qui nous cherchoit , me sembloit-il , & à qui je criois de toute ma force : Ici , ma chere mere , ici ! Vivat ! nous ne mourrons plus. Voilà les sottises que mes gardiens qui les avoient entendues , m'aiderent à rappeler à mon réveil , & qui prouvent ce que peuvent sur l'esprit les sens affectés. Soit en veillant , soit en dormant , ils portent par-tout le dérèglement , si on ne s'applique à les moriginer.

La premiere visite que j'eus le lendemain , fut le Médecin que mon pere m'amena. Cet homme étoit sur-tout expérimenté dans les sievres , & habile à les guérir. Il jugea la mienne des plus tenaces , & promit néanmoins de l'extirper , si je voulois suivre ses conseils. J'étois si rebuté de tant de pareilles promesses , qui n'avoient point eu de succès , que je remerciai mon Méde-

cin. Je le congédiai même, lui disant que par une bonne consulte, & de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans, j'étois résolu de laisser agir la nature, sans la fatiguer d'aucun remede. Saisi de respect pour mes autorités, il me fit une profonde révérence, & se retira. Cependant dans la suite, obéissant à mon pere, je me mis entre les mains de ce Médecin, & par le Quinquina, bien préparé, il me tira d'affaire.

Après cette visite, j'eus celle de mon frere & de mon Précepteur, que j'embrassai tendrement. C'est-là que celui-ci m'apprit le tour qu'il m'avoit joué à l'égard de ma cousine. Est-il possible ? m'écriai-je ! Oui, répliqua-t-il ; & après ce qui arriva hier, & que j'eusse prévenu si je m'y étois trouvé, je crains bien que vous n'ayez encore besoin de mes conseils. Cela se pourroit ; mais jamais, s'il vous plaît, rien qui approche du service que vous avez prétendu me rendre. Qui sait, comme vous le voyez,

s'il ne me sera pas mortel ? mais en tout cas, je ne crois pas que je résistasse à un autre de pareille nature.

On avoit exprès envoyé mon Précepteur seul avec mon frere, pour causer & m'entretenir. Jugeant qu'il pouvoit m'avoir tout dit, le Chevalier entra galamment avec ma cousine & mes sœurs. C'est ce que j'attendois, pour me dédommager un peu de la mauvaise nuit que j'avois passée. Ranimé & réjoui sur-tout à l'aspect du cher objet de mon ame, ils n'eurent pas besoin de s'informer de ma santé. J'en marquois tant, qu'ils en furent étonnés, & que mon Précepteur, toujours prudent, m'avertit de me modérer. De pareils conseils d'un homme grave & expérimenté, à un jeune homme vif & sans expérience, sont, je l'avoue, bien plus aisés à donner qu'à suivre. Mais que la jeunesse seroit heureuse, si elle savoit mettre à profit les acquis de la maturité & de la vieillesse !

Le Chevalier, à qui l'on-avoit fait

L'histoire de mon amour enfantin pour ma cousine, se mit à plaisanter sur la ruse dont mon Précepteur s'étoit servi pour m'en guérir. C'étoit bien, dit-il, le meilleur spécifique, & peut-être le seul efficace. Hélas, que ne disoit-il moins vrai ! mais l'avenir ne le prouva que trop, & je n'étois pas même à sentir que la crise qui m'avoit mis au lit, n'étoit pas tant l'effet d'un étonnement subit, que d'un feu mal éteint & caché sous la cendre, & brûlant plus que jamais. Ferdinande, c'est ainsi que je nommerai cette cousine dans toute la suite, n'étoit pas seulement née pour charmer mon enfance, mais encore pour m'enchanter toute sa vie, & faire de la mienne un tissu de traverses, d'alarmes, & finalement de regrets qui me consomment. C'est le terme ordinaire d'une passion qui ne consulte point la raison.

Quoique dans mon lit, & fort mal à mon aise pour la contempler, je m'étonnai néanmoins de l'avoir méconnue

la veille. En deuil de son pere, comme elle l'étoit de sa mere la premiere fois que je l'avois vue, c'étoit précisément en grand ce que j'avois vu en raccourci. Toute la différence n'étoit qu'un développement, qui à la vérité l'avoit formée ou changée en divinité. Comment, disois-je en moi-même, ne pas la croire immortelle, plutôt que morte ou ressuscitée ? hors d'elle l'Univers ne peut avoir rien de pareil. S'il y avoit de l'hyperbole là-dedans, je n'en ai pas été seul coupable : & plût à Dieu de l'avoir été ! j'aurois du moins goûté une sorte de paix que je n'eus jamais.

Ayant reçu toutes ces visites, je me levai, & allai moi-même chercher & jouir des douceurs que m'offroient le sang & l'amour. Je m'y livrai tout le jour, à l'exception d'un quart-d'heure que je ménageai pour l'amour seul ; c'est-à-dire, pour m'entretenir avec Ferdinande, qui déjà ne pouvoit douter de m'être aussi chere que lorsqu'elle n'étoit

que ma petite cousine. Il n'en étoit pas de même de moi. Non-seulement tous les témoignages de tendresse que j'avois jamais reçu d'elle m'étoient équivoques, mais une certaine retenue que j'avois remarqué depuis le matin, m'intriguoit encore tout-à-fait. M'aimer, disois-je, ce n'est pas le tout, il faut que je sache sur quel pied.

Pour cet effet, je proposai sur le soir une partie de promenade. Nous fûmes dans le jardin. Au bout étoit un verger, & ce fut-là que je m'expliquai.

De tous, j'étois le seul qui eût quelque dessein. Chacun s'égarant, sans y penser, pour cueillir les fruits que laissoit encore la saison, je fis comme les autres, mais sans perdre de vue ma chere Ferdinande. La voyant seule, & même à rêver, je m'avançai. J'étois à ses côtés avant qu'elle m'eût entendu. M'apercevant, elle fit un cri. Vous m'avez fait peur, me dit-elle. Où sont les autres ? Allons, cherchons-les. Ce n'étoit que

pour éviter ce qu'elle prévoyoit. Mais qu'elle apparence ! cette fois , ou une autre , pouvoit-elle m'échapper.

Trop inquiet pour différer , je lui pris la main , lui passai le bras sous le mien , & fûr d'elle , je commençai d'entrer en matière. A peine eus-je ouvert la bouche , qu'elle voulut se dégager. Non , non , lui dis-je , je ne suis pas si foible que vous le pensez , ou si je le suis , ce n'est pas de ce côté. Il faut m'écouter , & qui plus est parler vous-même , & décider de mon sort. Quel langage , me répondit-elle ; vous badinez sans doute ? Moi , badiner ? m'écriai-je. Sur quoi fondé cette conjecture ? Est-ce sur le danger où je suis encore de mourir , percé de vos traits ? C'est ce qui va arriver , non-seulement si vous ne m'écoutez , mais encore si j'apprens que vous ne m'êtes pas favorable.

Quoique je ne l'observasse qu'en profil , je ne laissai pas de remarquer un embarras de bon augure. Voulant la

déterminer , je me tournai tout-à-fait vers elle , & la conjurai de m'éclaircir sur les sentimens qu'elle m'avoit marqués jusqu'alors. Que veut dire cela ? me dit-elle. Je vous prie , laissez-moi aller. Je n'en ferai rien , répliquai-je , lui tenant toujours la main , & la lui baissant avec ardeur. Elle faisoit encore de nouveaux efforts pour s'échapper. Je me plaignis amèrement , & lui dis : N'ai-je pas raison de douter que vous m'aimiez , du moins de la maniere que je vous aime , puisque vous ne demandez qu'à fuir ? Prenez-y garde. Ceci , que vous appelez badinage , l'est si peu pour moi , qu'il deviendra tragique si vous ne le finissez. Le tems presse , continuai-je : au nom de Dieu, Ferdinand, apprenez-moi si vos sentimens répondent aux miens.

Après ce qui lui étoit revenu de mon ancienne passion pour elle , ce qu'elle en avoit vu elle-même , & ce qu'elle en voyoit , elle jugea bien qu'il y auroit

en effet du danger à ne pas satisfaire l'inquiétude que je marquois. D'ailleurs ce n'étoit que violence de sa part. Cette violence se changeant tout-à-coup en pitié & tendresse, elle franchit les loix que le sexe impose en pareil cas. Que voulez-vous savoir, me dit-elle, si je vous aime ? Dieu le fait, & que bien différente de vous, vous n'avez jamais été un seul moment, pour ainsi dire, absent de mon esprit. Ces paroles, & l'air dont elle les accompagna, me pénétrèrent si vivement, que je tombai à ses genoux pour les embrasser, en signe de reconnoissance & de remerciemens. Levez-vous, reprit-elle, j'entends la troupe. En effet, chacun s'étant réuni, on alloit nous surprendre, si le bruit ne nous avoit prévenu. L'entendant comme elle, je me levai; & remettant cet entretien à une autre fois, nous allâmes au-devant de la compagnie, & la joignîmes.

Content au-delà de toute expression,

chacun s'en apperçut , & mon pere lui-même , dès que nous fûmes rentrés. Toute la crainte qu'avoit donné ma crise , se dissipant , nous commençâmes à goûter mieux que nous n'avions encore fait , le plaisir de nous revoir. Pour moi , je m'abandonnai sans réserve à la joie commune. N'étant pas en état de procurer moi-même au Chevalier les plaisirs de nos cantons , je le remis aux soins de mon pere , de mes sœurs , & de toute la famille. Il protesta que sans souhaiter rien de plus , il s'en tenoit à ceux qu'il goûtoit depuis son arrivée.

Mes sœurs n'étoient point déchirées. La cadette , sur-tout , malgré mon inquiétude amoureuse , m'avoit paru dès ce jour-là être assez du goût de mon ami. C'est ce qui contribuoit à le rendre si honnête & si poli : nous l'en remercîâmes néanmoins , comme si tous avoient eu la même part à son compliment. Cependant comme il m'importoit de ne l'avoir pas toujours là , & que je
voulais

voulois même qu'il servît à me débarrasser des importuns qui pouvoient retarder le desir que j'avois d'un second entretien avec ma chere Ferdinande, je lui dis de se préparer pour aller le lendemain reconnoître les environs.

J'aurois eu de la peine à obtenir ce que je propofois, si le conduisant moi-même à son gîte, je ne lui avois appris de quoi il étoit question. C'est donc, Monsieur, me dit-il, pour servir à vos amours que vous m'avez amené ? Et les miennes, que deviendront-elles pendant ce tems-là ? Les vôtres ! m'écriai-je. Quoi, déjà ! Oui, sans doute, répliqua-t-il ; & à moins que tu ne promettes de me servir à ton tour, je te laisse dans l'embarras. Voyons, lui dis-je, pourvu que ce ne soit pas contre moi, je suis tout à toi. Il finit le badinage, en m'apprenant ce dont je m'étois apperçu, que ma sœur cadette lui revenoit fort, & que, n'en déplaise

aux environs, il étoit très-assuré de n'y rien trouver d'aussi charmant qu'elle. Fort bien, répliquai-je; mais si vous me croyez capable d'opérer quelque chose à votre bonheur, pour m'y engager, vous vous prêterez, s'il vous plaît, dès demain à ce que je vous demande pour le mien. Il me le promit, & je le laissai se mettre au lit pour aller en faire autant.

Le lendemain, je lui fis tenir parole; mais pour la lui tenir moi-même, je disposai si bien les choses, que mes sœurs, & par conséquent la cadette, furent de la partie qu'on forma. Plus j'éloignois de monde, & plus j'accommodois mes affaires. J'obtins donc que toute la maison excepté Ferdinande, qui réellement ne se trouvoit pas bien, sortiroit, & iroit dîner chez un Gentilhomme, parent, qui étant venu nous voir la veille, nous avoit invités. Il faisoit le plus beau tems du monde. On partit, & les malades demeurèrent pour

se tenir compagnie. Quelle satisfaction !
Quelles délices !

N'ayant d'importuns que les domestiques , qui encore ne pouvoient l'être , nous nous retirâmes , Ferdinand & moi , dans notre particulier. Là nous commençâmes une scène inépuisable de protestations & de tendresse. De quoi m'avez-vous soupçonnée , me dit-elle , de ne vous aimer qu'à la mode , apparemment ? Hélas ! j'eusse été heureuse , non pas de vous croire au tombeau , mais d'y avoir été réellement pendant tout le tems que vous le pensiez. Mon pere seul pourroit rendre témoignage des inquiétudes que m'a causé votre absence , de la part que j'y ai pris , des larmes que je versai lorsque j'appris de lui pourquoi je n'entendois plus parler de vous , & le cruel stratagème dont on s'étoit servi pour m'effacer de votre esprit. Chaque fois que je le voyois , c'étoit toujours à recommencer ; & lorsqu'en dernier lieu il me dit , qu'il alloit

à Paris passer l'hiver auprès de vous , je voulois le suivre & vous aller trouver avec lui.

Je vous fais tous ces aveux , continua-t-elle , à présent que le Ciel nous a rejoins , comme je l'en ai cent fois prié. Ma crainte là-dessus étoit mortelle. J'ai voulu plus d'une fois vous écrire , mais on m'en a toujours empêchée. Qui sait , disois-je , s'il ne s'habituerà pas tellement à me croire hors de ce monde , que je ne lui paroîtrai plus à tous égards , qu'un phantôme , lorsqu'il s'agira de nous revoir ? Qui sait même , si tandis que je ne vis que pour lui , quelqu'autre n'occupe point ma place , & ne me bannit pas plus mortellement de son cœur , que je n'aurois jamais eu à craindre de la ruse de son Précepteur ? Voilà les inquiétudes qui me déchiroient , surtout depuis quelque-tems , & dont vous êtes venu enfin me délivrer. C'étoit , poursuivit-elle , ce qui me travailloit encore hier , au moment que vous me sur-

prites dans le verger ; & la résistance que je marquai , n'étoit qu'une violence , dont la tendresse , comme vous vîtes , prit bientôt la place.

Quoi, m'écriai-je après l'avoir écoutée, & ravi pour ainsi dire de corps & d'esprit , quoi , est-ce bien vous , est-ce bien moi ? Se peut-il un bonheur si parfait ? Je n'ose quasi le croire. S'il ne faut que vous en convaincre , interrompit-elle , tenez , ouvrez cette Lettre qui s'adresse à vous & lisez. Je l'ouvris en effet , & reconnus d'abord le caractère. Il étoit de mon oncle , son cher pere. Je lus , & ne trouvai pas seulement dans cette Lettre la confirmation de tout ce que Ferdinande venoit de me dire , mais encore une tendre exhortation d'en user avec elle comme il en avoit usé avec moi ; que sachant à quel point elle m'aimoit , & que son bonheur dépendoit de moi , il me la recommandoit à jamais. Je ne pus achever cette lecture sans verser un torrent de larmes. Ferdinande

s'inondoit aussi. J'employai pour la consoler, & moi avec elle, tout ce que l'amour & le sang purent me suggérer. Je lui jurai un attachement éternel. J'offris de lui sceller cette promesse de tout mon sang; mais nous nous en tîmes réciproquement aux pleurs que nous versâmes, & que nous n'interrompîmes que par l'entrée d'un laquais qui vint nous annoncer le dîner.

Après nous être essuyés & remis, nous allâmes tête-à-tête nous mettre à table. Seuls au dessert, Ferdinande m'apprit pourquoi & comment son pere lui avoit laissé la Lettre que je venois de lire. L'étant venu voir, selon sa coutume, avant que d'entrer en campagne, & toujours frappé de son triste pressentiment, il l'avoit tirée du Couvent pour la mettre avec mes sœurs, où elle se souhaitoit depuis long-tems. Prêt à partir, & après l'avoir recommandée à mon pere pour en faire un jour sa bru, il l'avoit prise en particulier. J'ai promis lui avoit-il

dit, de donner, quoi qu'il arrive, de mes nouvelles à votre cousin. Voici une Lettre que vous lui remettrez de ma part, selon les circonstances. Je suis persuadé qu'il y aura égard : du moins elle sert à ma satisfaction, & peut être utile à la vôtre & à la sienne. Alors je me ressouvins de ce qu'il m'avoit dit, que je recevrois de ses nouvelles, même après sa mort. Je le dis à Ferdinande, dont les larmes recommencerent. Dans le fond ce pere avoit toujours eu pour elle une tendresse au-dessus de l'ordinaire. Elle alloit même jusqu'à la foiblesse, & on en trouvera peut-être une marque dans cette précaution qu'il prit en faveur de l'attachement que sa fille avoit pour moi. Ce fut un véritable malheur, qu'après avoir échappé à tant de campagnes, il périt à celle-là. Il eût pu, par la paix qui survint, vivre assez long-tems pour diriger les choses au bonheur qui nous échappa.

Quittant la table, nous fûmes nous

récréer à la promenade. Il sembloit quasi que j'aurois dû être épuisé. Point du tout. Je recommençai avec Ferdinande un entretien qui ne fut guere moins vif & tendre qu'il l'avoit été jusques-là. Si quelqu'un s'en étonne, c'est qu'il n'aura jamais éprouvé que lors même que la nature affoiblie ne laisse aucun goût, aucune sensation ni force pour la spéculation même du vice, elle en fournit abondamment aux transports que permet la vertu. Je dirai même, que plus on s'est écarté du droit sentier, & plus quelquefois l'ardeur est grande quand la Providence nous y remet. Quelle différence des doux charmes de la conversation de ma chere Ferdinande, avec les plaisirs grossiers qui m'étoient revenus du commerce de Pouffette! La seule vue d'un chaste objet que l'on aime, remue, satisfait plus que la possession de tout autre, qui faisant métier de plaire, plairoit en effet. Voilà ce que j'éprouvai toujours à l'égard de Fer-

dinande. Après nous être assez promenés, nous rentrâmes. Bientôt nous vîmes paroître mon pere, & sa suite, dont l'absence avoit été pour nous si agréable.

Pleins de joie, de part & d'autre, nous ne cherchâmes qu'à la continuer. La Trompe, qui arriva presque en même tems avec mes deux magnifiques chevaux, mit mon pere au comble de la sienne. Il parut plus sensible à ce témoignage de la bienveillance de mon Maître, que je ne l'avois été moi-même. Occupé de mon amour, c'est de quoi je l'avois le moins entretenu. Voyant le plaisir que cela lui faisoit, j'en pris un singulier à lui raconter toutes les marques que j'avois reçues de la bonté du Prince; je n'oubliai pas, sur-tout, de tracer son portrait. Lorsque mon pere l'examina, je le vis prêt à verser des larmes de joie. Ceci, me dit-il, surpasse tout, & confirme plus que je n'ose en croire. Tâche de te rendre digne d'une faveur si distinguée. Hélas!

s'il eût su ce qui jusques-là me l'avoit le plus mérité, une juste horreur, au lieu de la satisfaction qu'il y trouvoit, la lui eût sans doute fait détester. Je n'avois gardé de toucher cette corde; ma vanité n'en auroit pas été trop flatée. C'est cette malheureuse vanité qui perd en partie les jeunes gens. Elle les empêche, non-seulement d'ouvrir le cœur aux bons avis qu'ils pourroient recevoir, mais elle forme encore ordinairement les oreilles à ceux qu'on leur donne. Pour peu qu'un mauvais train ait de brillant, c'est un double penchant qui les entraîne & les aveugle sur le précipice.

Mon arrivée se publiant dans tous les environs, & ma maladie m'empêchant de sortir, j'eus successivement la visite de tous les Gentilshommes de ma connoissance. Pendant quinze jours, ce ne fut que fêtes & banquets au logis. J'en étois las, & sur-tout de ce que cela me privoit de mille douceurs que j'aurois

pu goûter avec Ferdinande dans le particulier. Pour me les procurer, j'engageai le Chevalier à rendre pour moi toutes les visites que j'avois reçues. C'est ce qu'il fit, tantôt avec mon pere, tantôt avec mon frere, & quelquefois même avec mes sœurs. Comme on savoit que Ferdinande me tenoit lieu de tout, on me la laissoit sans difficulté : je dis sans difficulté, parce que mon pere lui-même se plaisoit à voir notre union, que du vivant de mon oncle ils avoient ensemble résolu d'accomplir.

Ferdinande, fille unique, n'étoit pas moins favorisée de la fortune que de la nature. Elle auroit pu prétendre aux partis les plus distingués de la Noblesse; mais nos peres, par amour pour nous, s'étoient donné réciproquement parole de ne chercher notre bonheur qu'en nous-mêmes. Si je n'avois pas déjà été informé de ces flatteuses dispositions, c'est qu'on ne vouloit pas que je négligeasse ce que je pourrois acquérir d'ailleurs. C'est

à quoi Ferdinande n'étoit pas insensible. Il le falloit, puisque malgré ses craintes, c'étoit toujours par-là qu'on l'avoit empêchée de me donner de ses nouvelles. Pourquoi ne le fit-elle pas ? Pourquoi céda-t-elle toujours à cette idée ? C'est que le sort vouloit sans doute que nous ne fussions jamais heureux qu'en perspective.

Pendant que le Chevalier s'acquitta de la commission à laquelle je l'avois engagé, j'eus tout le tems de me satisfaire, si j'avois pu l'être avec Ferdinande. Cependant nous entrâmes dans l'hiver, & mon ami qui ne trouvoit pas meilleure compagnie qu'au logis, s'y renferma. Pour le divertir, & nous avec lui, j'envoyai inviter, tantôt l'un, tantôt l'autre, à nous venir voir. Il n'y avoit personne qui ne s'empressât à répondre à mon invitation. Attirés par la bonne compagnie, le Chevalier, mes sœurs, Ferdinande, & le reste, chacun vint bientôt de soi-même, & notre Gentilhomme,

tilhommie, fut le rendez-vous des ris & des jeux de toute la Noblesse du quartier. A peine trouvions-nous le tems, mon ami & moi, de répondre à nos Correspondans de Paris. Ce n'étoit, pour ainsi dire, que bals, fêtes & cadeaux. Enfin nous passâmes le plus agréable hiver du monde; & malgré ma fièvre, je ne fus pas un de ceux qui goûterent de moins bons intervalles. C'est beaucoup dire; car ma sœur aînée trouva dans toutes ces assemblées un Amant qu'elle épousa, & ma cadette prit tant de goût pour le Chevalier, & lui pour elle, qu'ils en eussent volontiers fait autant, s'il avoit plu aux destinées. Pour moi, toujours malheureux, & appelé à payer au centuple les plaisirs même les plus innocens, je ne trouvais qu'un rival, qui bientôt me causa les plus grands troubles.

Fin du Tome second.



